**Absolu**-Étymologie: Ab-solus ; qui n'a pas de sol , qui tient par soi. Du latin *absolutus*, « séparé, délié». - Est absolu ce qui existe indépendamment de toute autre chose, ce qui ne dépend que de soi pour être.

- antonyme : relatif

*Absolu :* Vient de ab-solus qui veut dire « sans sol » : ce qui tient par soi, sans lien, et sans dépendance et qui contient sa raison d’être, qui est cause de soi, *causa sui.*

*Relatif :* Ce qui ne tient que par l'autre, grâce à l'autre, ce qui tient par la référence d'un contexte donné, dans ou grâce à une dépendance (qui peut être positive).

Est relatif tout ce qui n'existe qu'en relation à autre chose, qui n'a donc pas d'existence réelle en soi, mais seulement en rapport à ce dont il dépend.

L’homme, l’existence, le réel sont essentiellement définis par la relativité ; on entend par là le fait que l’homme rapporte tout à lui, dans une espèce d’égocentrisme – tout ramener à lui et à son être exclusivement de ce que l’être peut être en dehors de lui – mais aussi dans une forme d’anthropocentrisme constant qui l’amène à se projeter partout dans la création, dans tout ce qui n’est pas lui.

« L’homme est la mesure de toute chose : de celles qui sont, du fait qu’elles sont ; de celles qui ne sont pas, du fait qu’elles ne sont pas. »

- Contexte d'emploi fréquent : la religion, la philosophie politique : Dieu est pour les croyants l'être absolu, on parle d’un type de régime politique qui s’appelle la monarchie absolue...

- Attention : Dans le langage courant, le terme est *galvaudé*, voire est l’objet d’un abus de langage.

- attention 2 – rien n’est absolu, le réel ne s’y prête pas ; on suivra donc l’avertissement de Nietzsche,

« Esprit de contradiction, fredaines, méfiance joyeuse, raillerie sont signes de santé ; toute forme d’absolu relève de la pathologie. »

Nietzsche, *Par-delà bien et mal*, Quatrième partie, § 154, 1886, tr. Geneviève Bianquis, Paris, rééd. 10/18, 1973,§ 154, p131.

**Abstrait/Concret**

*Abstrait* :

- latin *abstahere*, qui est détaché de…

- sens 1 - opération intellectuelle qui consiste à distinguer des moments d’une chose réelle et à les séparer dans la pensée, l’abstrait désigne ainsi en un sens le séparé par opposition au tout.

Abstraire, c'est séparer, laisser de côté certains aspects d'une chose ou d'une représentation ; mais cela reste une représentation de la chose, en pensée, non la chose réelle, entière et concrète, insécable.

L’abstraction perd donc quelque chose du réel empirique, mais elle permet sa conceptualisation, on peut le penser, distinguer en lui des moments, des articulations, de l’essentiel et du contingent, de la puissance et de l’acte.

- l’abstraction est en ce sens l’institution de la pensée, et notamment de la pensée conceptuelle ; le concept, c’est l’essence du réel, invisible en un sens, et que la pensée transforme en objet disponible, en idée.

- sens 2 - Ce qui n'est pas l'objet d'une perception sensible possible ou qui n'est pas clair dans une idée dont on ne voit pas bien le contenu.

*Concret* : Ce qui est l'objet d'une perception sensible possible, clair dont on voit le contenu

**Acculturation**

*Sens originaire* - Modification des modèles culturels de base de deux ou plusieurs groupes d'individus, de deux ou plusieurs ethnies distinctes, résultant du contact direct et continu de leurs cultures différentes.

*Sens commun, le plus usité* - Adaptation d'un individu ou d'un groupe à la culture environnante. Parfois l’acculturation est refusée, contrôlée ou interdite , comme ce fut le cas pour les esclaves noirs dans la culture américaine, où leur était refusés l’apprentissage de la langue, et plus généralement toute forme d’éducation, parallèlement à l’interdiction de faire continuer à vivre la tradition orale africaine ; tout langage était finalement refusé.

**Acte / puissance – En acte / en puissance**

- distinction antique, héritée d’Aristote, entre deux états d’une même chose

- la puissance désigne seulement la possibilité d’un être, son devenir virtuel vers sa forme finale, et il renvoie finalement à *la faculté d'être changé ou mis en mouvement.*

- l’acte désigne la réalisation effective de cette possibilité, on est passé de la possibilité à l’être effectif, en acte donc.

- l’acte est souvent qualifié chez Aristote d’*entéléchie,* réalisation complète de la puissance

- acte et puissance permettent de dire que l’être peut se dire de plusieurs manières, virtuellement et réellement, en puissance et en acte.

« Être et l'Être signifient tantôt l'Être en puissance, tantôt l'Être en entéléchie. »

Aristote, *Métaphysique*, A, 7, 1017 b, 1.

\* Attention, étymologiquement, l'acte désigne ce qui est fait. Pour Aristote, l'acte désigne ce aussi ce qui est en train de s'accomplir, pas seulement ce qui est réalisé, achevé.

« chaque chose est dite être ce qu'elle est plutôt quand elle est en acte que lorsqu'elle est en puissance. Et un homme naît d'un homme (mais non un lit d'un lit et c'est pourquoi on dit que la figure du lit n'est pas la nature, que c'est le bois qui est la nature, parce que, par bourgeonnement, il se produirait du bois et non un lit); or, si cela est, c'est encore que la forme constitue la nature, car un homme naît d'un homme. »

Aristote, *Physique* , II, Livre 1, Chapitre premier, p4.

Ex : la graine est une fleur en puissance.

\* Attention 2 – toute actualisation n’ets pas la réalisation optimale de l’être, ou alors de manière équivoque et surprenante, c'est-à-dire que l’actualisation d'un potentiel n'est pas nécessairement un accomplissement au sens positif du terme.

Ainsi, tout vivant est en puissance de sa propre destruction: La vie, c'est la mort, disait Claude Bernard.

« La vie n'est que la mort organique, c'est-à-dire qu'une cellule ne peut se maintenir dans un état autre qu'en avançant constamment vers la mort. »

Claude Bernard, *Manuscrits*, éd. Collège de France, Fonds

Claude Bernard, non daté, Ms 2b, p. 139

La réalisation de cette puissance est-elle une plus grande perfection?

**Agonistique**

- Du latin chrétien agonisticus « qui lutte », terme emprunté à l’art des athlètes et plus précisément au domaine de la lutte - l’origine du terme est le grec ἀγωνιστικός, *agônistikos*, « de compétition »- mode de débat littéral qui cherche à avoir raison de l’autre, non à avoir raison ;

- l’agonistique ne vise pas et n’a pas comme objet le fond, que ce soit la vérité ou le sens de l’idée défendue.

- elle n’est pas fondée sur la recherche de l’objectivité, mais dépend entièrement du sujet et des moyens subjectifs employés pour emporter l’assentiment.

- ces moyens relèvent du combat, il s’agit d’*avoir raison de l’autre*, non d’*avoir raison*, et au titre de la guerre rhétorique engagée, tous les moyens sont bons. Cette dimension agressive fait de l’agonistique un mode de la polémique et sa recherche : *polemos*, en grec, c’est le combat.

- antonyme : on parle de texte *irénique* ou d’irénisme pour désigner communément une vision naïve, angélique et douce par excès du rapport discursif à l’autre. A l’origine, l’irénisme n’est pas en soi un problème mais une souplesse, une bienveillance et une grande ouverture d’esprit la volonté de faire fi de ce qui nous éloigne pour se focaliser sur ce qui nous unit, nous rapproche. L'irénisme est une attitude de compréhension. Leibniz, dont je vous parlerai bientôt, était un remarquable iréniste, fin et bien loin de la naïveté de beaucoup qui tombent dans l’irénisme commun, faiblesse de la pensée qui veut éviter toute différence et se trahit ou se compromet en cherchant toujours à arrondir les angles avec l’autre

- l’agonistique est relative à une culture de l'affrontement, du rapport de force à l’autre, de l’entretien d’une tension d’avec l’autre où, en le provoquant et en le défiant, on cherche à avoir raison de lui. Depuis le sens physique, le sens figuré, qui nous intéresse ici, renvoie au fait de lancer une joute verbale avec l’autre en particulier

- Le terme est souvent employé dans l’appréhension ou critique des textes littéraires. On parle de personnages « agonistes », qui aiment provoquer et lutter par et dans la parole ou, le plus souvent, de texte « agonistique », pour décrire un texte qui cherche, par son acidité, sa radicalité, ou sa teneur provocatrice, à susciter le discours de l’autre et à engager un combat de et dans le langage

- sa dimension positive, hors de l’agressivité, possiblement de bon aloi, qu’elle manifeste : elle entraîne à la rhétorique ; *l’agon* grecque était une vraie compétition oratoire

- Pour nous, il n’y a pas vraiment de différence d’avec la *polémique* grecque. C’en est l’équivalent latin, comme la *lutte* se veut en un sens l’équivalent du *pancrace.*

**Aliénation**

- Etym, latin, l’étranger – Aliénation : processus par lequel on devient étranger à soi même

- Elle a 2 sources possibles :

a - soit le sujet est contraint et asservi de l’extérieur par 1 autorité, π, éco, juridique , et il est alors structurellement dénué de droit, radicalement privé de liberté.

- Historiquement c’est la logique de l’esclavage comme institution ; ici le sujet n’est pas responsable d’une aliénation qu’il subit !

b - Soit le sujet est responsable directement de sa dépendance que ce soit envers un produit, envers autrui ou soi-même. On peut en effet devenir dépendant de ses propres désirs. Ici aliénation est générée par le sujet qui en est de part en part responsable !

Ex : la passion amoureuse, grand thème de Stendhal : la cristallisation de l’amour, cf. aussi Wilde, «  être en couple c’est ne faire plus qu’un, reste à savoir lequel »

-Dans la psychologie et la psychiatrie du 19em siècle, les malades psychiques sont appelés des *fous* ou des *aliénés*. Ils sont devenus étrangers au réel, à la société, aux autres, a leur histoire et à leur raison.

**Allophone**

-  personne qui, dans un territoire donné, a pour langue première une autre langue que la ou les langues officielles.

- statut qui désigne souvent le situation linguistique originaire d’un sujet en provenance d’une culture et d’une langue différente de celles dans lesquelles il vit désormais : le sujet en question ne parle pas la langue et reste extérieur à la communauté des parlants.

- cela implique souvent un repli et une radicalisation protectionniste de la langue maternelle ; c’est pourtant, malheureusement, au-delà d’une situation de départ, le choix de certains sujets voire de certaines communautés. Beaucoup d’individus et de familles chinoises arrivées, France ont fait ce choix, qui est authentiquement un choix, la décision de ne pas apprendre le français, c'est-à-dire de ne pas s’inscrire dans un champ social et culturel commun, en tenant à marquer sa différence, mais encore sa résistance.

**Ambigu**

**Ambivalence**

- fait pour une situation ou une proposition humaine de ne pas avoir un sens clair et distinct, au moins pas de manière immédiate ou originaire, mais de proposer au contraire double signification, opposée, sans qu’il soit possible de trancher a priori.

- L’ambivalence renvoie en effet littéralement faite de posséder simultanément deux valeurs, qu’on peut entendre dans un sens sémantique mais aussi axiologique

**Analyse**

Décomposition d’un tout en ses parties : notion originairement chimique, reprise en psychologie, notamment en psychanalyse. ( synthèse).

**Analyse / synthèse**

- couple de notions appartenant à la chimie, puis à la logique du raisonnement

- l’analyse est la décomposition d’un tout en ses parties et la synthèse la composition d’un tout à partir d’élément préexistants et simples.

**Anarchie**

- *arché*, grec, double signification d’origine et de pouvoir, an-, privatif.

- Conception politique selon laquelle il serait possible de vivre en société sans être structuré et gouverné par le pouvoir d’un état

- Historiquement l’anarchisme est un mouvement politique russe du 19ème, pour lutter contre le tsarisme

- Inconséquence et contradiction de l’anarchisme puisqu’il vise la critique et la destruction physique du pouvoir politique, sans proposer d’alternative et en restant un mouvement essentiellement négatif et *nihiliste* (le fait de prétendre croire en rien articulé au désir de détruire toute valeur)

- L’anarchisme politique dégénère en anarchisme social

- Paradoxe final : l’anarchisme refuse qu’il y ait un état ou un souverain qui s’impose au sujet en niant sa liberté, mais il se concrétise finalement comme consécration de la loi du plus fort. Le plus fort peut exercer une domination injuste et nier les libertés sans qu’aucune limite ne s’impose à lui.

- Contradiction de l’anarchisme, qui recréée ce qu’il veut éviter : la domination du sujet par l’extérieur et la négation de la liberté individuelle

- L’anarchisme est incohérent et impraticable

**Animus**

- terme latin qui renvoie indistinctement à l’âme, l’esprit, la pensée, la volonté, la conscience

- le terme sert d’abord à désigner la présence d’un principe qui est la cause de la motricité de la vie du corps, et qui mélange des catégories que la modernité aura tendance à distinguer :

\* l’esprit n’est pas étranger au règne animal là où l’âme est spécifiquement humaine et marque l’immortalité de l’esprit dans un contexte religieux.

\* la pensée quant à elle est une activité spécifiquement humaine qui sert la connaissance et qui renvoie à l’articulation des concepts, ce dont l’animal est incapable.

\* La volonté est une structure proprement humaine qui renvoie à une capacité d’engagement et de détermination de l’action depuis la pensée.

\* Enfin la conscience renvoie de manière très large à la capacité d’inscription dans un milieu et à l’interaction avec ce dernier où on réalise en la sentant par corps et en sentant ou moins aveuglément ce même corps, en même temps que son engagement dans la nature et son appartenance à cette dernière.

- De manière plus précise, certains usages du concept renvoient à tout ce qui peut s’apparenter à un sentiment, à quelque chose de non structuré et d’assez flou.

- On a donc affaire à une notion très large qui ne spécifie rien de particulier ; il faut donc être très attentif au sens qui va être mobilisé en fonction des contextes, des penseurs et des usages.

- c’est cet animus, esprit qui anime le corps : on a affaire à une conception dualiste où on a d’un côté le corps qui n’est qu’une matière inanimée qui n’est rien en elle-même et l’esprit qui est le principe ou la cause du mouvement de ces corps.

- Cela ne signifie pas que tous les êtres vivants aient une âme : l’âme est un principe religieux et un objet de croyance qui ne va pas de soi d’un côté ; de l’autre côté la science permet de savoir si et dans quelle mesure les animaux sont dotés d’un esprit. Leur conférer une âme, troisièmement, c’est penser qu’ils vont au paradis. C’est un blasphème grave dans le cadre des religions monothéistes.

- On fait dans la psychanalyse, chez Jung seulement un usage singulier de la notion *d’animus* ; elle renvoie pour la caractériser grossièrement à la présence d’une dimension masculine dans le type de psyché féminine.

Quel est le contenu que Jung donne à cette dimension masculine, car cela ne va pas de soi ?

On parle bien de la dimension masculine de la vie psychique et non d’une apparence masculine ou d’une démarche homasse en tant qu’elle animerait un corps de femme, ce qui le ferait ressembler au type expressif de l’homme, dans la perception extérieure son incarnation.

**Anima**

- Terme latin qui a comme *animus* la signification de l’âme et de l’esprit…

- ... Mais qui renvoie aussi à l’idée du souffle de l’air et du vent dans une conception mythologique fondée sur les éléments. Le fond mythique s’articule alors à un fonds religieux : dans les grandes religions monothéistes, la création procède du souffle divin qui est dans la langue grecque le pneuma. L’intérêt de *l’anima*, c’est qu’elle donne alors un tour féminin à la puissance créatrice.

- Terme qui est le genre est et qui marque l’esprit du sceau du féminin

- Signification troisième : personne, être humain

- Signification quatrième: mis au pluriel, le terme signifie la présence des esprits des morts.

- Signification dernière : on fait dans la psychanalyse, chez Jung seulement un usage singulier de la notion *d’anima* ; elle renvoie pour la caractériser grossièrement à la présence d’une dimension féminine dans le type de psyché masculin.

Quel est le contenu que Jung donne à cette dimension féminine, car cela ne va pas de soi ?

On parle bien de la dimension féminine de la vie psychique et non d’une apparence féminine ou d’une démarche efféminée en tant qu’elle animerait un corps d’homme, ce qui le ferait ressembler au type expressif de la femme, dans la perception extérieure son incarnation.

**Animal**

- Type de vivant au sein du règne naturel, opposé au groupe des végétaux et des animaux, les deux autres types de vivant, et foncièrement opposé à l’autre composante naturelle, la matière minérale organique inanimée.

- Organisme qui a en partage avec l’homme la conscience actuelle, soit la capacité à réaliser son inscription dans un milieu donné, être réceptif aux stimuli de ce milieu, qu’on appelle en biologie un biotope, est capable d’interagir avec ce milieu et les autres espèces vivantes qui le composent, en ajustant toujours son action aux déterminations du milieu.

- Comprenons bien le sens de l’action animale : elle est essentiellement est d’abord une réaction, une action positivement embrayée par l’organisme, soit une action proactive, spontanée. Remarquons cependant que l’animal impose toujours ses normes vitales à son milieu pour le rendre vivable, à la manière du castor qui a un besoin vital de construire un barrage pour structurer un milieu qu’il est incapable de prendre tel quel, sans cet aménagement adaptatif. Pour les animaux aussi la nature ne peut pas être vécue telle qu’elle est, elle est toujours structurée dans le sens de leurs besoins. Mais ce n’est pas là un acte libre, c’est une réaction fondamentale dictée par l’instinct, un effet de la structure instinctive.

- La raison tient au fait que la vie animale est essentiellement régie par l’instinct, structure innée et originaire de la vie animale qui règle l’ensemble des rapports possibles de l’organisme au milieu, et ce pour tous les membres de l’espèce. L’instinct prescrit ce que l’animal perçoit, c’est-à-dire ce qui est pour lui biologiquement pertinent et qui a une valeur vitale ; en un sens, tout le reste n’est pas perçu, et bien que cela figure certainement dans le champ visuel ou sensoriel de l’animal, c’est traité avec indifférence, sans aucune pertinence adaptative au regard de la vie.

- Seuls les animaux ont un instinct, l’homme en étant foncièrement dépourvu, si ce n’est le réflexe de succion du sein maternel. L’idée d’un instinct maternel ou d’un instinct de survie sont des mythes dès qu’on les applique à la condition humaine. Par exemple, l’homme n’a que des tendances à la conservation de son corps, il n’est régi par aucun instinct de survie, comme en atteste la possibilité et la réalité du suicide.

- L’intelligence n’est pas l’apanage de l’homme, elle concerne l’ensemble du règne animal ; elle signifie étymologiquement le fait d’être capable de lier entre elles deux perceptions, en créant une association mécanique qui atteste en acte d’une compréhension du milieu dans lequel l’animal s’inscrit et d’une capacité relative de résolution des problèmes, fonction de la complexité du système nerveux propre à l’espèce.

- En revanche, les animaux sont incapables de penser c’est-à-dire de l’articulation des concepts ou des idées propres à la structure de l’esprit humain ; cela signifie strictement qu’ils sont incapables de penser, le langage n’étant pas le vêtement extérieur de la pensée et comme sa traduction en mots, mais son acte même. Pas de pensée sans langage et pas de pensée en dehors du langage.

- Mais les animaux ont bien une vie psychique ; non seulement la plupart des espèces, dès qu’elles possèdent un cerveau, sont capables de rêver mais encore cette vie psychiques, comme chez les humains, a une dimension affective : plus on monte dans l’échelle des vivants vers une intelligence supérieure, c’est-à-dire plus on se situe chez les mammifères, et plus on grimpe dans l’échelle des mammifères intelligents, plus le comportement, en dehors d’une signification strictement biologique et vitale, est affecté d’une détermination émotionnelle qui si elle n’est pas strictement comparable aux sentiments humains, manifeste bien le fait que les animaux ont de l’affect, sont sensibles au sens où ils sont touchés par ce qu’ils perçoivent, font ou par ce qu’on leur fait.

**Anthropomorphisme**

- *étym. anthropos = homme / morphe = forme.*

- Attitude humaine spontanée consistant à prêter des sentiments, des valeurs et des intentions aux animaux, aux choses inanimées, voire aux entités imaginaires et religieuses.

- Comportement très présent chez l’enfant, qui projette de l’humain sur ce qui ne l’est pas ; attitude également religieuse (animisme), que l’on trouve également dans les sociétés dites primitives.

- ATTENTION : il faut toujours critiquer l’anthropomorphisme (ex : fable de Jean de La Fontaine) et faire attention à ne pas en user sans s’en rendre compte.

**A posteriori**

- Chronologiquement ultérieur à l’expérience et dépendante de celle-ci.

**A priori**

- Logiquement antérieur à l’expérience et indépendant de celle-ci.

**Apparaitre**

- à ne pas confondre avec *l’apparence*, terme voisin mais distinct

- l’apparaitre désigne la structure de la visibilité elle-même, le fait d’être ou de se rendre visible et de s’offrir au regard dans un monde également sensible ; c’est le fait de s’inscrire comme corps sensible dans un monde sensible et de s’offrir à la perception, pour soi, pour les autres.

- l’apparaitre est ce qu’il est : présentation sensible d’un être ou d’une chose, structure sensible qui se donne à percevoir

- l’apparence est un des *modes* de l’apparaitre ; c’est dire que ce qui apparait et est objet de perception *possible* peut s’avérer mal perçu, en raison de la *limite* de nos sens ou de leur dimension potentiellement *trompeuse*

**Apparence**

- structure sensible d’une chose ou d’un être qui fait qu’il peut être saisi par les sens, c'est-à-dire perçu.

- Mode de l’apparaitre qui donne à la perception ce que les choses ou le sujets *semblent* être, sans qu’elles le *soient* nécessairement.

- c’est dire que l’apparence implique de penser une différence entre le *paraitre* et *l’être.*

- l’apparence peut s’avérer trompeuse pour deux raisons :

1 - le fait que les sens, imparfaits, peuvent tromper ; on a là affaire à une structure normale ou spontanée de la perception, c’est un risque qui est inhérent à son exercice ou activité mêmes - percevoir, c’est risquer de se tromper sur le sens que l’on prête à ce que l’on perçoit, et qui peut être autrement qu’on ne le perçoit

2 - le fait que le sujet cherche intentionnellement à tromper son monde et à se présenter socialement sur un mode inauthentique, contraire ou différent de ce qu’il est authentiquement ; c’est le jeu sur ce que Bersgon appelle le *moi social*, par opposition au *moi profond (Bersgon, Les deux sources de la morale et de la religion).* L’inauthenticité n’est qu’un des *modes* du moi social, irréductible, indispensable à chacun en société.

- Les apparences, parce qu’elles peuvent être trompeuses (sans l’être nécessairement), doivent être critiquées.

- Il ne fait pas radicaliser la critique de l’apparence ; on n’a pas d’autre accès aux choses et aux êtres que des apparences, c’est la condition de possibilité de la perception ; seulement, il faut envisager ce que les choses sont dans le sens d’une téléologie perceptive, c'est-à-dire en ne se cantonnant pas à une perception ou apparence, mais en les articulant en multipliant les apparences d’une même chose et de les recouper pour en interroger l’être véritable.

- De la même manière, il ne faut pas radicaliser la critique de sens et du corps ; certes le corps et les sens peuvent tromper, mais ils sont aussi la condition de possibilité première et fondamentale de toute perception. Il faut donc seulement critiquer les apparences et l’usage du corps et des sens, mais ne pas les mépriser philosophiquement - on ne fait rien sans, et c’est en corrigeant, toujours dans la perception et par le corps, les apparences problématiques qua l’on a affaire, finalement, à l’être authentique de la chose.

- l’apparence, cependant, ne permet pas de fonder la science ; elle en est le *départ*, au sens de commencement - tout science commence par l’observation - mais elle est aussi ce qu’on va quitter : il faut savoir en partir, dans les deux sens du terme

**Aponie**

- Concept de la philosophie morale antique grecque, chez Epicure et dans la tradition stoïcienne, et qui regarde la tranquillité, la quiétude du corps qui n’est soumis à aucun trouble à aucune excitation perturbatrice.

- Condition de possibilité de l’ataraxie :

Pour pouvoir aspirer à la tranquillité de l’âme il faut d’abord que le corps puisse ne pas être troublé .Le grand adage de l’Antiquité = »Tant va le corps, tant va l’âme », équivalent à l’âge classique=Un esprit sain dans un corps sain, Montaigne.

- Comment atteindre l’aponie ? Par une pratique critique, mesurée, réglée et choisie des plaisirs. Texte Epicure, *Lettre à Ménécée.*

**Arbitraire**

- Caractère de ce qui n’est pas fondé en raison et qui relève d’un jugement subjectif, partiel et partial

- ce qui est arbitraire n’a pas de règles prédéterminées, n’a pas de fondement *rationnel* mais a au contraire une dimension *passionnelle* et engage un jugement sur les choses ou sur les êtres

- c’est un jugement nécessairement injuste, qui relève non de l’illégalité mais de *l’illégitimité*.

**Argument d’autorité**

- formule typique, *magister dixit,* en se référant à Aristote, *Aristoteles dixit*.

- paradoxe : l’argument d’autorité est censé être un hommage à la pensée et la ségrégation de la pensée essentielle, et pas seulement traditionnelle.

- valeur et sens réels de l’argumentation par autorité : érudition, pédantisme, stratégie rhétorique (fermeture de la discussion, esquive d’un argument pertinent de l’autre).

- principe de clôture de la discussion et de la réflexion, en un sens mort de la pensée

**Argumentation**

- mode du discours qui, défendant une idée donnée, cherche l’assentiment de l’autre, soit la production de la conviction, dans un horizon de rationalité, d’objectivité  et de vérité et au moyen du bon sens, de la logique.

- il s’agit bien de *conviction*, et non de *persuasion*: on argumente au moyen d’idées et de propositions rationnelles et fondées, non en se reposant sur l’affect et les mobiles irrationnels liés au pathos, à la logique de l’impression, de la séduction.

- l’argumentation est en acte le déploiement la pensée et sa finalité est la production du *sens* ou de la *vérité*.

**Argument fallacieux**

- type de discours qui se fait passer pour une procédure authentique de conquête de la conviction, seulement c’est un argument qui n’en est pas un ; ce n’est pas un type d’argument qu’une posture argumentative et une trahison du sens authentique de l’argumentation.

- seule la *forme* de l’argumentation est apparemment retenue, le fond n’étant pas constitué d’un sens clair, distinct et pertinent. L’idée défendue ne tient pas, il y a un problème de pertinence et de sens et la production d’un propos qui ne sert pas la pensée, mais la mime et la perd. L’argument fallacieux n’a pas de *fond*. Il ne tient que par la juxtaposition à des règles causales ou logiques apparentes mais en réalité vaines et confondantes ; il suffit en effet qu’il y ait une apparence de structure, de finalité et de causalité dans le discours pour qu’on ait spontanément l’impression que la pensée se produit.

- c’est un argument qui ne copie que les effets extérieurs de l’argumentation conforme à son concept, sans être effective comme l’est seul le véritable argument ; mais cette démystification vaut seulement pour le sujet qui fait attention et oeuvre d’une écoute active et critique ; l’argument d’autorité peut en effet rallier et séduire, sous l’espèce de la persuasion, mais jamais il ne convint rationnellement et raisonnablement l’honnête homme, l’homme éduqué, le citoyen, soit celui qui se sert de sa raison.

- on n’a pas un authentique argument mais qqch comme un *sophisme.*

**Argument spécieux**

- production d’une idée qui croit avoir une valeur probante, démonstrative ou une forme de pertinence qu’elle n’a en réalité pas.

- l’argument spécieux n’est pas nécessairement produit à dessein, consciemment, pour tromper , par rhétorique, cad en restant dans les mots et en y noyant le problème ; il peut être produit par négligence, son sujet ayant l’impression d’avoir un argument sans en détenir un en réalité.

**Apologie**

- mode du discours, de nature littéraire, et ponctuellement philosophique, qui a pour finalité la reconnaissance d’un personnage, d’une institution, et qui produit et assume la publicité que l’auteur, une culture estime que cette reconnaissance devrait avoir.

- l’apologie intervient paradoxalement et pour faire œuvre de mémoire, mais aussi de réhabilitation ; elle a une dimension de défense, intellectuelle et argumentée.

- l’apologie est apparemment un synonyme de *l’éloge.*

**Assujettissement**

- la notion renvoie à l’idée de *sujet*, cependant dans son sens classique et non dans son sens moderne : on veut dire par là qu’il s’agit d’une condition de *dépendance* à l’autorité politique, qui désigne concrètement le statut du vassal ou de l’homme du peuple par rapport à son souverain, le seigneur ou suzerain dans l’époque médiévale.

- En ce sens, être assujetti, c’est *dépendre d’un pouvoir extérieur à soi*, c’est pouvoir être contraint par ce pouvoir, qui a pouvoir de vie ou de mort sur ledit sujet, en même temps qu’il le protège, qu’il organise la vie économique du pays, et donc le travail des sujets (essentiellement dans l’agriculture à l’époque).

- On parle concrètement des sujets du roi dans le contexte monarchique en France, typiquement dans les monarchies de droit divin. Être sujet, c’est en ce sens *le fait de ne pas être libre et de dépendre directement du roi*, qui lui n’est jamais un sujet.

- Contrairement à cette conception classique, l’idée moderne de sujet dessine une condition très différente et en réalité opposée : le sujet renvoie à l’idée d’un *individu libre*, qui a des droits (c’est-à-dire une dimension *juridique* où il peut être défendu, à l’égal des autres citoyens), mais aussi à l’idée de *personne* (c’est-à-dire une dimension *morale* où le sujet porte des valeurs, mais surtout possède une dignité qui l’inscrit dans une commune humanité, où il n’y a pas de différence entre les individus, et donc pas de différence par exemple entre un roi et un individu lambda)

**Ataraxie**

- Visée antique, d’outre moral, d’une tranquillité de l’âme, c à d d’une absence de trouble ou d’excitation.

Recherche de l’état de quiétude

-C’est un idéal et non un état et encore moins un état acquis, c’est une pratique quotidienne pour le sage.

- Ataraxie implique critique, hiérarchisation et mesure des plaisirs.

Attention à l’idée que le sage serait dans l’abstinence radicale. Épicure précise que même le sage peut ponctuellement s’autoriser un excès bien que sa sagesse le pousse à la pratique de la mesure.

PARADOXE CHEZ LE SAGE D’UN EXCES LUI MÉME MESURÉ.

**Atome**

- Principal constituant de la matière telle que nous la connaissons. Atome est constitué d’un noyau composé de protons (charge électrique positive) et de neutrons (pas de charge). Le noyau se situe à l’intérieur d’un nuage d’électrons (charge électrique négative).

- La question : est-ce un constituant réel de la matière ? Cf. Bachelard, atome = rayonnement, ondulatoire…

**Autonomie**

- étym: *autos* (soi-même) ; *nomos* (la loi) -> "se donner soi-même sa propre loi".

- Prévenir un contresens : ce n'est pas être dans l'illégalité, hors-la-loi ou au dessus des lois.

-Au contraire, être autonome implique :

1) De respecter les lois positives (le droit existant dans un pays à un moment de son histoire). C'est l'exigence première et nécessaire.

2) D'être en outre, au delà du statut du citoyen, un sujet non seulement capable de suivre les mêmes lois pour tous, mais surtout de pouvoir se donner à soi-même des règles d'actions singulières (c'est-à-dire qui n'appartiennent qu'à lui).

Être libre implique ces deux exigences.

-L'autonomie est davantage un horizon idéal qu'un état réel : on tend vers la liberté, sans jamais l'être authentiquement ou complètement.

Liberté = un état limite, notre rapport à la liberté est asymptotique.

-L'autonomie est l'objet d'une responsabilité individuelle. L'Etat juste ne donne que les conditions de possibilité ou les moyens de la liberté qui reste à la tâche de l'individu. Il appartient à chacun de choisir la lâcheté ou la liberté (et toutes les formes de passivité) et la liberté (et tous les degrés et qualité d'engagement actif du sujet) : faire des choix, avoir des projets, assumer ses responsabilités.

**Auto-organisation**

- Une logique du vivant qui fait une place centrale à l’irruption du radicalement nouveau et de la création, et qui interdit alors une conception mécaniste du déterminisme, pour laquelle tout serait déterminé à l’avance, comme réalisation d’un programme déterminé à l’avance lors de constitution de notre appareil génétique..

- Tout = chaîne de causes et d’effets, et cause première trouvée dans mouvements des particules élémentaires constitutives de la matière. Que dit le défenseur de l’auto-organisation : au cours du développement de l’organisation, des déterminations rigoureuses peuvent être trouvées à un certain niveau de généralité, mais il y a une place pour l’aléatoire, ie possibilité du nouveau et de l’imprévisible.

**Autotélicité**

- Etym*., autos*, soi-même, *telos*, la fin, le but, littéralement le fait de se prendre soi-même pour son propre but.

- On a affaire normalement à une structure qui sert de *moyen* à une *fin*, cette fin étant autre que ce moyen. Le sens d’être de ce moyen est, et n’est que de servir à la réalisation de cette fin, sans laquelle ce moyen pris purement, n’a pas tout, ou pas de sens. Exemple : Si on parle, c’est *pour* dire quelque chose, l’exercice pur de la parole, ou parler pour parler étant souvent critiquée comme activité *gratuite* qui trahit la finalité de production de signification.

- Socialement, on attend généralement d’un locuteur qu’il produise du sens ; on lui demande de parler *pour dire quelque chose*, et il n’est pas rare d’entendre, devant un locuteur qui « tourne autour du pot », comme on le dit, ou qui se demande « ce qu’il voulait dire », ou qui se lance à lui-même « qu’est ce que je disais déjà », de ne pas décaler davantage la tâche de production du sens : « Accouche ! », lui dit-on alors, agacé.

- On peut aussi parler pour parler, gratuitement, en accord avec l’autre

**Autrui**

- abstraction philosophique qui renvoie concrètement aux autres, dans leur variété, leur identité mais surtout leurs différences.

- autrui incarne d’abord une altérité, c’est *l’autre que moi*, l’accent étant mis sur la différence…

-…mais autrui est aussi une figure d’identification, voire d’identité : l’autre, c’est aussi un *autre moi-même*, le fameux *alter ego.* J’ai avec l’autre un corps en commun, une humanité commune, voire le partage de valeurs culturelles, d’une morale, de goûts, etc.

- autrui est donc pour le sujet une figure ambivalente : il est le même mais aussi l’autre que moi ; cette ambivalence est augmentée du fait que l’autre peut être, sur le modèle du conte, un *adjuvant* ou un *opposant*. D’autant que ce ne sont pas là deux catégories de personnes, mais des modes d’être qui peuvent tour à tour qualifier la même personne.

- l’autre m’apparait donc comme un *problème*, en même temps que c’est une présence qui me polarise, m’intéresse, voire me fascine. *Problème*, car le sujet humain va avoir à composer avec cette présence de l’autre, avec sa parole et ses actes et qu’il ne peut pas faire comme si l’autre n’était pas là et comme s’il ne comptait pas.

- de l’autre, ce qui m’apparait d’abord, c’est *un corps* ; avant d’avoir affaire à quelqu'un, j’ai affaire à la *présence silencieuse de son corps*. Jusque là, on ne sait pas à qui on a affaire et on *projette* alors sur l’autre ce qu’il serait, ce qu’il semble être selon nous, en fonction de la sympathie, de l’antipathie, de la perplexité dans laquelle il nous apparait. Ce n’est que quand l’on recourt à la ruse de la parole que l’on a affaire à l’autre en tant qu’autre, et non l’autre selon moi : on entend enfin sa voix, on découvre enfin ses pensées, ses convictions, etc…Passer ainsi de la perception – confrontation silencieuse - à la discussion – co-construction fructueuse – permet d’avoir affaire à l’autre et de créer une *intersubjectivité*, c'est-à-dire *un lien entre sujets.*

- mais cette figure d’association avec l’autre ne doit pas faire oublier l’autre grand mode du rapport à l’autre, le *conflit*. Quand deux sujets se confrontent, dans ce même silence qui oppose un corps à un autre, ils peuvent ne pas passer à la parole, mais en venir à l’autre possibilité dans le rapport à l’autre, *la violence*. Le sujet cherche à s’imposer auprès de l’autre, en montrant sa supériorité dans le fait de braver la mort, en prouvant par là que le corps n’est rien, et qu’il ne tient pas à la vie. Il s’affirme ainsi comme esprit, esprit qui s’affirme, qui s’affirme tellement qu’il prétend ne pas tenir à son corps. Celui qui esquive le combat montre son attachement à la vie, et par là son échec spirituel. Il sera devenu escalve, réduit à ce même corps, interdit d’être un sujet de droit, jugé inapte à être défini comme esprit, et privé du statut moral de la *personne*. Ainsi apparaissent les figures du maître et de l’esclave, telle que Hegel le thématise dans la *Phénoménologie de l’esprit*, I, 4. On aboutit là aussi à un lien entre sujets, mais c’est un lien inégal, un lien de pouvoir, à caractère politique et économique, un lien de servitude et finalement d’aliénation.

- le lien à l’autre, qu’il soit égal, humain et porteur dans l’intersubjectivité ou inégal, déshumanisant et aliénant dans le conflit, reste un lien ambivalent ; non seulement autrui est ambivalent, mais le lien à autrui l’est aussi. On remarque en effet une tendance à la sociabilité en compétition avec une autre tendance, tout aussi forte, à la fuite des autres, sinon à leur haine et au fait de na pas les supporter, au point de se replier sur soi, pour demeurer avec soi. On parle chez l’homme d’une *insociable sociabilité,*formule paradoxale de Kant dans *Idée d’une Histoire universelle du point de vue cosmopolitique,*proposition 4.

- il ne faut cependant pas oublier que le lien à l’autre n’est pas un problème qui se pose tardivement au sujet constitué, une fois qu’il se sait sujet, a conscience de lui-même, soit un sujet adulte et mature, c’est une présence qui s’impose à l’origine du nourrisson.

- Autrui, c’est le semblable humain, le congénère, l’autre moi-même, l’alter ego.

- L’animal n’a pas les moyens d’être *autrui*, c’est simplement une *autre* espèce et une autre condition.

- Au mieux, l’animal et le règne de la nature représente une *altérité,* c’est-à-dire l’autre de l’homme, son opposé, mais nom un autre moi-même. Tu vois bien que le sens est ici radicalement différent.

**Autrui – Figures de l’altérité**

*La connaissance*

*Le copain*

*L’ami*

*L’ennemi*

*Le semblable*

- autrui n’est pas un autre en particulier mais tout autre, et tout autre que moi en tant que c’est un autre moi, un *alter ego*.

**Avoir raison**

- User des ressources, des catégories et des relations logiques au niveau de la forme, et se fonder sur la recherche de l’objectivité, de la vérité et de la justice sur le fond pour produire une proposition, dotée de sens ou apte à la vérité, que l’interlocuteur puisse reprendre à son compte, critiquer et évaluer, et finalement faire sienne, après lui avoir donné son assentiment.

- Avoir raison, c’est alors produire un jugement objectif, qui ne regarde pas *mes raisons subjectives* mais la raison comme instance commune à tous les hommes, au moins en droit, comme capacité ou puissance de réflexion.

- Mais il faut aller plus loin, avoir raison ce n’est pas simplement produire un propos objectif, que tous pourraient reprendre à leur compte et critiquer comme sensé, c’est aussi possiblement *être dans le vrai.*

Quand on a raison, on peut soit *produire du sens* dans un domaine où il n’y a pas nécessairement de vérité possible, soit *produire de la vérité*, dans un domaine où l’erreur et l’illusion sont possibles.

- Avoir raison, c’est donc aussi produire dans l’ordre du discours une proposition qui renvoie à l’ordre de la réalité et qui s’y conforme. De ce point de vue, avoir raison, c’est être dans le vrai et littéralement le produire. La vérité n’est en effet autre que l’adéquation du discours et de l’être, du dit, et du perçu, tel qu’il est perçu et tel qu’il est en soi. *Adequatio rei et intellectus* dit Saint-Augustin, in *Somme Théologique*, I, 16.

**Avoir raison de l’autre**

- expression et démarche absolument en antinomie d’avec la logique qui consiste à avoir raison.

- Quand on a raison de l’autre, on n’utilise pas nécessairement le discours ; l’expression peut désigner d’abord le fait d’avoir *une supériorité physique sur autrui* dans un débat littéral, c’est-à-dire non pas une discussion mais bien un *combat physique*.

- On tire de cette acception première l’idée qu’avoir raison de l’autre, c’est simplement faire usage d’une supériorité et l’imposer pour l’avantage personnel, en dehors de tout respect de la raison, de l’objectivité ou d’un souci pour le sens ou la vérité.

Mais on a aussi affaire à une trahison de la raison qui n’est jamais seulement le moyen d’un calcul individuel, égoïste, particulier ; l’usage de la raison, en ce que la raison est universelle comme puissance ou capacité de réflexion, invite toujours normalement à une *activité critique* qui ne peut pas la cantonner à une *rationalité* mais qui toujours l’articule au *raisonnable*.

On a affaire à l’absence d’une logique raisonnable, c’est-à-dire que la démarche est dépourvue de toute forme de rapport au bien et s’avère immorale.

- Avoir raison de l’autre, quand on passe du combat physique au *débat d’idées*, comme on en parle souvent mais comme on n’en voit peu, c’est donc gagner dans l’échange de paroles, sans être capable de convaincre dans le discours, d’avoir raison, d’être dans le vrai.

- *Gagner dans l’échange de paroles* ne signifie pas du tout être celui qui argumente mieux ou qui arrive à avoir, pour de bon, réponse à tout ; il suffit simplement d’être celui qui parle le plus, parle le plus fort, coupe la parole à l’autre, réussit à impressionner, voire imposer le silence, au moyen de son agressivité, de moyens rhétoriques malhonnêtes etc.

- Vous pouvez lire avec grand profit de ce point de vue le rafraîchissant mais terrible *L’art d’avoir toujours raison* d’Arthur Schopenhauer.

**Axiologie**

- Discipline qui identifie, analyse et classe les différentes valeurs : désigne également le fait de prendre en compte une valeur, d’engager un questionnement de type moral en se demandant quant à un phénomène, un évènement humain si il est normal, immoral, défendable etc. Axiologie interroge toujours la dimension rationnelle mais surtout raisonnable des actes et intentions humaines.

- Axiologie permet au besoin d’établir une hiérarchie des valeurs ; toutes les valeurs ne se valent pas, contrairement à ce qu’on entend souvent (doxa + langage commun)

- Etapes de cette argumentation :

La valeur est un principe d’ordre moral : or la morale n’est ni universelle ni objective : les valeurs ne sont ni universelles ni objectives : le propre de la valeur est d’être subjective (Heidegger lettre sur l’humanisme)

Qu’une valeur soit subjective ne signifie pas qu’elle ne puisse pas être partagée : valeurs peuvent être communes , générales ou généralisées («diffère de universelle) On parle d’intersubjectivité

Conséquences du caractère subjectif de la valeur : elles sont incomparables, c’est la raison des expressions type : Nous n’avons pas les même valeurs etc On aurait affaire à un nivellement général des valeurs : toutes les valeurs se vaudraient.

Dernière signification de la définition de la valeur : si elles sont incomparables, si elles sont nivelées, si elles sont juxtaposées sur un axe horizontal, alors il n’y a pas de droit, la possibilité de produire une hiérarchie (axe vertical), c'est-à-dire de déclarer que valeur1 est supérieure à valeur2.

Or, en rester à cette conception est finalement problématique en terme de morale, car certaines valeurs sont plus défendables que d’autres, car certaines valeurs font le choix de l’immoralité quand d’autres recherchent le bien et cultivent une morale exigeante pour soi et pour tous.

Une valeur ne signifie pas nécessairement une attitude positivement morale et le choix du bien. Une valeur peut être en soi immorale, connue et choisie consciemment comme telle et optée pour le mal en réalité ; une valeur peut être consciemment retenue en connaissance de cause en faisant le choix du mal. Référence  *Descartes, Lettre à Mesland* 6 février 1645

- Il ne faut pas identifier valeur, attitudes morales et bien. Il y a des valeurs immorales ou mal. Même au sein des bonnes valeurs (cad défendables pour tous même en dehors de leur culture d’origine) il faut et on peut faire des différences, établir des préférences et poser sereinement et raisonnablement des supériorités, sans qu’il y ait idéologie, problèmes morals, supériorités fausses et inventées, il y a au contraire des supériorités objectives et fondées : Culture des droits de l’homme (qui reste problématique est supérieur à l’idéologie de la race aryenne

- Conclusion ; A condition de se livrer à un examen critique impartial de toutes les valeurs, on peut et il faut défendre l’idée que des valeurs soient meilleures que d’autres cad supérieures moralement.

- Condition de possibilité de cette évaluation : Identifier et dépasser sans la renier sa culture et ses valeurs d’origines, sinon danger= ethnocentrisme irréfléchi, niveau à partir duquel on juge sans identifier ce niveau lui-même (USA tension et prétention à être l’axe du bien G.Bush/ génocide Indien comme institution cad un mal administré contre tout un peuple)

Levi-Strauss *Race et Histoire* : Toutes les cultures sont spontanément ethnocentristes et xénophobie reste pour beaucoup une possibilité toujours pratiquée.

Chaque culture devrait et chaque sujet raisonnable doit critiquer sa culture, entendu que si des valeurs peuvent être meilleures que d’autres, l’idée qu’une culture serait la meilleure.

Ce qui est visée ici est l’hégémonie actuelle de la culture des droits de l’homme, qui peut et qui a effectivement ses mérites mais aussi des limites ; culture générale et généralisée mais non universelle (1 idéologie qui peut apporter effectivement une idée forte de liberté dans des cultures aux régimes politiques oppressifs/dictatoriaux\_ Cuba, Corée du Nord, Yémen) mais elle peut être ingérente et violente pour d’autres cultures où elle s’expose à l’échelle internationale. (ex l’Inde)

Dernier point de critique : A l’origine des droits de l’homme, on ne trouve pas un projet universel, positivement égalitaire qui permet à chacun d’être effectivement libre : Marx critique de la question juive : les prétendus droits de l’homme ne sont que la défense des intérêts des Bourgois, de la classe des propriétaires : 1 maquillage idéologique qui fait passer les privilèges de certains pour les droits de tous.

**Besoin**

Expression d’un manque corporel qui s’exprime toujours de manière psychique : le corps a un besoin qui s’atteste comme vécu spécifique du manque : on a conscience de ce dont notre existence a besoin pour subsister.

Le besoin renvoie à une nécessité vitale : ne pas écouter ou répondre à ses besoins = décéder.

Trois besoins naturels nécessaires : manger, boire, dormir

Cas particulier d’un besoin artificiel (parce qu’il relève de la culture et n’a rien à voir avec la structure de l’organisme c’est-à-dire avec notre nature), la sociabilité : on a besoin des autres pour bien vivre, bien qu’on puisse vivre sans mais alors moins longtemps.

En revanche, mythe d’un besoin sexuel qui soit naturel et nécessaire. Rien de naturel dans la sexualité, tout chez l’humain est culturel. (Pas d’instinct sexuel, pas de rut, pas de partenaire imposé)

Outre ces besoins qui s’imposent objectivement, l’homme s’est specialisé dans l’invention de besoins artificiels. Epicure, dans la lettre à Ménécée, produit une classification des besoins. Il insiste sur le caractère littéralement inutile et vain, qui a souvent rapport à l’orgueil et à l’ambition. L’Homme passe son temps à inventer des nouveaux besoins qui au regard des besoins vitaux sont des besoins inauthentiques.

Cela ne veut pas dire qu’ils ne sont pas importants pour le sujet, cela veut dire qu’ils ne sont pas objectivement nécessaires et vitaux.

Il ne faut pas refuser radicalement les besoins artificiels : chaque homme, même en prétendant vivre avec le strict nécessaire vital associe toujours des envies particulières à ses besoins. Chacun, outre ce mode de vie ascétique (privation du superflu et retour à l’essentiel), développe des envies, s’invente des besoins, s’en rend dépendant et finit par croire que c’est un besoin nécessaire et vital. L’Homme est la seule espèce animale qui crée des besoins, Bachelard : « L’Homme a des besoins de besoins », *La formation de l’esprit scientifique.*

Le problème n’est donc pas d’avoir des besoins artificiels mais de pouvoir les critiquer pour en examiner la légitimité et l’éventuelle compréhension et recours qu’on peut leur accorder. Le problème n’est pas d’en avoir mais de ne pas être excessif.

L’Homme est structurellement dépendant de ses besoins mais une fois les besoins naturels nécessaires satisfaits, l’état obtenu est la quiétude, la non-excitation (le corps et l’esprit ne sont pas perturbés, repos). Cette dépendance est relative et ponctuelle, ce n’est pas une aliénation. Il n’y a qu’une dépendance cyclique, normale et non problématique.

Le problème de dépendance et d’aliénation apparaît dès que l’usage des besoins naturels est déréglé et excessif : boire plus que de raison (être hydropique), manger plus que de raison.

Problème de dépendance et d’aliénation aussi par les besoins artificiels. Une fois le besoin artificiel institué, il peut devenir addictif et aliénant au point de se substituer aux besoins naturels. Problème de l’humain : dans l’invention spontanée de nouveaux et artificiels besoins, stricto sensu, inessentiels et contingents, l’homme finit par croire que ce qui était artificiel et superflu est en réalité naturel, nécessaire/essentiel.

Les besoins inventés ne peuvent pas être nécessaires par principe ; on peut dire cependant qu’en fonction d’un certain état culturel, social et technique, les besoins inventés deviennent des contraintes sociales, sans nécessité vitale, mais avec l’exigence du besoin : des produits ou media avec lesquels on peut faire sans, mais avec lesquels on vit mieux. Exemple : le téléphone portable/moyens de communication. A l’origine, innovation technique qui devient, paradoxe intéressant, un besoin faux mais presque indispensable. Cela fonctionne comme un besoin mais ce n’est pas un authentique besoin. Dès lors, pour vivre avec mesure et sans être dépendant, voire aliéné (de notre propre fait), il faut nécessairement critiquer, limiter et classifier les besoins.

Remarque : une fois bien compris, les besoins naturels et nécessaires, qui sont les mêmes pour tous, il faut noter que :

1 - A besoin égal et commun, plusieurs manières de le remplir et plusieurs seuils différents de satiété (satis = avoir assez de quelque chose), premier paradoxe.

2 - A besoin naturel nécessaire identique, chacun le fait jouer d’une manière propre et singulière : il n’y a pas d’objectivité et de règles dans la gestion du besoin ; on ne peut le combler qu’en fonction de ce qu’on a ou de ce qui nous fait envie. Ex : manger, réponse spécifique au besoin « avoir faim » est une abstraction ; le besoin n’est concret que quand je m’en occupe personnellement. Le besoin bien compris est toujours qualifié et réalisé au travers d’envies ; on ne peut pas combler abstraitement un besoin, on le satisfait concrètement par une envie qui comble pour nous adéquatement le besoin.

Il faut articuler besoin et envie, cette dernière n’est pas si superficielle que cela.

**Big Bang**

- Théorie actuellement dominante pour expliquer création et évolution de l’univers. Elle se fonde sur observation des galaxies lointaine, qui tend à indiquer qu’elles s’éloignent les unes des autres à une vitesse d’autant plus grande qu’elles sont distantes.

- *Si* on remonte le temps de l’univers, on imagine donc que ce dernier, il y a une vingtaine de milliards d’années, était entièrement contenu dans un espace-temps infiniment réduit, à partir duquel il s’est développé. Un très faible rayonnement, à 3°K (-270°C), détecté en 1965, pourrait être le vestige fossile de l’immense explosion qui déclencha l’expansion de l’univers.

**Carpe Diem**

- Formule latine signifiant littéralement « cueille le jour » et qui appartient à une tradition poétique allant de Horace à Ronsard

*Carpe Diem Quam minimum credula postero* « Cueille le jour présent sans te soucier du lendemain »,

- Horace, *Odes*, I, 11, 8 « À Leuconoé » :

*Tu ne quaesieris, scire nefas, quem mihi, quem tibi*

*finem di dederint, Leuconoe, nec Babylonios*

*temptaris numeros. ut melius, quidquid erit, pati.*

*seu pluris hiemes seu tribuit Iuppiter ultimam,*

*quae nunc oppositis debilitat pumicibus mare*

*Tyrrhenum. Sapias, vina liques et spatio brevi*

*spem longam reseces. dum loquimur, fugerit invida*

*aetas:****carpe diem****, quam minimum credula postero.*

*Ne cherche pas à connaître, il est défendu de le savoir, quelle destinée nous ont faite les Dieux, à toi et à moi, ô Leuconoé ; et n’interroge pas les Nombres Babyloniens. Combien le mieux est de se résigner, quoi qu’il arrive ! Que Jupiter t’accorde plusieurs hivers, ou que celui-ci soit le dernier, qui heurte maintenant la mer Tyrrhénienne contre les rochers immuables, sois sage, filtre tes vins et mesure tes longues espérances à la brièveté de la vie. Pendant que nous parlons, le temps jaloux s’enfuit.*

***Cueille le jour****, et ne crois pas au lendemain.*

*- le contexte du poème et sa signification originaire* - Horace cherche à persuader Leuconoé de profiter du moment présent et d'en tirer toutes les joies, sans s'inquiéter ni du jour ni de l'heure de sa mort.

a - la mauvaise interprétation vient d’abord d’une mauvaise traduction : « Profite du jour présent », ce n’est plus « cueille le jour et essaie de na pas trop penser au futur», traduction littérale du poème.

b – le poème ne doit pas être compris comme une incitation à un hédonisme fort, - cad la recherche des plaisirs et la croyance que le bonheur vient de l culture du plaisir - ; c’est pourtant un contresens commun qui perd le sens original et sa conception du temps qui, au contraire d’une invitation à l’immédiateté, incite à bien *savourer* le présent dans l'idée que le futur est incertain et que tout est appelé à disparaître. Cela implique donc que le présent visé par Horace n’est pas un présent absolutisé, cad coupé du passé et du futur ; c’est au contraire parce que le futur est pris au sérieux, et que le sujet est sage et a conscience du temps et de son passage, et qu’il y a eu conscience et méditation sur la mort, qu’il invite à ne pas perdre de temps et exhorte à vivre.

c - on remarquera cependant que la possibilité même du contresens contemporain est présent chez Horace, qui d’un côté prend le future au sérieux – dans la promesse certaine de la mort au sein d’un futur indéterminé – et qui de l’autre invite à ne pas trop le penser ; reste qu’il ne dit pas de ne pas y penser, mais d’y penser a minima, raisonnablement, une fois que l’on a compris.

C'est chez Horace un hédonisme d'ascèse, une recherche de plaisir ordonnée, raisonnée, qui doit éviter tout déplaisir et toute suprématie du plaisir. C'est un hédonisme *a minima* : c'est un épicurisme (Horace faisait bien partie en effet des épicuriens de l'ère romaine).

d – la reprise du *carpe diem* chez Ronsard ajoute une dimension temporelle pertinente pur nous : contre un présent éphémère, celui de la beauté et des plaisirs finis du corps, Ronsard met en avant un autre présent, celui du poème, qui passe à l’éternité. Là où Horace reste dans une forme de séduction classique, qui fait la matrice du carpe diem contemporain – soit l’exhortation à ne pas réfléchir et à se laisser aller au plaisir -, Ronsard la critique et substitue au présent vécu éphémère celui omnitemporel du poème.

Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle,  
Assise auprès du feu, dévidant et filant,  
Direz, chantant mes vers, en vous émerveillant :  
« Ronsard me célébrait du temps que j’étais belle ! »

Lors, vous n’aurez servante oyant telle nouvelle,  
Déjà sous le labeur à demi sommeillant,  
Qui au bruit de Ronsard ne s’aille réveillant,  
Bénissant votre nom de louange immortelle.

Je serais sous la terre, et, fantôme sans os,  
Par les ombres myrteux je prendrai mon repos ;  
Vous serez au foyer une vieille accroupie,

Regrettant mon amour et votre fier dédain.  
Vivez, si m’en croyez, n’attendez à demain :  
Cueillez dès aujourd’hui les roses de la vie.

Pierre de Ronsard, *Sonnets pour Hélène*, 1578

*- L’idée originaire est celle d’une capacité humaine à*

\* réaliser la brièveté de l’existence et à agir en conséquence, en étant capable de vivre au présent, sans être prisonnier de son passé, ou inquiet de son avenir ; il ne faut pas être en-deçà du présent – tiraillé par la force d’attraction et de régression du passé, nostalgie, mélancolie, regrets, remords – ni au-delà – en étant projeté vers un futur indéterminé qu’on essaie justement de déterminer, soit d’anticiper et de contrôler avant son advenir.

\* prendre le présent pour présent, cad à être capable de recevoir et de profiter du cadeau ou de l’offre qu’il incarne. Vivre le moment en s’éprouvant sans angoisse, tout en faisant l’expérience pleine d’un monde.

Vivre au présent est très difficile, puisqu’il s’agit de réussir à être là, tout au présent, spontanément, sans porter le poids du passé et sans s’enfuir dans le futur, soit parce qu’il serait meilleur qu’un présent dont on ne veut pas, ou soit parce qu’il serait inquiétant et qu’il minerait alors un présent fragile et éphémère.

Il est en effet très difficile de vivre le présent au présent, sans être parasité par un passé qui ne passe pas, ou par un futur qui confisque au présent son actualité. Dans les deux cas, on a un télescopage des temps qui interdit le présent d’être et d’être vécu.

Etre tout à ce qu’on fait, dans la contemplation d’un paysage, dans la vision d’un film, dans la méditation est très difficile ; l’esprit s’échappe toujours de l’actuel pour viser le passé ou le futur. Nous fuyons littéralement le présent dans l’exercice normal de notre esprit, soit en raison de notre intentionnalité. Ici, la structure de rétension et de protension nous dessert, puisqu’elle nous pousse spontanément depuis le présent vers un des deux autres temps ; être capable de profiter du présent, c’est en un sens stopper ou inhiber le mouvement de cette structure et en rester au présent, dans une forme de frein imposé à notre expérience normale.

Vivre au présent implique un effort psychique inédit, c’est l’objet d’une pratique. Quand on va bien psychiquement, on peut vivre spontanément de tels moments. Etre là, bien là, et complètement, et non ailleurs ; car rien de plus simple d’être là sans être là, c’est la grade spécialité de l’humain.

*\* cette capacité à prendre le présent comme présent, et non comme occasion de passer au passé ou de projeter au futur implique alors, nécessairement, d’avoir réfléchi et à son passé et à son futur*.

Il faut, pour cueillir le jour :

- d’une part avoir un passé qui soit passé, cad que l’on connaisse et que l’on assume. Cela signifie que le sujet n’est plus la dupe de son inconscient et qu’il a effectué un travail psychique d’identification du refoulé, de levée des résistances, d’intégration du refoulé dans la vie psychique, etc. Le sujet ne peut plus être dans un rapport de méconnaissance à son passé et à son histoire.

- de l’autre côté de ne pas fuir le présent dans la projection du futur

- On trouve dans la modernité une reprise populaire du *carpe diem*, mais sur le mode du *contre-sens*: l’expression signifie maintenant ne pas penser au passé, et ne pas se préoccuper du futur, pour ne vivre qu’au présent. Seulement, paradoxalement, il est possible d’être-là au présent uniquement si on a pensé au passé, si on l’assume, et seulement si on a travaillé l’angoisse du futur et de la mort.

\* Or, le carpe diem moderne refuse ce travail, au nom de la brièveté de l’existence : puisque la vie est courte, alors il ne sert à rien de penser au passé, qui est passé, et au futur, qui n’est pas encore.

\* sagesse apparente seulement, car elle ne comprend pas, ou veut nier, le fait que le passé n’est jamais simplement passé : il l’est *logiquement et objectivement*, puisque c’est un temps qui n’ets plus et qui a laissé sa place à un autre ; mais *subjectivement*, ce temps peut durer, et se substituer au présent. C’est d’ailleurs ce qui se passe pour chacun de nous, pour qui certains passés sont toujours psychiquement présents, actifs et bien réel, plus que le présent possible qui s’offre à eux.

\* la carpe diem moderne est donc une prétention à vivre dans l’instant ; à présenter la vie comme une suite d’instantanés, discontinus, sans rapports, ce qui est faux.

\* le carpe diem est donc la marque de la lâcheté, de la déresponsabilisation, de la méconnaissance du temps et du sens de l’existence. C’est le choix de *l’immédiateté* facile contre la pénibilité du travail dans le temps et sur le temps ; c’est de *l’inconscience*.

**Causalité**

« Principe de causalité énonce que tout ce qui arrive a une cause et que les mêmes causes produisent les mêmes effets. Il est une spécification d’un ppe plus général, celui de la raison suffisante (…) rien n’existe ni n’arrive sans qu’on puisse assigner une raison pourquoi cela existe ou arrive, et pourquoi ainsi plutôt qu’autrement. », Blanché, *La science actuelle et le rationalisme.*

🡪 aux notions de cause ou de raison déterminante, la science a substitué le concept de loi.

**Cause/ fin**

- raison d’être d’un phénomène physique ou d’une chose en général, fondement qui produit la chose dans sa détermination singulière, c’est à dire ce qu’elle est précisément.

- La cause est une notion scientifique et métaphysique

**Fin**

- terme ou objectif visé par le développement d’une chose, à l’opposé du concept temporel de cause , que l’on situe au fondement .

- La fin n’est pas la conséquence, qui est seulement un des effets produit par la recherche d’une certaine fin.

- la fin est l’objet d’une visée idéale qui en fait un horizon, et pas nécessairement une finalité effectivement réalisée.

**Coercition**

- Fait social de l'expression d'une force, d'une pression, voire d'une violence exercée sur les individus dans le but de produire voire d’exiger un comportement donnée . C'est toujours une attitude du champ social, du gouvernement voire de l’État qui vide à la normalisation, le nivellement et le contrôle des comportements. Il faut la distinguer de la violence individuelle ou interindividuelle .

**Coercition = toujours violence ou force exercée sur le groupe ou par le groupe sur le groupe.**

- Durkheim a beaucoup travaillé sur ce thème, *Les règles de la méthode sociologique* .

**Communication**

- Système d’émission et de réception de signaux spécifique propre à une espèce donné qui permet d’assigner et de maintenir la cohésion sociale, la survie du groupe et de l’individu, grâce  à des mouvements, attitudes et des expressions déterminées

- La communication existe dans tout le monde organique : végétal, animal et humaine.

- La communication implique un émetteur et un récepteur.

La communication ne peut pas être une affaire individuelle et privée : se parler à soi-même, parler tout seul, parler à voix haute, faire une prière n’est pas communiquer.

- Nuance, si, en revanche on communique avec quelqu’un qui est présent mais qui ne répond pas on est en théorie dans une communication mais qui se fait dans une fin de non recevoir.

- Le chez soi de la communication est le monde animal en général, homme compris, seulement il faut distinguer les deux :

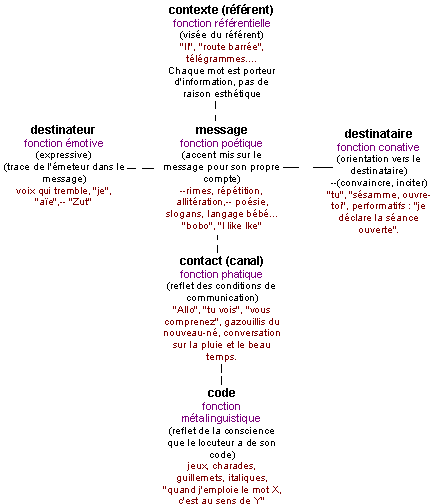
- La communication= très complexe, propre à chaque espèce, fonctionnant par signaux essentiellement, souvent visuels, auditifs, physico-chimiques, etc pour chaque espèces -> nombre infini de signaux, chacun ayant un seul sens immédiatement reçu, traité et compris par l’individu qui engage immédiatement une réponse spécifique et propre à l’espèce et adapté à la situation, c'est-à-dire que le signal est instinctivement compris et embraye sur une réponse motrice comportementale spécifique

- Chaque individu possède l’intégralité de la communication dont dispose l’espèce. Au-delà de cet ensemble, l’animal n’a pas la possibilité de créer.

- L’homme aussi communique, mais son langage va bien au-delà ; il procède non par signaux, mais par signes et par symboles.

- Communication –schéma de la communication

\* Référence : Roman Jakobson, « Closing statements : Linguistics and Poetics *», Style in langage*, T.A. Sebeok, New-York, 1960, traduction de Nicolas Ruwet : « Linguistique et poétique », in Roman Jakobson,  *Essais de linguistique générale*, Éditions de Minuit, Paris, 1963.



**Concept physique**

- notion abstraite et inobservable qui permet pourtant de rendre le réel intelligible. L’ex. privilégié est l’atome (a-tomos en grec, qui ne peut être coupé, divisé), qui *n’existe pas* dans la réalité.

**Connaissance**

*\* def, contexte et critique*

- Activité proprement humaine qui implique essentiellement l'attention, la rationalité et l'esprit de méthode et qui vise l'explication ou la compréhension d'un phénomène donné.

\* Russel, *Human Knowkledge* (1948), intro t : « Toujours depuis Kant, et il serait plus juste de dire depuis Berkeley, a existé parmi les philosophes une tendance que je considère comme illusoire, la tendance à admettre que la description du monde est influencée outre mesure par des considérations dérivées de la nature de la connaissance humaine » (p. XI). 🡪 Russell et Quine, dénoncer le sens vague du mot « connaissance ».

\* Le verbe « connaître » est un verbe de performance indiquant un résultat acquis à des degrés divers ; on connaît plus ou moins, de même que l’on est plus ou moins chauve ou plus ou moins gros : « Je pense que, dans une perspective scientifique ou philosophique, le mieux que nous puissions faire, est d’abandonner la notion de connaissance comme une mauvaise affaire et de la remplacer par ses ingrédients distincts [...]. Ce n’est pas là du scepticisme. Les sceptiques acceptent le concept de connaissance et dénient ses applications. Ce que nous concluons plutôt, c’est que le terme ne satisfait pas aux standards scientifiques ou philosophiques de cohérence et de précision » (Quine*, Quiddities*, 1987, p. 109).

\* selon Hume, on ne peut parler de connaissance au sens strict que là où intervient « un raisonnement démonstratif ».

*\* Modes de connaissance*

- La connaissance (Cn) peut aussi impliquer le corps = on parle de savoir faire, lié à un apprentissage qui a permis d'incarner une manière de faire efficace et dont le corps a pris l' habitude.

- 1er mode de Cn: Cn empirique prise dans le corps: une Cn toute pratique où on sait faire sans nécessairement pouvoir expliquer comment.

🡪 mode de Cn qui a du mal à faire sa propre théorie>.

- 2ème mode de Cn: le savoir rapporté | par ouïe dire | en 3ème personne:

\* mode de Cn fréquent

\* Cn pas nécessairement fondée

\* Cn souvent fausse

\* En tout cas, mode de Cn incomplet et insatisfaisant pour la raison

\* Il faut pouvoir vérifier, démontrer, et s'approprier si et seulement si elle est vraie

\* Elle implique toujours donc de passer à la Cn en 3ème personne en 1ère personne.

- 3ème mode de Cn: la théorie, notamment la théorie scientifique.

- une théorie ( un ensemble de lois ) est un mode de Cn, qui, sans être abstrait, à quitter le terrain concret de l' expérience, juste pour pouvoir l' expliquer.

- la Cn vise a produire la vérité, qui se définit comme l'adéquation entre se qui est dit des choses et la réalité de ces mêmes choses (cf Saint Thomas D' Aquin, Somme théologique, I, 16)

ATTENTION: Toute Cn n'est pas nécessairement vraie. Il peut y avoir des Cn fausses, l' histoire des sciences en est jalonnée ( ex: Galilée, Cn fausse de l'Eglise).

*\* Le sujet de le Cn:*

- C'est le même sujet qui a une Cs empirique particulière ( c'est à dire une histoire, des valeurs, des croyances ... ) qui va devoir construire la science

- La subjectivité va devoir fonder l' objectivité

- Question: Comment passer d'une subjective à une authentique objectivité ?

S doit neutraliser toute ces particularité et devenir presque purement rationnel.

- C'est une abstraction nécessaire pour que la science soit objective et universelle (ex: conflit entre la croyance religieuse et le darwinisme).

🡪 1er problème du S: pouvoir passer de subjectivité à objectivité

🡪 2ème problème du S: il est déjà difficile de construire | faire une science objective et vraie quand elle a pour objet le monde extérieur

- En effet, il ne suffit pas d'observer, de percevoir ou d' avoir Cs de ... pour Cn.

Il faut toujours avoir Cs pour Cn( condition nécessaire) mais il ne suffit pas d' avoir Cs pour connaitre (condition non suffisante)

- En plus d'avoir Cs, il faudra poser une hypothèse, en déduire les conséquences pour finalement poser une théorie qui sera finalement vérifiée dans une expérimentation.

- Il est difficile de construire la Cn du monde extérieur

- On comprend à partir de là, la difficulté et les limites de la Cn de soi.

- En effet, le S et l' objet de la Cn sont identiques.

- Ce dédoublement est postural mais non réalisable: on ne peut pas en même temps être sujet et objet.

- Au mieux, on pallie ce problème, mais jamsi on ne peut être réellement sujet et objet de la connaissance.

**Connaissance de soi**

- Conscience —> étymologie = *cum-sciencia* —> idée que la conscience serait accompagnée de savoir —> or quel type de savoir serait ce là ? Ce n’est pas un savoir au sens des sciences , c’est à dire une connaissance théorique —> si il y a un savoir lié à la CS , c’est un savoir pratique qui n’est pas une authentique connaissance.

* il y a bien une pertinence à parler d’une manière qu’a S d’être au courant de ce qu’il pense et de ce qu’il fait ...
* Mais S, en matière de « connaissance de soi » est finalement bien démuni.

1. S ne peut jamais connaître avec clarté et distinction les raisons authentiques de sa pensée , de son action —> S agit originairement et essentiellement selon des mobiles inconscients
2. en outre , S peut également croire qu’il sait qui il est , ce qu’il fait etc alors qu’il n’a pas pris le temps d’y réfléchir réellement —> non seulement la connaissance de soi est remise en cause par les éléments inconscients, mais encore par tout ce qui est irréfléchi (ce qui peut devenir conscient mais qui n’a pas été travaillé ) / l’inconscient n’est pas un contenu qui peut devenir conscient
3. non seulement le S, bien que conscient, ne se connait pas bien mais surtout il se méconnaît : il crois se connaître et c’est une de ses plus grandes illusions —> le S se connait mal
4. - finalement le S se méconnaît mais en outre il ne peut jamais réellement connaître tout les paramètres de son action c’est à dire il ne peut pas prévoir l’ensemble de ses conséquences possibles et réelles

🡪 quand on parle de connaissance dans la conscience ce n’est qu’une manière de parler, voire un abus de langage.

Ce qui caractérise le mieux la conscience c’est son intermittence (= qui n’est pas là tout le temps, elle va et vient)

**Conscience**

Etym. : *Cum/scientia* 🡪 « accompagné de savoir », évènement assorti ou articulé à sopropre savoir, c’est-à-dire que l’on se rend compte de ce que l’on fait, l’étymologie pose une équivalence entre « avoir conscience de » et « posséder un savoir sur quelque chose ou sur soi-même ».

Or, nous n’avons pas nécessairement la *connaissance* du sens de nos actes, pas plus que nous avons la conscience constante de ce que nous faisons

Pas d’équivalence entre être conscient et connaître ; /!\ Attention ici à l’étymologie qu’il faut savoir dépasser.

Au sens minimal, la conscience désigne le fait de se rendre compte de notre inscription dans un milieu donné. La conscience est une propriété de tout organisme vivant et renvoie concrètement au fait d’être sensible aux stimuli du milieu (ici, Cs = Réception) et au fait d’avoir une action efficace dans ce milieu, d’y interagir et de le modifier (ici, Cs = Production, de la réaction à l’action)

Ainsi définie, la conscience concerne les hommes et les animaux, tout comme les plantes. Ici, avoir conscience = seulement avoir une prise directe sur son milieu, sans une réflexion qui est l’apanage de l’humain. Les autres vivants ne se rendent compte de leur milieu que dans l’instant présent, de manière spontanée où chaque instant balaye le précédent.

 /!\ Ne pas confondre conscience et conscience réfléchie : seuls les hommes ont la conscience réfléchie, qui permet de penser. Les animaux ne pensent pas mais ont bien une conscience.

**Conscience – être conscient de…**

« La plupart des gens, quand on leur demande d'indiquer la différence entre un homme et une pierre, répondraient probablement que l'homme et non la pierre est « conscient ». Il considéreraient probablement qu'un chien est « conscient », mais émettraient des doutes quant à l'huître.

Si on leur demande ce qu'ils entendent par « conscient », ils hésiteraient et peut-être, à la fin diraient-ils qu'ils entendent « se rendre compte de ce qui nous arrive ». Ceci nous conduirait à discuter la perception et ses rapports avec la connaissance. On ne dit pas qu'un thermomètre se « rend compte de la température » ou un galvanomètre du courant électrique.

Nous trouvons donc que le terme communément employé « se rendre compte » (*awareness*) contient quelque chose de nature plus ou moins mnésique [1] et ce quelque chose peut s'identifier avec l'habitude. En tout cas, l'habitude est ce qui généralement distingue le comportement animal des manifestations de la matière animée. »

**Russell**, *Signification et vérité*, Chapitre XXI, 1940, tr. fr. Philippe Devaux, Champs Flammarion, 2001, pp321-322.

**Conscience empirique**

- Etym: empiria = expérience

- conscience empirique renvoie à la dimension concrète du sujet, à sa vie quotidienne et habituelle: c'est le sujet en tant qu'il à une histoire singulière, une origine culturelle déterminée, des valeurs qui lui sont propres, une apparence physique et un état civil inédit.

- conscience empirique renvoie au fait que tout sujet est singulier, qu'il a une identité propre inaliénable, une histoire qui a fait de lui ce qu'il est: tout sujet hérite de son histoire et de son tempérament.

-problème de la conscience empirique = son caractère subjectif, particulariste (c'est-à-dire tellement subjectif qu'il n'y a plus de place pour l'autre). 3 caractéristiques de conscience empirique:

    - manque d'objectivité

     - caractère partiel, manque d'exhaustivité

     -partialité c'est-à-dire manque de neutralité affective, il y a un parti pris

- avec ces attributs, la conscience empirique n'est pas problématique dans la vie de tous les jours (la pratique); elle fait la richesse de la communication entre sujets. Cependant, dès que l'on s'intéresse au domaine de la science, on ne peut plus se servir de la conscience empirique. Mais en même temps, le scientifique est et reste un sujet.

Enjeu: pour faire et pour constituer la science il faut bien un type de subjectivité mais qui ne soit plus la subjectivité empirique.

**Subjectivité (Conscience Empirique, approfondissement)**

*- Empiria* 🡪 expérience

- Conscience acquise de soi par expérience et dans notre histoire singulière

- Désigne l’individu dans ce qu’il a de particulier, voire d’original

- Son contenu : apparence physique, type de caractère, ensemble d’habitude qui font un style existentiel, un type d’organisation psychique (névrose, psychose, perversion), un type d’identité et d’identité sexuée, d’orientation sexuelle, une obédience religieuse, etc.

- Ce sont les structures de la conscience empirique, dont les contenus précis sont infiniment variés/variables.

- C.E = Ma subjectivité propre en tant que mon histoire a fait de moi ce que je suis, je suis le produit de mon expérience ; 🡪 pas se déresponsabiliser mais reconnaitre que j’agis avant de savoir qui je suis + ce que je fais engage ce que je suis/génère des conséquences / me fait advenir.

- Circularité entre l’expérience et le fait d’exister : on ne décide pas *a priori* à notre origine ce qu’on va être : on est lancé dans une expérience qui nous dépasse et qui nous fait, avant d’être capable d’unifier et de gérer cette expérience, en l’assumant en notre nom ; cette idée = celle de la *praxis*, terme marxiste. Praxis = faire, et ce faisant, se faire. « C’est en forgeant qu’on devient forgeron »

- C.E = domaine du particulier, du subjectif, relatif aussi domaine des croyances (tenir pour vrai, renvoie à croire) et des valeurs (toute valeur est subjective, Heidegger, *Lettre sur l’Humanisme*). C.E = la subjectivité irréductible et en même temps problématique ; c’est ce sens que l’on a en tête dans l’expression péjorative « c’est subjectif »  
🡪 La subjectivité qui est le contraire de l’objectivité scientifique

**Conscience actuelle**

- Type de conscience en partage chez l’Homme et chez l’animal qui consiste en une *adhésion* à la situation actuelle : l’organisme *colle* à la situation, sans prise de distance spatiale ou d’écart temporel.

- La CA a son sens dans l’immédiateté de la situation, elle se joue dans l’instantané du champ visuel de l’organisme ou plus généralement du champ sensoriel immédiatement donné.

- La CA est un phénomène essentiellement perceptif qui ne mobilise pas essentiellement la mémoire chez l’animal ; chez l’homme CA= perception + mémoire.

- CA Animale = incapacité de se représenter la situation comme image et de la traiter comme pb de manière imaginaire : l’animal colle à la situation sans la voir ; pour voir, il faut toujours du champ, du recul. Seul l’Homme en est capable : s’il colle d’abord à la situation, l’homme est capable de sans détacher pour la *penser*. Il va traiter la situation X comme une situation parmi d’autres, en comparant, différenciant, etc…, il se sert de sa mémoire et de son imagination si bien qu’il résout le problème réel en passant par l’imaginaire pour mieux retourner au réel.

**Conscience virtuelle**

- Prévenir un contre sens , ce n’est ni un monde numérisé, ni une fausse CS.

- La CV renvoie à la capacité proprement humaine de se représenter, la CA en restait au fait de présenter purement la situation dans l’instant, sans possibilité de s’en faire une image. Écart avec mécanisme biologique, c’est ni plus ni moins que la condition de la possibilité de réflexion qui apparaît.

- La CV consiste dans le pouvoir de s’arracher au pur présent pour se mouvoir dans les autres stances temporelles, passé et futur. On convoque le passé grâce à la mémoire spirituelle active et corporelle passive et l’on se projette dans le futur pour envisager les différents traitements possibles et leurs conséquences.

- CV manifeste plasticité du temps humain qui joue entre projection et rétrospection.

- CV = prise de distance spatiale avec la situation : il faut du champ, de l’écart pour penser. Contrairement à l’animal qui engage immédiatement et malgré lui une réaction X à un stimulus X, l’homme est capable non seulement de décaler la réponse mais encore s’en passer et ignorer le stimulus.

Dans cet écart avec le mécanisme biologique, c’est ni plus ni moins que la condition de la possibilité de réflexion qui apparaît. C’est l’acte de naissance de la liberté : on peut ne pas réagir, et on crée un espace virtuel qui est libération de réaction mécanique au stimulus et développement de pensée libre sur le traitement choisi du problème.

**Conscience réfléchie**

- son réquisit est la conscience virtuelle

- Ne pas confondre réflexion et intelligence.

- Inter/legere : produire des liens entre deux réalités données. L’animal réalise cette connexion grâce à l’apprentissage, la répétition des situations et une mémoire essentiellement corporelle. La mémoire animale passe littéralement dans le corps, si bien que l’animal ne se souvient jamais gratuitement. L’animal ne se souvient qu’en situation et non de manière libre.

- L’intelligence animale désigne la capacité à se servir de son expérience passée mais toujours devant une situation qui déclenche la mémoire. Ce n’est pas synonyme de réflexion : l’animal ne peut faire qu’avec ce qu’il a déjà fait.

- Instinct, propre à l’espèce, est fonction du degré de complexité du système nerveux.

- Homme > gorille > grands singes > éléphant > dauphin > cochon. L’intelligence est une faculté qui trouve chez l’homme un usage remarquable : non seulement il est capable comme l’animal d’associer mécaniquement (grâce à l’apprentissage et la répétition) des réalités concrètes et des choses (ex : stimulus visuel du feu sera progressivement associé au danger d’une brulure), mais encore d’associer des images, et surtout des idées/concepts.

- L’intelligence est la condition de possibilité de la réflexion mais la présence d’une intelligence n’implique pas nécessairement une conscience réfléchie.

- La réflexion se définit comme la capacité humaine à faire un retour critique sur notre expérience passée pour en interroger les *conséquences* et le *sens*. Le sujet ne se contente pas de vivre, il interroge ce vécu. L’homme pose toujours à sa propre expérience des questions, tout comme il juge les autres.

- Une réflexion authentique vise toujours un examen impartial (cad sans parti pris, sans se faire de cadeau en étant trop indulgent avec soi-même). La réflexion vise toujours la réflexion d’une objectivité, même quand il s’agit de soi.

- Ainsi définie, seul l’Homme réfléchit, l’animal étant incapable de *penser* à son expérience (cad l’animal ne dispose pas d’images mentales de son passé et il est incapable de poser à son expérience une question de sens).

- Quelle est la finalité de la réflexion ?

1/ Dans le domaine pratique cad quand on agit, réfléchir permet de mieux agir à l’avenir : la réflexion permet un perfectionnement moral (en théorie au moins).

2/ Réfléchir permet dans le domaine de la connaissance d’identifier et de connaître la structure matérielle du monde extérieur pour le comprendre, le maîtriser, le savoir. Réfléchir permet ici de constituer la physique, plus généralement réfléchir permet le développement de la science, de toutes les sciences.

3/ Dans le domaine psychologique et biographique, strictement individuel, réfléchir permet d’identifier l’origine de notre existence, de revenir sur notre enfance et de comprendre comment s’est institué notre rapport général aux autres, à l’amour…

- La conscience réfléchie est la condition de possibilité de la conscience morale. Pourquoi ? Parce que pour adopter des principes et des valeurs pour critiquer des attitudes moralement problématique, voire pour critiquer notre monde originaire (familiale/religieuse).

**Conscience morale**

- son réquisit est la conscience réfléchie

CM : capacité proprement humaine à distinguer bien et mal, disposition acquise dans le temps de l’éducation familiale scolaire et sociale, la CM relève toujours d'une culture donnée, culture parmi tant d’autres : c'est dire qu'il y a autant de morales que de cultures voie d'individus possibles

PAS D'UNIVERSALITE NI D'OBJECTIVITE DE LA MORALE

\* la CM acquise et culturelle ne saurait être innée ; il n'y pas d'instinct moral. La CM s'acquiert progressivement par l’intégration et l’intériorisation des limites, règles et dogmes provenant de l’extérieur

\* La CM est d'abord instituée par le fait d’intérioriser les contraintes: le sujet en devenir reçoit douloureusement la limite imprimée à sa puissance d'action et il ne veut pas d’abord, pas plus qu'il ne peut à l'origine, accepter et compter avec la présence de l'autre, c'est à dire s'installer dans l'attitude morale.

Agir moralement c'est en effet toujours compter avec la présence des autres et réfléchir aux conséquences possibles de mes actes sur les autres.

\* L'enfant est originairement dans une position duelle ( il y a deux attitudes simultanément présentes) ,il relève essentiellement l'amoralité (dans la mesure ou il n’en dispose pas originairement ; toute morale relève d'n processus culturel et individuel) au regard de ses intentions ( il ne sait pas ce qu'il fait et ne distingue pas le bien du mal)...

- ...mais outre ses intentions, son acte en lui-même reste immoral au regard de la communauté humaine dans laquelle il s'inscrit.

\* Depuis cette position problématique, vécue comme un conflit chez l'enfant (entre ce qu'il est et ce qu'il devrait être ), on attend de l’éducation qu'elle permette au sujet un devenir moral qui n'est pas autre chose qu'un devenir humain. La morale est d'abord reçue de l’extérieur comme contrainte puis elle est finalement intériorisée : le sujet se l'approprie : ce qui était contrainte extérieure devient une obligation intérieure : je ne subis plus la limite, je la veux et la choisis.

\* si la CM est d’abord l'objet d'un senti, si la morale recourt beaucoup aux sentiments et aux réactions , la morale bien comprise ou authentique ne peut jamais en rester au stade du sentiment, l faut toujours passer de la réaction à la réflexion.

\* C'est pourquoi il est capital de donner tout son sens à la morale, de critiquer toutes les formes de morale, y compris la sienne. En effet, notre morale originaire ne nous apparaît pas d'abord pour elle-même puisqu'elle existe seulement en nous-même. On la pratique sans l’identifier et sans distance critique. C'est le niveau zéro de notre morale, à partir duquel on juge toujours volontiers les morales des autres sans jamais que ce niveau soit lui-même jugé ; il est cependant déterminant de prendre du recul, du champ critique pour l'identifier et l'évaluer

\* la CM accomplie renvoie à son concept capital : l'autonomie.

**Contenu latent :**

-> terme : « pensées latentes » , «  idées latentes »

-Rêve (Freud) = parties cachées du rêve -> dissimulation / refoulement derrière le contenu manifeste qui cherche à s’exprimer

* rêveur n’a pas conscience -> de l’ordre de l’inconscient
* possibilité de comprendre le contenu latent par l’interprétation des rêves -> psychanalyse

-> association des idées =donner du sens

* contenu latent = véritable sens du rêve et du contenu manifeste

**Contenu manifeste :**

-rêve tel qu’il apparaît au rêveur et raconté -> souvent confus , absurde

Ce dont il se souvient

tout les éléments du rêves perceptibles = tout ce que l’on vois , entend , sens

donner du sens au contenu manifeste / réelle signification du contenu manifeste = mise en relation avec le travail d’interprétation du contenu latent

Contenu manifeste ➖➖➖➖➖➖>Travail d’interprétation ➖➖➖➖➖>Contenu latent

**Contrainte / Obligation**

Contrainte = Force qui pèse sur Sujet depuis un extérieur, une autorité légitime ou non, qui détermine voire ordonne un certain type d’action caractérisé par l’absence de choix voire une privation presque totale de liberté.

Face à C, S garde toujours la possibilité du choix, de L mais au prix de son intégrité physique. On peut choisir de mourir quand on nous demande la bourse ou la vie ; reste que c'est peut-être une démonstration stupide de la liberté, mais elle reste

C = d’abord extérieure, et idéalement sa source = une autorité légitime, juste et bonne. Ex : l’autorité parentale ou scolaire bienveillante.

Idéalement seulement, toute C doit être réfléchie et critiquée pour examiner son bien fondé et interroger le type d’autorité qui l’impose : être contraint par qui ? pourquoi ? comment ? dans quelles limites ?

Disposition à interroger C n’est pas inné mais acquise → Cf. Sartre, l’idée d’un *âge de raison*

Toute C authentique est limitée, doit pouvoir être critiquée, c’est-à-dire, comprise, ce qui implique qu’elle doit toujours pouvoir être expliquée.

Cette capacité critique est contemporaine de l’intériorisation et de la compréhension d’une C qui n’est pas subie → développement de l’autonomie → C DEVIENT OBLIGATION. Référence : Kant, *Anthropologie du point de vue pragmatique.*

O = une contrainte intériorisée que je m’impose à moi-même au nom de ma L : je sais quel est le choix rationnel et raisonnable à suivre.

**Contingence**

- Concept métaphysique et existentiel qui pose que ce qui est aurait pu ne pas être et pourrait être autrement qu’il n’est.

- Contraire : nécessité.

**Cosmos**

*Cosmos et sa représentation scientifique*:

Naissance de la science classique = 1 ) destruction du cosmos grec, fini et géocentrique, et du monde médiéval anthropocentrique 🡪 maintenant, Univers indéfini voire infini.

2 ) géométrisation espace physique qui cesse d’être un ensemble de lieux différenciés – comme c’était le cas chez Aristote - 🡪 espace euclidien, homogène, infini, identique espace réel.

*La révolution copernicienne*

– but de Copernic = asseoir astronomie sur fondements cosmologik solides du véritable système du monde

– les coperniciens (Bruno, Kepler, Galilée, Descartes, Huygens, Newton, etc…) c'est à dire compréhension épistémologique, métaphysique, théologique, …*De revolutionibus orbium coelestium*, 1543, à Paul III.

*Copernic*

= répondreau système D de Ptolémée : outillage théorique, artifices sans fondement physique dans réalité pour expliquer phénomènes célestes.

🡪 adoption cosmologie héliocentrique permet respecter dogme platonicien du mouvement circulaire uniforme tout en simplifiant – car Ptolémée (150 av JC) = artifices efficaces mais complexes et incompatibles entre eux - et en unifiant le système du monde.

🡪 P = agrégat d’artifices géométriques incapable de trouver la forme du monde / C = unité architectonique : ordonnancement des parties découlaient d’un principe fondamental unique déterminant la structure du tout, à savoir le principe de la proportionnalité de la grandeur des orbes aux temps de révolution, qui permet d’ordonner harmonieusement les orbes célestes où s’effectuent les mouvements circulaires uniforme des astres. C a conservé méthode épicyclique.

*Le paradoxe épistémologique de Copernic*

- Sauver les anciens dogmes, alors que sa démarche les exclut : épicycles vs. orbes célestes. Vouloir sauver ancien dogme platonicien des mouvements circulaires et uniformes. Epicycles = les planètes décrivent de petits cercles dont le centre décrit lui-même une orbite circulaire.

*Déplacement du concept de réalité*

🡪 terre n’est qu’un référentiel, pas une position absolue, ie Copernic permet mise en question des données observationnelles. De apparence décrite naïvement à l’expérience réduite

🡪 déplacement du concept de réalité indissociable émergence et émancipation de catégorie de sujet, puisque nouveau type de rapport individu / cosmos :

* sujet sensible, empiriquement situé
* sujet connaissant : conscient de soi et des pièges de toute le phénoménalité.
* Homme copernicien à la foi dans le système du monde & hors de ce système.

*Fin du monde aristotélicien*

- Terre n’est plus opposée au ciel & corps célestes harmonieusement ordonnés dans l’espace autour du luminaire central forment un seul et même Univers.

🡪 plus de pb à ce qu’une même science mathématisée s’applique à l’étude des mouvements célestes et terrestres.

*Après Copernic, quelques repères*

\* Kepler (1571-1630)  : à partir des travaux de Tycho Brahé, détermine le mouvement réel des planètes.

\* Galilée (1564-1642) : confirme par ses expériences le système de Copernic, étudie chute des corps.

\* Newton (1643-1727) : établit la loi de la gravitation universelle, qui rend compte à la fois de la chute des corps et du mouvement des astres.

**Croire :**

\* Notion complexe – illustration de cette complexité dans plusieurs contextes où il s’agit toujours de croyances mais en des sens différents.

« Je crois qu'il pleuvra demain » : j’affirme une hypothèse.

« Je crois en dieu » : j'affirme l'existence de quelque chose.

« Je crois en la démocratie » : j'affirme la valeur de quelque chose.

*Définition – caractéristiques*

**\* Croire c'est tenir pour vrai ou tenir pour valable**. Etymologiquement c'est en effet accorder du crédit à quelque chose ou accorder sa confiance à quelqu'un. Mais personne ne peut être certain que sa confiance ne sera pas trahie ou que ce à quoi il croit est vrai. La croyance consiste alors à affirmer la réalité ou la valeur de quelque chose, avec une force variable, mais sans pouvoir appuyer cette affirmation sur une preuve objective. En ce sens la croyance est toujours une lacune du savoir : on croit faute de savoir ou de pouvoir savoir.

- Définition : Tenir quelque chose pour vrai ; idée subjective que l’on se fait de ce qui nous semble vrai.

- Le croyance relève du sentiment, elle a une dimension affective, forte où on adhère souvent sans distance à l’objet de la croyance

« Toute croyance, même historique, doit certes être *rationnelle* (car l'ultime pierre de touche de la vérité est toujours la raison) ; cependant une croyance de la raison est celle qui ne se fonde sur d'autres *data*[[1]](https://www.philo52.com/articles.php?lng=fr&pg=855" \l "_ftn1" \o ") que ceux qui sont contenus dans la raison *pure*. Or toute *croyance* est un assentiment subjectivement suffisant, mais objectivement insuffisant *pour la conscience* ; on l'oppose par conséquent au *savoir*. Par ailleurs, si on donne son assentiment à quelque chose pour des raisons objectives, bien qu'insuffisantes pour la conscience, et qu'il s'agit par suite d'une simple opinion, cette *opinion* peut cependant, si elle est progressivement complétée par des raisons de même espèce, devenir enfin un *savoir*. En revanche, quand les raisons de l'assentiment, d'après leur nature, ne sont objectivement absolument pas valables, la croyance ne pourra jamais devenir un savoir par quelque usage de la raison que ce soit. La croyance historique, par exemple à la mort d'un grand homme qu'attestent quelques lettres, *peut devenir un savoir* si les autorités de la localité la font connaître ainsi que sa sépulture, son testament, etc. Que quelque chose puisse ainsi être tenu pour historiquement vrai, c'est-à-dire cru, d'après des témoignages, par exemple qu'il existe une ville nommée Rome dans le monde et que celui qui n'y est jamais allé puisse tout de même dire : *je sais* et pas seulement *je crois* qu'il existe une ville nommée Rome, voilà qui va bel et bien de pair. En revanche, la pure *croyance de la raison* ne pourra jamais être métamorphosée par les *data* naturels de la raison et de l'expérience en un *savoir* parce que le fondement de l'assentiment est simplement subjectif, c'est-à-dire un besoin nécessaire de la raison (et il le restera aussi longtemps que nous serons des hommes) de seulement *supposer*et non de démontrer l'existence d'un être suprême. Ce besoin de la raison, pour un usage *théorique*d'elle-même qui la satisfasse, ne serait rien d'autre qu'une pure *hypothèse de la raison*, c'est-à-dire une opinion qui, pour de s raisons subjectives, suffirait à l'assentiment ; parce qu'on ne peut jamais escompter une autre raison que celle-ci pour *expliquer des effets donnés*, et que la raison a cependant besoin d'un principe d'explication. En revanche, la croyance de la raison qui repose sur le besoin de son usage dans une intention pratique, pourrait s'appeler un postulat de la raison […]. »

**Kant**, *Que signifie s'orienter dans la pensée ?*, 1786, tr. J.-F. Poirier et F. Proust, GF, 1991, p. 64-65.

- La croyance repose donc sur une certitude subjective non sur une vérité objective

\* La croyance ne relève pas d’une démonstration possible et à cet effet ne doit pas être démontrée ou tentée d’être démontrée, que ce soit pour montrer sa pertinence ou son caractère infondé

- La croyance n’a pas de preuve à présenter, elle n’a qu’elle-même : idée importante d’une croyance qui n’a pas de raison ou de motif rationnel objectif ; on ne croit pas essentiellement parce que x, on croit tout court.

\* Domaines de croyance : croyance religieuse, croyance amoureuse mais aussi , paradoxalement , la croyance scientifique ( en science il n’y a pas que du démontré et du prouver, il ya des phénomène de croyances, à commencer par une fois par la rationalité, sa puissance, sa porté

\* Chacun semble avoir des croyances, certaines partagées collectives et culturelles, d’autres plus personnelles voire singulières

- On a tous au moins originairement cru à quelque chose : enfance => père noël, petite souris, etc.

- Il serait possible de ne croire rien c’est-à-dire de ne s’investir dans aucune valeur : ce serait le nihilisme.

- or la croyance est un phénomène humain irréductible, nécessaire, originaire et continu dans l’existence ; on ne peut pas ne pas avoir de croyances.

*Il y a plusieurs formes et plusieurs degrés de croyance.*

**L'opinion**, qui est un avis personnel auquel on adhère de façon variable.

**La conviction**, qui est un avis fondé sur une réflexion auquel on adhère assez fortement. La conviction détermine souvent un engagement chez le sujet « avoir ses conviction » ; « être un homme ou une femme de conviction »).

**La foi**, qui est un engagement très fort, voire total, au nom d'une certitude intime. C’est par exemple le cas de la foi religieuse : avoir foi en dieu c'est affirmer que Dieu existe au nom d'une certitude intime vécue que tout le monde ne possède pas.

Remarque : La foi franchit la distance entre croire et savoir. Avoir la foi (en dieu, dans une cause) revient à affirmer fortement, quelque fois de tout son être, l’existence ou la valeur d’une chose au nom d’une certitude personnelle, donc subjective et in-objectivable. Il n'est donc pas possible de démontrer la réalité ou la valeur de l'objet de la foi sans la nier comme foi. On ne peut qu’attester (témoigner) de sa foi par son engagement.

Se pose donc le problème de la légitimité de la foi, de la valeur de ses prétentions par rapport aux exigences de la raisons, du savoir, de la science. Qu'est-ce qui va bien pouvoir distinguer la foi de croyances irrationnelles comme le sont les superstitions ? D’où des questions comme Faut-il distinguer entre religion et superstition ? Y a-t-il des raisons de croire ?

*Croyance, vérité et fausseté*

- complexité psychologique de la croyance.

- une propriété remarquable : elle peut être vraie ou fausse.

- L’opposition du vrai et du faux n’est plus une opposition graduelle (comme le mieux ou moins bien connu), mais une opposition contradictoire qui ne dépend pas de ce que nous savons mais de ce qui existe ou n’existe pas.

- c’est l’examen de nos croyances qui pose le problème général de la connaissance.

- La croyance a une double caractéristique : elle est une anticipation de l’action et elle s’exprime en phrases déclaratives qui pourront être vraies ou fausses.

🡪 renversement des privilèges classiques, croire que / croire en comme problématique au mieux préscientifique, souvent antiscientifique, anti-vérité !!! alors que connaissance serait du côté de la vérité et croyance du sentiment (cf. Kant)

*Pertinence de la croyance et de son rapport au réel*

L’expérience ne peut nous instruire qu’à partir des questions que nous posons sur « ce à quoi on peut s’attendre ». L’habitude et la croyance nous poussent à attendre le retour de certaines régularités dans l’univers familier :

« J’incline à penser que croire à une phrase est une réaction plus simple que comprendre sans croire ; je pense que la réaction primitive est de croire, et que la compréhension sans croyance enveloppe une inhibition de l’impulsion à croire » (Russell, *Human Knowledge* , II, V, p. 101).

*La première thèse de l’empirisme*

\* L’expérience s’acquiert par la régulation de nos activités. Telle est la première thèse de l’empirisme : « Étant empiriste, dit Quine, je continue à concevoir le schème conceptuel de la science comme un instrument destiné à prédire l’expérience future à partir de l’expérience passée » (*From a Logical Point of View* , 1953, p. 44).

- Ce point de vue instrumental ne suffit pas à l’objectif de la science, qui est de comprendre et d’expliquer, mais il introduit la possibilité d’examiner pas à pas nos attentes, nos anticipations.

\* Hume, impression et croyance : nous *réagissons* à nos impressions en *produisant des croyances*. Nous *croyons* que nos impressions ont pour cause des objets permanents, des choses (deux croyances, cause extérieure et permanence de ces causes) ; cette croyance instinctive n’est pas une véritable connaissance.

*En lien avec le concept de croyance, nous trouvons :*

**La religion** : une religion est un ensemble de dogmes et de rites formant la foi commune d’un groupe. Le noyau de la foi religieuse réside dans l’affirmation qu’il existe un ordre surhumain, l'ordre du divin, auquel les hommes doivent obéissance et respect. Dans les monothéismes, le noyau de la foi consiste dans l’affirmation qu’il existe un être suprême auteur de ce qui existe et garant de la différence entre le bien et le ma : Dieu, fondement de l’être et des valeurs.

La religion suppose la distinction entre sacré et profane.

**Est sacré** tout ce qui s'impose comme l'objet d'un respect obligatoire ; à l’origine et dans sa signification strictement religieuse, appartient au sacré tout ce qui se rapporte à l'ordre caché du divin (qui est pour cette raison l’objet d’un respect obligatoire).

**Est profane**, étymologiquement « ce qui est hors du temple », à savoir le monde profane du quotidien, tel qu'il est vu et perçu.

**La superstition** est une attitude irrationnelle fondée sur la croyance dans l'existence et dans l'action du surnaturel.

**La crédulité** est l'absence d'esprit critique, qui conduit à admettre même les idées les plus absurdes.

**Le fanatisme** est l'attitude intolérante et violente de celui qui est persuadé de détenir la vérité et qu'on peut craindre être un excès de foi, voire un excès de la foi.

**Croire/savoir**

- croire : tenir pour vrai, certitude subjective ≠ preuves.

- savoir : vérité objective ----> connaissance. Portée générale ≠ de croyance car pas de croyance universelle.

**Critique**

-Sens commun et réducteur : comportement consistant à médire en société, essentiellement dire du mal des autres en termes d’apparence physique, de comportement, de choix de vie, de valeur.

Critique: médisance, conception finalement péjorative.

-Or, sens originaire permet de donner à critique une valeur positive et nécessaire, critique=activité essentielle de l’esprit qui consiste à produire des jugements, en se rappelant que tout jugement n’est pas un jugement de valeur.

-*Krinein*, grec = juger dans tous les sens du terme, sans le réduire au sens moderne de condamner ; le sens plein = être capable de produire des jugements, ce qui est l'activité essentielle de l’esprit et de la réflexion qui pèse les arguments, détermine le sens d’un événement, d’une situation, d’un comportement ou d’une œuvre, qui en produit les mérites et les limites afin d’en produire un discours fondé, rationnel et le plus juste possible. Critique,non seulement nécessaire mais surtout très porteuse ; constructive et éclairante. On a besoin de critique sur tout.

-Cependant il faut savoir remettre la critique et le critiqueur à leur place car il ne suffit pas de critiquer (c à d rester dans le *langage,* dans ce que Foucault appelle des *discours*, puisque critiquer = produire des jugements)

\* il faut agir, produire, créer, c à d se servir de la critique, lui donner un sens et non s’enfermer dedans (1 èr pb)

\* malheureusement, il ne faut pas critiquer pour critiquer, sans jamais être satisfait, juste et mesuré (2ème pb : ex la critique « contre »de la rubrique cinéma de Télérama

\* enfin pb= la critique qui se prend pour une œuvre , en oubliant qu’elle ne peut que porter sur des œuvres distinctes d’elle. Barthes, qualifiant d’eunuque ce genre de critique, qui prend son impuissance à créer une véritable œuvre pour une puissance authentique. Ex : les champs de la critique sont essentiellement artistiques (littérature, cinéma, etc.).

**Croire/savoir**

- croire : tenir pour vrai, certitude subjective, fait d‘investir affectivement et intelelctuellement une idée dont on peut subjectivement être certain sans avoir ou sans pouvoir avoir de preuve.

- savoir : vérité objective ----> connaissance. détenir une vérité objective au moyen d’une connaissance, tout savoir authentique aillant une portée générale voir universelle , là où aucune croyance n’est universelle.

- mais le savoir, sous l’espèce de la science reste un mode de la croyance, seulement c’est une croyance *vraie*.

**Culture**

- étymologie, du latin *colere*, habiter cultiver et honorer la terre, la culture est une activité spécifique à l’homme.

- La culture est le geste qui initie et lance l’humanité, sa fondation, via le travail, qui consiste essentiellement à transformer la nature. La culture se définit comme l’instance qui accueille, recueille et travaille la nature c’est-à-dire le donné immédiat.

- Cultura, c’est le travail de la terre, et la première des cultures c’est bien l’agriculture

- mais on passe alors rapidement et spontanément du sens littéral, le travail de la terre via le travail du corps au sens figuré, soit l’ensemble des connaissances liées au travail de l’esprit.

- Cicéron, Tusculanes, II, 13, « un champ si fertile soit-il ne peut être productif sans culture et c’est la même chose pour l’humain sans enseignement » ; Voltaire dira la même chose au XVIIIe siècle quand il fait dire à Candide qu’il faut *cultiver son jardin.*

- Il y a un lien thématique essentiel entre la culture et le travail. L’humain se définit essentiellement par le travail : l’homme (espèce biologique, *l’homo sapiens sapiens*) ne devient réellement homme entre (être moral apte la liberté) que par le travail ; on parle d’une dimension *ontologique* du travail de la culture c’est-à-dire que c’est le travail qui permet à l’homme d’être conforme à son concept c’est-à-dire d’être vraiment un homme, de devenir réellement en acte ce qu’est son être en puissance. Elle permet à l’homme de trouver *son être authentique.*

- Toute culture renvoie à un ensemble articulé de pratiques qui définissent une communauté, fonde sa tradition et la distingue des autres ; parallèlement, il faut reconnaître que toute culture renvoie, malgré sa différence avec les autres, aux mêmes dimensions d’existence. Toutes les cultures comportent les mêmes éléments caractéristiques : un certain rapport à la nature, une langue, une mode vestimentaire, un type de cuisine, des institutions politiques, des normes sociales et des valeurs morales, de l’art, de la spiritualité, un hommage rendu aux morts et des rites funéraires spécifiques

- Toutes ces différentes dimensions s’articulent autour d’une manière unique d’exister et de vivre le rapport au monde et à l’autre ; culture incarne en effet dans toutes ses expressions une conception du monde, une manière de vivre, si bien qu’il y a toujours un lien entre le type de terre sur lequel on vit, le climat qu’on le subit, ce que l’on mange et la manière de le manger, le système de droit, le type d’organisation sociale etc.

**Cure - La cure et l’idée de libération du sujet**

1 - les manifestations pathologiques de l’inconscient amènent le sujet à souffrir psychiquement, dans l’empêchement d’une vie affective, sociale ou professionnelle normale. Le sujet se sent aliéné, son attitude lui paraît étrange et il est devenu étranger à lui-même : le sens lui échappe, alors qu’il est l’agent de production de ce sens. On est alors amené à consulter. On ne consulte jamais par curiosité intellectuelle pour faire le tour de son inconscient.

*On est originairement aliéné, dans la méconnaissance de notre inconscient, qui joue alors comme un déterminisme psychique qui nuit à la liberté du sujet et signifie d’abord que le sujet se croit libre mais ne l’est pas, et pas du tout.*

2 - la cure vise l’expression du contenu refoulé et son admission consciente, cad le fait que la représentation puisse devenir consciente, mais encore qu’elle y soit psychiquement actée et comprise, au prix d’une douleur certaine ; c’est que si le contenu avait été refoulé, c’était justement pour éviter tout désagrément au moi. Enfin, la conscience est face aux contenus, de nature sexuelle inconsciente et d’origine infantile, qu’elle s’échinait à repousser hors d’elle, comme si cela menaçait l’intégrité du moi.

L’émergence du refoulé marque affectivement le sujet, qui en pleure souvent, et qui doit articuler cette dimension affective de peine avec celle, linguistique, de production du sens de ce refoulé dans une parole. Il faut faire ce travail dit d’abréaction pou se libérer de la scène pathogène, de la représentation douloureuse, etc. Il faut conjuguer affect et sens. Rappelons que le refoulement consiste précisément dans la dissociation de l’affect et de la représentation… L’abréaction réalise le mouvement inverse, elle dérefoule.

*La cure vise la libération du refoulé, qui est une libération coûteuse, qui marque le sujet affectivement, la libération impliquant de mettre en parole la douleur, pur réunir affect et sens.*

3 – le sujet ne pourra jamais se libérer de son inconscient, il ne pourra jamais supprimer son organisation psychique et il n’y a pas de sens à dire qu’il pourrait guérir de sa maladie.

La cure ne permet idéalement que d’apprendre à vivre avec son organisation psychique, en ayant appris à défaire nos symptômes, cad à ne plus commettre malgré nous de comportements qui expriment la maladie et l’entretiennent. Aller mieux, c’ets ne plus agir de manière symptomatique, cad dans le sens de la maladie ; ainsi les comportements addictifs, les troubles alimentaires, les douleurs corporelles incompréhensibles de l’hystérique, la mythomanie, etc.

On apprend à créer « une marge de manœuvre par rapport à sa maladie » (Le Senne, caractérologue du XIXeme / XXeme siècle), cad que se libérer signifie s’assumer, s’être donné une version vraisemblable de son histoire, avoir compris le nœud de notre désir, etc…mais ce n’est jamais être débarrassé de sa névrose, par exemple ; c’ets seulement réussir à ne plus réagir symptomatiquement en ayant pu abandonner et vider certaines anciennes attitudes, en réinvestissant dans des attitudes créatrices, non pathologiques, en inventant d’autres comportements qui s’y substituent. Se libérer, c’est restructurer son économie psychique.

*Se libérer signifie s’assumer, non annuler l’organisation psychique, non supprimer son inconscient, dont on a cruellement besoin.*

4 - la psychanalyse n’est jamais une connaissance de l’inconscient

**Cybernétique**

- science intégralement physique de la régulation et de la communication dans la machine (Wiener 1950)

- formulation de l'ensemble de caractéristiques essentielles d'une chose qui font que cette chose est telle qu'elle est et non pas autrement . La définition conformément a son étymologie renvoie à l'idée de faire le tour d'une chose en assignant les limites

- une définition authentique doit saisir ce qu'Aristote appelle la quiddité :( Aristote*, Seconds analytiques*,1,10) c'est à dire ce qui fait l’essence même d'une chose et qui permet de la distinguer de toutes les autres.

- Une définition complète prend toujours en compte la polysémie du terme

- une fois produite, on mobilise un exemple.

**Démocratie**

- concept politique renvoyant à un type de régime, c'est-à-dire d’organisation du pouvoir,traditionnellement défini comme le type d’organisation du pouvoir politique où celui-ci revient au peuple souverain, la notion renvoie également l’idée du phénomène social de l’égalité.

- La démocratie s’oppose d’abord au système monarchique et oligarchique où le pouvoir revient à et reste aux mains d’un petit nombre d’individus. Elle n’est pas pour autant égalitaire : si la cité athénienne est une démocratie, où le pouvoir est *le gouvernement de tous*, force est de remarquer que *tous ne sont pas citoyens*.

- La démocratie est à son origine inégalitaire et ne s’est jamais départie de ce problème (cf. France de 38, 44, 58), etc…. On semble gagner en clarté et en égalité avec la formule de Périclès, reprise par Lincoln « le gouvernement du peuple, par le peuple, pour le peuple », qui a été introduite dans la constitution de 1958 de la Cinquième République française.

- Mais le sens à donner à chaque élément de cette définition est sujet à interprétation et est appliqué différemment en fonction des régimes se revendiquant une forme démocratique. Le seul élément univoque de définition, pourrait-on croire, aurait alors été formulé par Montesquieu dans *l’Esprit des lois* et consiste en la séparation des pouvoirs. Mais il n’y a pas de séparation des pouvoirs dans une démocratie directe…Ce qui est sûr, c’est que la démocratie vit de l’incertitude de ses fondements.

- La démocratie a trois modes d’existence distincts :

* *directe* : régime dans lequel le peuple adopte lui-même les lois et décisions importantes et choisit lui-même les agents d'exécution, la démocratie directe ;
* *indirecte* : régime dans lequel le rôle du peuple se borne à élire des représentants, la démocratie représentative.
* *semi-directe* : variété de la démocratie indirecte dans laquelle le peuple est cependant appelé à statuer lui-même sur certaines lois, par les référendums, véto ou initiatives populaires.

- C’est, enfin, une modalité de la république. Attention à ne pas identifier directement démocratie et république. La démocratie caractérise essentiellement les principes de fonctionnement d'un groupe social. La république caractérise quant à elle la constitution ou les principes fondateurs d'un État-Nation.

**Désordre**

- d’abord confiné en vase clos, le désordre gagne de proche en proche l’univers

1 ) a ) entropie : le premier principe de la thermodynamique reconnaît en l’énergie une quantité indestructible, mais le second principe (1850, Carnot-Claussius) affirme dégradation de l’énergie qui se transmute en formes de moins en moins utilisables (ex : d’énergie électrique en énergie calorifique) 🡪 dimension inexorable de niveau de qualité de l’énergie, exprimée par croissance continue de entropie. Entropie = grandeur qui mesure cette qualité d’énergie.

b ) Aube XX, Boltzman et Planck en donnent une définition statistique, qui la lie au degré d’ordre qui existe dans un système : moins il y a d’ordre (de structure déterminée) plus il y a d’entropie.

c ) or tout système physique tend à perdre ses structures et à évoluer vers désordre maximum. Entropie = double dégradation : qualité et ordre.

2 ) le dérèglement microphysique : relations incertitude de Heisenberg mettent fin à un déterminisme total et absolu. A l’échelle atomique, toute tentative pour mesurer une caractéristique d’un corps introduit une perturbation imprévisible qui a pour effet d’empêcher une mesure précise de toute autre grandeur caractéristique du corps. Ex : conflit précision / vitesse. Donc impossible de faire une prévision rigoureuse de l’évolution d’un phénomène. L’indétermination est au cœur même des choses !

3 ) *désordre cosmologique* : enquêtes de Hubble montrent que l’univers est en dispersion explosive. Galaxies s’éloignent les unes des autres (à partir de la singularité originelle). Cf. Morin, *« univers dont l’expansion est le fruit d’une catastrophe première et qui tend vers une dispersion infinie. L’ordonnancement grandiose du grand ballet stellaire s’est transformé en sauve-qui-peut général » ? La méthode, I, La nature de la nature.*

Le désordre originel, certes ordre relatif de notre galaxie, mais cosmos brûle et se décompose, des galaxies naissent ou meurent…Le chaos fait partie de l’étoffe du réel. Cosmologie moderne a pour thème l’univers comme nuage incertain et comme dispersion sans structure.

4 ) conclusion : désordre a un privilège épistémologique et ontologique sur ordre. Ce n’est pas une illusion mais la substance même des choses. Le plus probable, c’est le désordre.

5 ) jeu cosmogénétique entre ordre et désordre. a) Pièces du jeu sont les premières particules, après hasard des distributions et des rencontres dues à une agitation violente et désordonnées, puis interactions entre ces pièces. Les particules appartenant à des séries causales indépendantes se combinent et aboutissent à la formation d’un nombre illimité de molécules et d’agrégats de plus en plus importants. Puis regroupement de molécules, etc…et le bordel commence, de plus en plus complexe. 🡪 désordre organisateur ! Penser une unité complexe et dynamique. Désordre ouvre à organisation (unification d’éléments divers devenant les composants d’un tout), l’organisation des particules, des noyaux, des atomes, galaxies, planètes, etc…est indissociable de cette dispersion originelle

b ) d’où vient l’ordre ? il naît dans catastrophe thermique originelle, qui détermine processus constitutif de univers. Cf Morin, c’est là la seule théorie plausible de la formation du monde physique, *« déferlement thermique »* pour expliquer apparition des particules, nucléosynthèses, allumage étoiles, constitution atomes lourds…

6 ) mais alors n’est-ce pas réhabiliter le concept grec de chaos ? Pensée grecque archaïque, chaos = confusion puissance destructrice et force organisatrice 🡪 le repenser, puisqu’on a vu que toute cosmogénèse s’opère dans le désordre. Cf. Morin, *« ce qui est chaos, c’est la désintégration organisatrice. »,* Idem, p58.

a ) ce chaos est originaire.

b ) il ne cesse jamais.

c ) donc sciences modernes ont now comme acquis la complexité du réel : se côtoient la loi et l’incertitude, la régularité et la déviance…

7 ) quid du déterminisme ? a ) il devient probabilitaire et statistique (ne concerne que les grands nombres et les grands ensembles), simple régularité statistique et non déterminisme laplacien total (déterminisme mécaniste, ie prévoir exactement évolution d’une particule, suivre sa trajectoire continue dans espace-temps.) b ) lois statistiques modernes énoncent uniquement une distribution de probabilités. Probabilité d’un événement se définit comme rapport du nombre de cas favorables à cet événement au nombre total des possibilités (Poincaré).

8 ) Chaos chaos…comment comprendre pouvoir d’organisation d’un système indistinct ou en désintégration ? Cf. deuxième ppe thermodynamique, dégradation de niveau de qualité de l’énergie, et par suite dégradation ordre : augmentation entropie S ou diminution de néguentropie N (N = -S) 🡪 Brillouin (1956) étend ce ppe en montrant que néguentropie peut créer de l’information (sens scientifique = niveau de structuration du système) ie de l’ordre et de l’organisation. Mais toute néguentropie se fait au détriment de l’ordre de l’environnement…dialectique permanente entropie / néguentropie. Cf. le soleil, méganéguentrope, vit d’agonie en brûlant sa propre substance.

a ) organisation néguentropique travaille pour la vie

b ) en même temps recrée de l’entropie

9 ) réintroduction de l’idée de finalité : il existe dans cosmos un ppe selon lequel ordre se crée à partir du désordre qui s’accroît du même coup. Or, physique, depuis Galilée et Newton, avait opté pour une conception mécaniste de l’univers, ie dehors les concepts de causalité et de finalité !

a ) Finalité a une place centrale dans Physique d’ Aristote, cf. *« l’art ou bien exécute ce que la nature est impuissante à effectuer, ou bien l’imite. Si donc les choses artificielles sont produites en vue de qq fin, les choses de la nature le sont également, c’est évident. », Physique, II* 🡪 les causes finales ! Ultimes noyaux explicatifs ! ? ? Pas vraiment, pb = accrochage de ces causes à Dieu, premier moteur immobile.

b ) science moderne a substitué notion de loi physique à celle de cause finale. Le pb = proximité finalisme / providentialisme.

c ) mais mais mais, cybernétique + néguentropie = passage obligé par un finalisme révisé…Cybernétique = science intégralement physique de la régulation et de la communication dans la machine (Wiener 1950) 🡪 besoin de finalité pour rendre compte de processus physiques qui ne trouvaient pas d’explication dans un schéma strictement mécaniste. Notions cybernétiques se réfèrent à des machines hautement organisées en fonction d’un objectif, capables de faire des choix, et comportent donc une connotation finaliste 🡪 réintégration par Wiener de notions de but et de finalité dans une théorie intégralement physique ! ! Par ailleurs, néguentropie réintroduit idée de finalité, activité orientée vers une fin 🡪 révolution épistémologique, réhabilitation finalité ! !

**Démonologie**

- Littéralement, science des démons, cad des êtres qui divisent ; *daemon*, grec, celui qui sépare, qui divise.

- la démonologie est une discipline théologique, développée à l’ère médiévale, où la croyance aux démos côtoie et fonctionne avec une conception forte et redoutable du divin.

- Freud reprend le terme, in *Métapsychologie*, article « L’inconscient, » 1915, pour expliquer ce que n’est pas sa théorie de l’inconscient : il refuse en effet que la psychanalyse soit comprise comme la description et la théorisation d’un être à l’intérieur de l’être, comme si l’inconscient était en lui-même une personne, douée d’intentions, essentiellement nuisibles au sujet, et qui aurait le pouvoir de lui faire faire des actions qui lui échappent (gestes, paroles, comportements), dans l’esprit de la possession démoniaque.

- L’inconscient n’est rien de tout cela. Ce n’est pas un être à l’intérieur de l’être, ce n’est pas un sujet ou une substance en nous, c’est notre préhistoire et une partie, essentielle, de notre vie psychique.

- Il n’y a pas d’inconscient au sens *substantiel*, comme un *nom*, qui renvoie toujours à un sujet ; on dit bien pourtant, à tort, « mon inconscient m’a fait faire ou dire cela », « c’est mon inconscient », ou encore, « tout le monde a un inconscient » ; on en parle comme une chose, un sujet ou un organe. C’est substantialiser l’inconscient, en faire une substance, et un usage substantif

- il faut apprendre à en parler comme une *qualité d’acte,* en employant l’adjectif et en s’interdisant de parler de l’inconscient sur le mode substantif.

- le sujet humain commet inconsciemment des actes et profère inconsciemment des paroles, il y a dans son agir des actes inconscients. On le laisse ainsi être la source, mais encore le responsable de lui-même, même si l’acte ou le mot inconscient sortent à son insu.

- on reconnaît par là qu’il y a une *division du sujet*, entre la vie psychique inconsciente et la vie psychique consciente.

- mais n’est-ce pas alors retrouver la division du démon ? Non, car il ne s’agit pas, quand on parle d’inconscient, d’un être à l’intérieur de l’être, mais d’une division dynamique au sein du même être. On n’a pas deux êtres en un, mais un être qui est écartelé, c’est autre chose.

- L’unité relative, mais difficile, du sujet est préservée, et il peut ainsi rester responsable de tous ses actes. Il peut aussi, sur le fond de cette même unité, chercher et construire le sens de cette unité. Si on n’était pas le même sujet uni, entre notre dimension inconsciente et notre dimension consciente, on ne pourrait jamais rien comprendre à ce que l’on fait et à qui l’on est, condamné à une méconnaissance radicale, où on vivrait finalement de manière aveugle.

- Freud lui-même insiste sur le fait qu’il y a bien deux dimension antagonistes et séparées, mais qu’il faut les articuler et qu’elles s’interpénètrent : le mi doit gagner, dans la cure, de l’espace psychique et réussir à atteindre et saisir le refoulé, pour progressivement faire en sorte que l’inconscient devienne conscient : « là où était le ça, je dois advenir »

- la limite tient bien sur au fait que jamais l’inconscient ne sera totalement conscient, loin de là. Les « premières impressions de l’enfance », in *Trois essais sur la théorie sexuelle*, sont l’archétype du refoulé qui jamais ne pourra devenir une image, une représentation conscientes : ces premières impressions nous ont faites mais ne sont pas un objet de conscience possible, elle sont définitivement perdues.

**Désir**

Point commun avec le besoin / Différences avec le besoin

Besoin = cycle, desir = spirale, qui tourne autour de son objet

/!\ Confusion conceptuelle entre désir, envie, et besoin, plus rarement mais aussi avec pulsion.

- Etym. : *Desiderare* = éprouver la nostalgie d’une étoile perdue. Les anciens (grecs) comptaient les astres et se plaignaient de l’éloignement terre/étoile. Cet éloignement vécu comme une origine stellaire perdue.

- Depuis étym., Définition : Vécu douloureux qui identifie un manque, épreuve d’un objet par ailleurs non réellement identifié en lui-même dont l’absence génère une douleur psychique et existentielle.

- Désir est bien un manque mais on ne sait pas en quoi consiste réellement ce manque.

Ceci = définition et approche négative du désir : on le caractérise comme une absence (négatif de la présence) qui fait souffrir (négatif du bonheur ou au moins la quiétude) ceci = def. classique en philosophie et en psychologie.

Or, s’il faut en effet inclure manque, absence et souffrance dans la définition de Désir, il faut aussi une caractérisation positive du désir. Définition positive = mouvement fondamental de l’existence humaine qui pousse à la réalisation de soi, qui génère chez le sujet des intérêts existentiels, qui développe des pôles affectifs c’est-à-dire un type de rapport aux autres en général et qui engage le sujet dans un type d’existence qualifié (tempérament aviateur/artistique, disposition à la politique, vie de jouisseur ou au contraire profil ascétique). Ici, désir n’est plus source de souffrance, attitude tournée vers le passé ou l’origine, ce n’est plus un manque de quelque chose, c’est le moyen fondamental du bonheur (à condition de l’identifier, de comprendre et de le limiter), c’est une attitude projective, positive, orientée vers un futur porteur et possible et c’est enfin une présence de soi à soi où on peut ne plus manquer de quoi que ce soit.

On a ici opposé point par point les caractéristiques, si bien que le désir est ambivalent : orienté vers le passé et vers le futur, source probable de souffrance mais aussi source possible du bonheur, expérience du manque mais aussi possibilité d’une réalisation, d’un contentement, symbole de l’absence mais aussi possibilité de la présence à soi et aux autres.

Le désir bien compris est la racine foncière de notre existence. Le désir s’institue dès l’origine, dans la prime enfance (0-3 ans). C’est dire que le désir est existentiellement inconscient, on hérite de ce qu’on désire, on ne le choisit pas. Le désir est existentiellement inconscient, l’envie et le besoin sont entièrement conscients. /!\ Le langage courant confond très souvent désir, envie et besoin (première confusion) ; il réduit en outre le désir à l’idée de désir sexuel explicite, c’est-à-dire l’excitation consciente ressentie pour et vers quelqu’un (deuxième confusion). Enfin, il y a confusion presque systématique entre désir, projet et rêve au sens de l’ambition. Exemple : dans la vie, je désire être heureux avant tout plus qu’être riche.

Que signifie que Désir soit inconscient ?

1. On considère ici Désir dans son traitement psychanalytique, depuis Freud.
2. Avant Freud, on parle en philosophie déjà d’un désir aveugle, compris comme une poussée ressentie douloureusement par un sujet en manque d’un objet qui a été présent et qui est maintenant absent, le désir étant la visée de cette absence qui génère de la souffrance.

On souffre de quelque chose qu’on n’a pas, surtout de quelque chose qu’on n’a plus.

1. En psychologie, maintenant, on parle avant Freud de vie affective, de tendances, de besoin, mais pas vraiment de désir. On a affaire à une psychologie de la conscience qui a bien du mal à reconnaître quelque chose comme un inconscient
2. La grande hypothèse de Freud, pour expliquer des phénomènes qui étaient ignorés dans la psychologie rationnelle (psychologie de la conscience) et outre les intentions conscientes, volontaires, et officielles du sujet, il faut envisager des intentions inconscientes comme hypothèse de travail pour rendre compte du comportement général du sujet et certaines paroles et actes en particulier. Concrètement, cela signifie postuler un désir inconscient qui cherche à se manifester : une partie de la vie psychique d’un sujet lui échappe et s’exprime malgré lui et par lui.
3. Une chose : ce que le sujet veut consciemment, le projet dans lequel il s’engage en son nom parce qu’il l’a choisi. Une autre, la poussée ou dynamique inconsciente qui lui fait viser des objets qu’il désire de manière profonde et obscure, sans s’en rendre compte c’est-à-dire inconsciemment. Exemple : dans le lien social on se rapproche de quelqu’un en attirant l’amitié et en baptisant cette relation du nom d’amitié, la proximité et l’intimité d’avec l’ami grandissant, c’est souvent l’entourage qui fait remarquer au sujet qu’il y a plus et autre que relation amicale. Le sujet s’en défend, lutte contre cette représentation mais peut finir par reconnaître qu’il s’agit en réalité d’un mouvement amoureux et non simplement amical. Derrière le projet conscient, à sa racine, il y a une poussée inconsciente qui est la matrice de l’intention authentique mais inconsciente du sujet. Notre désir trouve ses objets et ses voies d’abord sans nous, sans qu’on les identifie et sans qu’on puisse les formuler.
4. A l’origine de l’existence du sujet, dans la préhistoire qu’est son enfance, le sujet est animé par son désir (le mouvement par lequel il se rapporte au centre d’intérêt de son existence, les pôles affectifs fondamentaux, notamment la mère) avant qu’il ait développé une conscience réfléchie, volontaire, libre. Avant des projets conscients, volontaires et choisis, il y a une force d’engagement fondamentale dans le monde et envers les autres : le désir. Voilà en quoi consiste la refondation freudienne du désir, le moteur de l’existence.
5. Si on oppose ainsi conscience et inconscient, cette distinction ayant du sens pour la description de la vie psychique, il ne faut pas pour autant opposer radicalement et substantiellement conscience d’un côté et inconscient de l’autre comme s’il n’y avait aucun lien.
6. Toute l’existence est d’abord inconsciente et c’est sur ce sol ou cette source qu’émerge progressivement une conscience de soi puis une conscience réfléchie. Il y a restructuration mais continuité de la vie psychique. Il s’agit du même individu (c’est-à-dire un être qui n’est pas divisé, idée d’une totalité + unité).
7. Chez Freud, tout acte dans son intention, toute image ou représentation est d’abord inconscient avant de devenir conscient (Freud, 1910 : Un souvenir d’enfance de Léonard de Vinci)
8. L’inconscient et l’ensemble des désirs qui le constituent portent sans qu’elles s’en rendent compte, la conscience et ses projets volontaires. La conscience est la dupe, on croit avoir choisi librement alors qu’en réalité c’est opéré au niveau inconscient du désir. Là encore, il y a un lien.
9. Dans le rêve, il y a articulation entre expression du désir inconscient refoulé qui s’exprime enfin et la conscience, toujours présente dans le rêve (/!\ Il y a de la conscience dans le rêve puisqu’on perçoit bien l’hallucination qu’est le scénario d’images, et qu’on est capable de s’en souvenir), exerce une activité de censure sur le contenu inconscient.
10. Certains contenus inconscients peuvent devenir conscients moyennant un travail psychique, la cure. Nb : les contenus archaïques inconscients infantiles, de ce que Freud appelle « les premières impressions de l’enfance » ne peuvent pas devenir conscients. Cette origine est définitivement perdue, bien qu’elle continue à agir en nous.
11. La cure consiste à essayer d’articuler, en dépassant l’ignorance, la souffrance et la maladie, l’inconscient et le conscient pour viser à l’horizon une unification idéale.
12. Conclusion : il y a bien une distinction et une division entre inconscient et conscient mais il y a aussi paradoxalement un lien et une articulation entre les deux. Il faut penser une unité dynamique entre deux pôles, un lien sur fond de division, tout comme une division sur fond d’unité et d’indistinction. Il n’y a ni unité, ni dualité simple mais une unité complexe, faite de tensions et de divisions.
13. Qu’est-ce concrètement que le désir ? Quel est son contenu ? Le mouvement fondamental de l’existence est une dynamique ou intentionnalité amoureuse : le sujet vise les objets de manière affective, affectueuse et affectée. Le nom donné par Freud à cette visée est l’amour. Par-là, il faut entendre au sens large la vie sexuelle et affective totale du sujet. Freud parle d’Eros.

/!\ On critique souvent Freud en le caricaturant : tout serait chez lui reconduit et expliqué par la sexualité. Les gens entendent par-là l’acte sexuel concret conscient adulte, or chez Freud la sexualité, l’Eros comprend aussi tout ce qui relève de la vie amoureuse, le courant tendre et la vie de sentiments. La sexualité renvoie deuxièmement à tout ce qui est originairement et directement sexuel mais aussi à toutes les modifications d’objets et de buts d’abord sexuels mais finalement autre que sexuels : c’est la logique de la sublimation dans laquelle on comprend comment la pulsion se transforme pour viser des aspirations autres et supérieures que la sexualité, par exemple la recherche de la connaissance intellectuelle ou le développement de la création artistique. A la racine de ces deux activités, il y a restructuration de la sexualité, il y a une source sexuelle. Troisièmement, il y a une sexualité infantile incomparable à la sexualité adulte, une vie amoureuse d’avec le parent de sexe opposé où il y a un lien entre les corps (succion du sein maternel), il y a une vie auto-érotique et masturbatoire, et enfin un courant et des jeux sexuels existant entre les enfants. Freud, 1905, Trois essais sur la théorie sexuelle, ouvrage dans lequel il développe le thème de la sexualité infantile. L’amour ou Eros chez Freud comprend la sexualité concrète mais ne s’y réduit pas. En revanche, il est vrai de dire que chez Freud, tout est reconduit au sexuel élargi (sexualité infantile + courant tendre + sexualité mature active partagée + toutes les activités obtenues par sublimation à partir du sexuel.

* Le désir originaire du sujet pour Freud est l’appropriation du parent de sexe opposé. Complexe d’Œdipe. Le sujet développe un rapport ambivalent au parent de sexe identique : admiration et désir d’identification tout autant que la rivalité, la haine et le désir de remplacer l’autre.
* Ce désir ne peut pas heureusement être réalisé et il est refoulé c’est-à-dire interdit d’accès à la conscience et repoussé dans l’inconscient, comme une motion pulsionnelle interdite (un mouvement pulsionnel qui cherche à se réaliser mais qui est entravé et retourné vers sa source).
* Une fois le désir originaire refoulé, il n’est pas supprimé : il est oublié sans être vraiment oublié, il est seulement indisponible pour la conscience mais reste latent (c’est-à-dire réel et actif mais souterrain) dans l’inconscient. Tout se passe comme si une force invisible inconnue du sujet le poussait de manière élective (c’est-à-dire de manière systématique) vers un type d’objet amoureux déterminé, précis, ou vers un type de relation déterminé qui se répète et fait croire à un destin.
* Le désir, même refoulé, est psychiquement réel : c’est le moteur concret et efficace de notre vie psychique et dans le réel : c’est une visée, une intentionnalité, un mouvement qui pose des objets et qui nous les impose. On ne choisit pas son désir, on en hérite.
* Grâce à la cure, on peut apprendre à identifier et à connaître son désir pour l’accepter et l’assumer, pour apprendre éventuellement à le limiter (exemple : contenir sa pulsionnalité et lui donner une décharge non socialement et moralement problématique quand on est pervers : Shame, Steve McQueen)
* Ce que le sujet ne pourra jamais faire : supprimer son désir ou décider volontairement d’en changer. C’est ce qu’essaye de faire le personnage dans Shame, devenir normal. On ne décide pas de reformer son désir, c’est impossible.

**Destin**

\* Naissance du concept dans l’antiquité grecque, reprise chez les latins, idée du *fatum* c’est l’idée d’un projet et d’une décision divines, souvent une punition décrétée par un ou plusieurs Dieux majeurs (souvent Zeus et Poséidon) qui s’adressent non pas à 1 humain mais à 1 héros, souvent pour le ramener au statut d’homme qu’il avait tendance à oublier.

On appelle *hybris* la démesure consistant à prétendre dépasser un Dieu - héros incapable de rester à sa place d’homme, désir démesuré [perte de l’équilibre, de la mesure, de la raison etc.])

* Ambivalence du Destin :

1. Son inéluctabilité. Œdipe essaye de lutter contre son destin et plus il essaye de s’en déprendre plus il le réalise.
2. Cas particulier d’Ulysse, seul héros grec à pouvoir déjouer le Destin prévu par Poséidon. On pourrait croire que la conception grecque du destin est contradictoire…mais si Ulysse échappe à Poséidon c’est pour mieux exécuter le destin de Zeus.

Le Destin grec est puissant le Dieu des Dieux est omnipotent et l’homme n’a pas d’autres choix que de suivre son Fatum (= Destin) !

\*Destin (religion) :

- Source = Le Fatum grec. Différent avec le Fatum grec le croyant ne connaît pas le destin prévu par Dieu pour lui. *«  Les voies du Seigneur sont impénétrables »*

- Le destin de chacun est prévu par Dieu à l’origine du monde. Le Destin prévu par Dieu est irrévocable ; le libre arbitre garde son sens, surtout pour le croyant cohérent en acte et en parole (Islam la logique des invocations)

-Articulations du destin et de la liberté = ce n’est pas une logique du tout ou rien c'est-à-dire soit le destin nous empêche d’être libre soit le destin n’est rien

\* Il ne faut pas confondre le destin antique et le destin religieux avec le déterminisme au sens moderne !

**Déterminisme**

- Attention : Eviter la confusion d'un langage commun qui entendrait pas là l'idée d'être très *motivé*, ceci = détermination.

- Déterminisme : notion philosophique, économique, sociologique et psychologique qui identifie dans le monde objectif extérieur et dans le monde subjectif intériorisé des forces et paramètres qui pèsent sur le sujet, sa liberté et ses choix pour les orienter dans un sens qui n'est pas d'abord et pas totalement à la discrétion du sujet, c'est-à-dire de ses faits.

- C'est une force qui engage le sujet dans un sens donné *avant ou sans* qu'il ait la capacité de choisir.

-Les déterminismes sont multiformes et peuvent être sériés du plus large au plus particulier : déterminisme culturel, déterminisme socio-économique, déterminisme psychologique. Les déterminismes sont ici classés dans un jeu d'échelle, un ordre de grandeur.

-Autre manière de les sérier : leur poids, leur charge quantitative et qualitative. Certains déterminismes pèsent plus que d'autres sur le sujet, ses actes et sa liberté possible.

**Déterminisme naturel, celui, identifié, de la physique**

Ensemble des causalités et lois de la nature, conçues par la physique, et renvoyant à des jeux de forces naturels réels, concrets et objectifs, qui imposent aux corps physiques, aux organismes et à l'ensemble des choses dites naturelles des contraintes, déterminent leur mode d'être et de mouvement, en leur imposant le cadre des actions possibles, et en rendant impossible, de fait et par force, toutes les autres actions

**Déterminisme mécaniste**

- prévoir exactement évolution d’une particule, suivre sa trajectoire continue dans espace-temps. Impossible ! Ne concevoir le temps que sous son aspect réversible.

**Déterminisme culturel**

- Ensemble des traditions et des mœurs qui définissent pour chaque culture ce que c'est qu'être un homme ou une femme, la figure du citoyen, ce qu'est le lien social, la structure familiale, le type d'institutions politiques et la structure religieuse, voire l'art.

Tous ces paramètres dessinent une manière de faire, transmise de générations en générations, qui influence voir formate le comportement des individus : c'est une force qui nous a constitué dans nos habitudes, qui oriente nos pensées, dires et actes ; c'est le fond irréfléchi de nos actes (cad la source ou cause des actions, sans que l'on s'en rende vraiment compte).

Exemple : la tradition judéo-chrétienne ou encore le formatage culture général de la différence des sexes et de la juste manière - imposée - de correspondre à son sexe ( filles en rose, garçons en bleu). On ne se rend pas d'abord compte de ce formatage ou conditionnement mais dans la durée, il devient possible par différentes modalités (examen critique de sa propre culture, voyage... ) d'identifier, de recontextualiser voire de remettre à sa place sa propre culture.

On peut ainsi sortir de l'ethnnocentrisme irréfléchi ( on croit spontanément et naïvement que notre culture est la meilleure, constante universelle, cf. Levi-Strauss, *Race et histoire*) pour identifier, analyser et évaluer plus justement cette culture qui nous a donné un pli à l'origine.

Que la culture *nous ait fait* en un sens à notre insu à l'origine ne signifie pas qu'on soit un simple produit ou résultat de cette culture, qu'on soit condamné à n'être que l'expression des exigences culturelles.

Non seulement, bien qu'appartenant à une culture et la représentant, un individu reste singulier et s'approprie toujours sa culture d'une manière qui lui appartient en propre, mais surtout, il reste capable de déployer une liberté spontanée qui n'a rien à voir avec des exigences culturelles, qui n'appartient qu'au sujet voir s'y oppose [Salman Rushdie, *Les versets sataniques*].

Autre exemple : Bartholomé de las Casas, controverse de Valladolid/ Sepulveda; las Casas s'oppose à une certaine interprétation du texte sacré et lutte contre le mouvement culturel de colonisation pour proposer une évangélisation pacifique.

Pour conclure, le déterminisme culturel pèse sur le sujet, mais n'est pas une condamnation  à la servitude réelle et à l’aliénation, fut-elle intellectuelle : le sujet peut devenir libre s'il en a le courage. Il est difficile mais possible de dépasser le déterminisme culturel.

**Déterminisme socio-économique**

Un déterminisme triplement articulé :

0 – le type de rapport à la nature et le système de production économique fondamental détermine le type de structure politique, sociale, etc. et détermine en derière analyse les consciences, qui ne sont pas de purs sujets mais des sujets déjà déterminés, engagés dans un certain type d'être. C'est une détermination profonde, efficace, et irréfléchie – cad qu'on ne la remarque pas d'abord – C'est exactement ce que vise Marx comme déterminisme originaire de la conscience (Cf. textes Conscience)

1 - la tendance à la reproduction socio-professionnelle

2 - d'autre part le fait que la conscience est influencée et structurée par le milieu socio-économique dans lequel elle naît.

Naître en contexte de misère sociale et morale détermine un certain type de conscience c'est-à-dire de rapport au monde. Exemple : naître dans le milieu ouvrier en France au XIXe siècle.

-Explication du premier point : la reproduction sociale, référence canonique : Bourdieu. *La Reproduction : éléments d'une théorie du système d'enseignement*, Bourdieu Passeron, 1970

La thèse de Bourdieu est issue de / confirmée par les statistiques sociologiques et économiques. Un individu étant né dans un milieu x avec des parents dont la profession est x' aura *tendance* à avoir un métier x' ou x''. Typiquement, un fils d'ouvrier aura de grandes *chances* de devenir lui-même ouvrier. Il s'agit d'une probabilité et non d'un *mécanisme* strict, d'une condamnation ou de l'impossibilité de choisir autre chose.

-Explication du deuxième point : quand on naît dans un certain type de milieu, on a *tendance* à en reprendre les codes, la langues et les horizons d'attentes ou possibilité de vie ; on est structuré à penser, agir et parler d'une manière caractéristique d'un milieu qui devient notre caractéristique. Ce n'est pas ici une attitude que j'ai choisi, originale et singulière, c'est un vêtement dans lequel je rentre. Par exemple, la reproduction des codes sociaux de la bourgeoisie, son maniérisme, sa langue, ses codes vestimentaires. Ex: *La Vie Est Un Long Fleuve Tranquille.*

**Déterminisme biographique et individuel : le déterminisme psychologique**

Deux niveaux de compréhension du déterminisme individuel (Dt de type psychanalytique, biographique)

a)Le déterminisme en général : la préhistoire de l'existence, cad la vie infantile ( la prime enfance et ses premières impressions) donne un pli irréductible à toute la suite de l'existence. Enfance : moment d'institution du rapport au monde, cad de naissance du tempérament, du rapport au corps, du rapport à l'autre en général, du type de sexualité et de l'idée déterminé de ce qu'est l'amour. Qu'on reprenne le sillon de l'enfance ou que l'on s'y oppose, reste que notre origine, notre milieu affectif initial, détermine le sens de notre existence (dans son contenu et dans son orientation). Ce qu'on a vécu détermine ce que l'on est et la manière dont on agit, parle, pense...

a') C'est un Dt à comprendre là aussi comme une tendance et non pas comme un mécanisme strict. On est fortement influencé voir marqué (possibilité de traumatisme par notre enfance mais tout S conserve une marge de manœuvre critique et pratique sur son histoire. La spontanéité, la liberté (plus justement la libération) et le changement gardent de leur sens.

Aucun S n'est le pur produit de son histoire, le résultat d'une origine et d'une enfance qui le condamnerait à être X ou Y durant tout son existence.

Il y a bien un Dt, mais ce n'est pas un Dt mécanique, c'est la tendance à reproduire ce qu'on a connu, ce qu'on a fait, voir ce que l'on nous a fait.

- Dt en psy et phi signifie seulement qu'on a une origine et des racines (culturelles, religieuses, familiales) et que la Cs ne s'est pas faite toute seule. Elle n'est pas absolue et totalement libre mais relative et d'abord grandement mise en forme, influencée et chargée ( de son passé, de celui de ses parents voir de celui de sa culture).

b) Concrètement, chez Freud, Dtp = idée que tous les vécus psychiques sont intérieurement articulés et ont un lien non seulement de succession temporelle et de contiguïté spatiale, mais aussi un lien de sens : quand on passe d'une idée à un autre, dans la vie psychique courante, spontanée et passive, il y a tjrs un lien de sens, cad une absence de hasard. Les actes de la pensée et de la parole s'enchaînent dans une logique, peut être inconsciente mais néanmoins se*n*sée. Exemple : c'est le principe de Dtp qui permet d'étayer l'hypothèse que le rêve a un sens : on demande au patient de dire tout ce qui lui passe par la tête, sans se censurer. Il a l'impression de passer du coq à l'âne mais en réalité il produit une chaîne d'idées qui ont un rapport entre elles et surtout au rêve.

Cette attitude : parler sans se censurer et en disant tout ce qui vient est la règle d'or de la cure. Toute la psychanalyse est fondée sur Dtp + libre-association, c'est-à-dire laisser s’enchainer les idées même si on ne perçoit pas ni ne conçoit les liens de ressemblance, l’articulation, etc..

c) Nuance, inventeur de Dtp : Jung, que Freud cite comme le père de la notion dans *Cinq leçons sur la psychanalyse*, leçon 3

d) Pb éventuel posé par Dtp : si on dit ce que l'on pense est déterminé par une pensée antérieure, et que notre pensée actuelle détermine la futur, dans ces liens thématiques et cette logique inconsciente, alors se pose le pb de notre liberté : on *croît* parler en notre nom, activement et librement quand en réalité *ça pense en nous* et par nous, cad que notre inconscient nous pousse à parler et aliène en un sens notre liberté, compromettant l'idée qu'on serait *l'auteur* de nos pensées. On revient de l'idée qu'on serait le maître et même l'auteur de pensée + paroles nos pensées s'imposent à nous, sur le modèle de l'endormissement ou du rêve. L'idée n'est d'ailleurs par nouvelle : Rimbaud, Nietzsche posent que « Je est un autre »

e) Le Dtp peut donner l'impression que l'on n'est pas libre : toutes les pensées sont déterminées dans un enchaînement mécanique inconscient.

Or, faire une analyse = avoir possibilité d'identifier la structure de notre ICS, de comprendre ses articulations, de formuler explicitement le lien entre nos idées, de nos un sens à nos enchaînements d'images dans le rêve, de parole dans le lapsus etc..

IDENTIFIER, RECONNAITRE, NOMMER ET ASSUMER LES MÉCANISMES INCONSCIENTS = AVOIR ENFIN LA CHANCE DE SE LIBÉRER !

On passe alors de :

1) Aliénation inconsciente à libération progressive, càd on se connaît de plus en plus, on est de moins en moins étranger à soi-même.

2) Passivité inconsciente à activité davantage consciente.

3) Fait de se subir à faire de s'assumer, dire par rapport à son désir " oui c'est bien moi" donc assumer c'est être libre.

**Devoir**

- exigence morale qui pose devoir être déterminée qui s’impose au sujet de manière conditionnelle, parce qu’il le faut.

- Le devoir n’est pas pour autant arbitraire, il est motivé par une finalité morale qui consiste à penser un bien public qui dépasse l’intérêt et l’égoïsme individuel.

- Précisément parce qu’on rappelle le sujet à un intérêt général plus vaste simple intérêt particulier, alors le devoir s’impose d’abord l’espèce de la contrainte, qui devient endroit, après réflexion sur son caractère rationnel mais encore raisonnable, une obligation.

- C’est dire que le devoir reste une limite que le sujet impose à son action et qu’il vit toujours le devoir comme un effort, voire comme un poids.

- Le devoir de toujours être interrogé quant à son contenu, il doit jouer Maîtres civil en principe uniquement parce que c’est le devoir car alors, de morale, il risque de devenir immoral.

- Il y a parfois une injonction, liée au respect du devoir, qui consiste à nier ou à trahir le devoir exigé du sujet.

- Problème, ce n’est jamais un ordre objectif ou public, c’est une décision subjective, ce qui fait que la remise en cause du devoir est toujours un risque.

**Diachronie**

- Analyse des phénomènes du point de vue de leur évolution historique.

- Le mot nuit trouve ses origines dans le substantif latin : noctem.

**Divertissement**

Sens contemporain: synonyme de loisir, hobby, occupation plaisante --> divertissement a un sens positif, investissement d'un temps personnel en opposition d'avec le temps professionnel.  
- Dans ce sens actuel, divertissement = activité à part entière qui structure le quotidien, qui est individuellement recherché, socialement partagé et valorisé.  
Or, il faut critiquer ce sens par référence au sens classique et littéral.  
Pascal, *Les pensées* (166-138, 168-134,169-133)

Chez Pascal, divertissement =

1. 1. Sens étymologique, divertissement = se détourner de, décider d'ignorer un ordre de réalité seulement senti et non réellement réfléchi, pensé et assumé. Attitude spontanément lâche de l'humain qui se détourne de ce qui le menace et qui lui fait peur.
2. Objets de cette esquive existentielle et ontologique: la toute-puissance de Dieu et l'idée de la mort.
3. Concrètement, divertissement = ensemble d'activités futiles qui viennent remplir le quotidien pour repousser, voire essayer de refouler (sens moderne; si ce n'est qu'il y a une conscience de la mort, ce qui est inconscient ici c'est la manière dont on essaye de s'y dérober), tentative de négation de la mort et recherche du jeu, de l'occupation plaisante --> logique de déresponsabilisation.
4. Être authentiquement un homme = accepter et assumer à la réalité de la mort. Tout le malheur des hommes vient de ne pas savoir rester seuls dans une chambre.
5. Après avoir oblitéré l'idée de la mort, l'homme décrète et croît que le plus grand mal existant est l'ennui.
6. Le bonheur est impossible avec ce type de conception de l'existence. Pas de tranquilité et de bonheur possibles pour celui qui refuse l'idée de la mort. Leurs prétendues recherches du bonheur ne conduit qu'à la misère (morale).

**Division du sujet – Aliénation du sujet à la chaine signifiante**

- la division du sujet ne signifie pas que l’inconscient soir un être à l’intérieur de l’être, un mauvais génie en nous, doué d’intentions et efficace, cad qui aurait une action sur nos actions, et qui les déterminerait.

- la division du sujet signifie que sa vie psychique est partagée, dans tous les sens du terme, entre une dimension inconsciente forte, originaire et supérieure à la dimension consciente, qui renvoie à la perception, la réflexion et la morale.

- Mais elle signifie aussi, quand on passe de Freud à Lacan, que le sujet est divisé, cad ne s’appartient pas, n’est pas uni, car il est aliéné à la chaine signifiante, cad au langage.

- Aliéné au langage, cad ?.. C’est dire que nous sommes des êtres inconscients essentiellement parce que nos sommes des êtres de parole, et que cette parole, celle des parents, qui nous a prénommé, et qui nous

- le langage nous vient de l’extérieur, avec les mots de l’autre, qui pourtant nous identifient, et constituent notre identité. En effet

1 – on nous parle avant qu’on puisse parler ; s’établit avec l’adulte, le parent oedipien, un commerce de sens, une interaction expressive. Le langage nous forme avant qu’on puisse le comprendre

2 – la mère, notamment, passe son temps à interpréter l’agir du nourrisson : ne pouvant parler, mais s’exprimant par un cri, et un cri équivoque – cad qui peut vouloir dire plusieurs choses -, il lui faut à ses côtés un *Nebenmensch*, Freud, 1895, *Projet de psychologie scientifique*, cf. aussi *Lettres à Fliess,* « une personne bien au courant » capable de comprendre qu’ici le bébé a faim, là qu’il est fatigué, etc. La mère s’adresse ainsi au bébé et lui parle, en nommant son besoin du moment, en même temps qu’elle y répond : « ah, tu as faim, hein, ; n’est-ce pas », « tu pleures, oui, tu es très fatigué, viens, on v te mettre au lit », etc.

3 - nous sommes d’abord déterminés par les mots de l’autre, par le fait qu’on reçoive notre langue de l’extérieur, et que les mots passent en nous, bien qu’on n’en comprenne pas le sens signifié. Quand une mère parle à son enfant et lui dit qu’il a faim, l’enfant n’a pas conscience du *signifié* « faim », cad de la définition de ce que c’est que d’avoir faim ; mais le *signifiant* « faim », ces mots, avec leur sonorité, tout cela va prendre place dans la vie psychique, la structurer, etc. le signifiant renvoie à la dimension matérielle du mot.

4 – on en arrive avec Lacan à l’idée que nous sommes déterminées par les signifiants de l’Autre : on nous parle, et ces mots, cad aussi ces *sons*, nous donnent un pli ; on remarque que dans le *babil*, l’enfant qui ne sait pas parler reprend bien l’essence motrice ou émotionnelle des mots : il les exprime à sa manière, selon la physionomie que ces mots ont pris pour lui, cad tels qu’il les a entendus et qu’il est capable, avec ses moyens phonatoires infantiles, de les restituer et de les exprimer à son tour.

5 – passée l’enfance, la parole su sujet, ses mots récurrents, ses charnières typiques, ses éléments de langage, aussi, tout cela parle d’une emprise que la langue a sur nous, et qui fait notre propre parole ; loin de sa voir ce que nous voulons dire, nous sommes agis par notre parole. Nous sommes des animaux à parole, comme dit Valéry, ou encore des parlêtres, comme dit Lacan. On est pris dans le langage, o n’en sort jamais vraiment, et ca parle en nous cad que nous sommes des êtres mus par l’expression.

6 – cela ne signifie pas que nous soyons incapables de dire ce que nous pensions, de faire de notre parole le véhicule de notre pensée, consciente et active ; cette manière d’user de la parole se fait sur le fond de la passivité, de l’aliénation première où on est pris dans le langage et où il nous agit.

- c’est ce qui permet de comprendre et d’expliquer que l’on puisse, entres autres, faire des *lapsus*.

**Durée** : 

-synonyme : temps proprement individuel.

- ambivalence du concept de durée : dans l'opinion commune mais aussi en Sciences, la durée renvoie à une fonction objective de temps mesurable...    
-... mais d'un autre côté, il n'y a rien de plus subjectif et de moins quantifiable que la durée, temps individuel essentiellement qualitatif.

- Bien comprise, la durée est le temps subjectif par excellence.

a) Un temps individuel, foncièrement relatif et finalement propre à chacun. Exemple la durée d'un cours de philo dépend d'une part de la qualité du cours mais d'autre part et surtout de la manière dont chaque élève le reçoit et le dynamise.

b) C'est un temps qui dure et qui n'est pas mesurable : c'est un temps vécu qui a une intensité qualitative et non une quantité objective. La durée d'un baiser compte pour son importance pour le sujet et non pour sa durée objective.

c) C'est un temps qui a du sens, caractéristique beaucoup plus importante que sa mesure concrète.

d) Référence philosophique centrale : Bergson, *L'évolution créatrice.*

**Ecriture**

- systèmes alphabétiques, syllabiques ou idéographiques

- Support de la mémoire avant d'être support de la communication

- Environ 350 langues écrites seulement

**Électromagnétisme**

- science qui décrit les lois des phénomènes électriques et magnétiques. Fondateurs = Faraday, Maxwell et Hertz au XIXème. Lumière est elle-même un phénomène électromagnétique.

**Empirisme**

*- (empeiria, l’expérience ; empeirikos, qui se dirige d’après l’expérience)*

1 ) l’empirisme, au sens vulgaire, évoque une expérience par essais et erreurs, sans principes, à tâtons.

2 ) «doctrine » philosophique et scientifique – ce n’est pas un mouvement historique concret mais un produit de l’histoire des idées issu d’une distinction générique kantienne - selon laquelle la connaissance humaine dérive toute entière, directement ou indirectement, de l’expérience sensible, y compris les principes *dits rationnels* de la connaissance. L’esprit n’a pas de tâche propre dans la constitution de la connaissance, il ne l’élabore pas activement. L’empirisme s’oppose au rationalisme.

1 ) seul ce qui est objet d’observation, ie qui correspond à une impression sensorielle, peut être connu. Affirmer existence de processus non observables = faire de la métaphysique.

2 ) recherche scientifique partirait des faits (événements observables) pour en tirer des lois par induction. Les faits sont reçus sans être interprétés ou élaborés et la loi se dégage à partir des cas semblables. Vérification de la loi par expérience : même expérience donne toujours le même résultat.

**Empirisme psychologique**

*-* conception empiriste influente du physicien et philosophe Ernst Mach, qui tentait de construire l’objet physique à partir d’une analyse psychologique des sensations (d’où l’appellation d’« empirisme psychologique », à laquelle allait s’opposer l’empirisme logique). Cf. phénoménalisme. Théorie scientifique ne peut pas contenir de postulats qui dérivent de la stricte observation du monde. La méthode scientifique doit donc veiller à trier ce qui observable et ce qui ne l'est pas et n'accorder son crédit qu'à ce qui est observable.

- Toutefois, dans certains occasions on ne peut se passer des hypothèses et d'autres notions théoriques, qui sont le moteur de la conceptualisation et du progrès de la connaissance.

**Énergie**

- propriété que possède la matière de créer du travail. Il existe différentes énergies (chimique, énergique, thermique) qui possèdent toutes une équivalence calculable avec l’énergie mécanique. Pas d’hypostasie de l’énergie.

**En fait / en droit :**

- Synonyme en pratique / en théorie, le fait renvoyant à ce qui est concrètement, le droit à ce qui doit être et qui constitue une exigence théorique

**Emotion**  
  
Le sens commun installe a priori l’émotion dans le registre psycho-physique des sentiments, c’est-à-dire en fait d’emblée un trouble conjointement physique et psychique pendant lequel le sujet suspend son rapport aux autres et au monde ; l’émotion a comme cause un évènement extérieur imprévu face auquel le sujet se trouve démuni et qui l’installe dans une position de passivité : le sujet subit le monde et la restructuration du comportement qu’il impose. Cette acception est fondée mais n’est pas le sens originaire de l’émotion.

1 - Sens littéral de l’émotion : Etym. Latine : *e-movere*: mettre un système en mouvement, essentiellement un système vivant ou organisme, depuis une cause essentiellement interne, en rapport avec un évènement externe. Telle quelle, l’émotion est un mouvement de l’intérieur vers l’extérieur et son chez soi originaire est le geste.  
L’émotion n’est pas d’abord un trouble, chez un sujet mature (au sens psycho-physique/moteur) constitué qui sait déjà s’y prendre avec un monde (c’est-à-dire avoir des habitus, de l’expérience, être apte à) ; c’est avant tout le nom de la rencontre originaire avec le monde sensible et humain.

Sens originaire = idée d’une relation et d’une rencontre, assortie d’une activité perceptive et exploratrice du sujet, qui institue et développe son expérience et qui se lance dans un mouvement indissociablement physique, psychique et affectif.  
Notons les contre-points parfaits entre ce sens et celui de notre temps : relation et structure à deux termes VS rupture ce cette relation et abstraction d’un sujet seul (on passe d’un rapport à deux termes à une structure à un terme, le seul sujet ému coupé de son monde, atomisé, isolé).

**2.** Activité VS passivité

**3.** Structure d’expérience (épreuve d’un monde) VS rupture de l’expérience (l’émotion bouscule les habitudes du sujet et le laisse interdit).

Sens authentique de l’émotion : la mise en mouvement du corps vers et dans le monde.

**Entropie**

a ) Le premier principe de la thermodynamique reconnaît en l’énergie une quantité indestructible, mais le second principe (1850, Carnot-Claussius) affirme dégradation de l’énergie qui se transmute en formes de moins en moins utilisables (ex : d’énergie électrique en énergie calorifique) 🡪 dimension inexorable de niveau de qualité de l’énergie, exprimée par croissance continue de entropie.

- Entropie = grandeur qui mesure cette qualité d’énergie

b ) Aube XX, Boltzman et Planck en donnent une définition statistique, qui la lie au degré d’ordre qui existe dans un système : moins il y a d’ordre (de structure déterminée) plus il y a d’entropie.

c ) or tout système physique tend à perdre ses structures et à évoluer vers désordre maximum. Entropie = double dégradation : qualité et ordre.

**Envie**

- A ne pas confondre a priori avec désir, et besoin.

- Envie = visée consciente d'un objet dont on attend du plaisir, lié au fait qu'il satisfait (*satis,* avoir assez) et qu'il comble sinon un manque, du moins une attente.  
- L'envie, contrairement au besoin, n'a pas apparemment de caractère vital, essentiel ou nécessaire.

- L'envie se caractérise par sa dimension superficielle non-vitale (elle relève possiblement d'une logique de l'excès et non du besoin), interchangeable (une envie se substitue facilement à une autre ponctuelle (des moments où on a envie/pas envie).

- A la différence du désir, structure psychique constante et inconsciente, l'envie est un état psychique ponctuel et conscient.

Ceci = déf. commune et dépréciative de l'envie mais elle a aussi une dimension positive à valoriser.  
En effet, si envie au sens commun = un luxe par rapport au besoin, unexcès voire un caprice, l'envie a une deuxième signification: le moyen et le corps même du besoin. J'ai faim en général mais envie de quelque chose en particulier.

**Epicurisme**

- Conception contemporaine qui est un contresens complet: profiter, l'excès des plaisirs de la vie, culte effréné de la sensualité, recherche du plaisir comme fin en soi --> figure du bon vivant, qui aime la bonne chair (nourriture, boisson, sexualité).

-Or, épicurisme AUTHENTIQUE dans ses grandes thèses

1) Critique radicale de l'excès et recherche de la mesure, de l'équilibre, de ce qui suffit.

2) Non pas un laisser aller à tous les plaisirs et chercher à jouir de tout mais être capable de classer, de hiérarchiser et de choisir avec sagesse les plaisirs.

3) Être capable d'une intelligence du plaisir: ne pas rechercher le plaisir pour le plaisir, ce qui amène une vision à court terme et irréfléchie: choisir le plaisir sur le moment sans se rendre compte que le plaisir va se transformer en déplaisir. Contre cette logique, Epicure invite à discriminer des occasions de plaisir pour être capable de choisir un mal ponctuel au nom d'un bien futur.

*Approfondissement*

Ecole philosophique fondée par le penseur grec Épicure, qui prône un usage raisonnable des plaisirs et qui se prononce en faveur d’une définition négative du plaisir. il ne faut pas confondre le mouvement philosophique avec le sens commun que l’on donne à l’épicurisme aujourd’hui, et qui relève un contresens grave.

Épicure part du constat que les hommes agissent par excès en général et par licence en particulier. il se livre à un usage abusif des plaisirs sans les discriminer et sans se limiter. or il faut discriminer les plaisirs et distinguer les plaisirs naturels et les plaisirs vains. parmi les plaisirs naturels, il y a les plaisirs naturels nécessaires (manger, boire, dormir,etc…)et les plaisirs naturels non nécessaires (manger un mets luxueux, boire un vin délicat, etc…). les plaisirs vains renvoient à la recherche de l’ambition et des honneurs, ainsi qu’à l’ensemble des besoins que l’homme peut inventer alors qu’il n’en a pas nécessairement besoin. En établissant ainsi une hiérarchie des plaisirs, l’homme trouve les conditions de possibilité de son bonheur : s’il se limite aux plaisirs naturels, et s’il arrive à limiter son usage des plaisirs naturels non nécessaires (le sage n’est pas nécessairement un ascète radical : il peut ponctuellement s’offrir un moment de luxe), alors il ne sera pas malheureux.

On trouve donc une conception négative du plaisir et du bonheur. L’usage limité des plaisirs permet d’éviter la souffrance et la douleur liée à leur excès : quand on use abusivement des plaisirs, on tombe dans la licence, dans un usage déréglé du plaisir ou le sujet ne trouve jamais de satiété et désire toujours avoir plus : ne pouvant pas nécessairement l’obtenir il est alors dans une situation de souffrance que l’on apparente au malheur. Il vit alors vis-à-vis de lui-même dans une situation de dépendance, voire d’aliénation : il est devenu esclave de son plaisir, et sa raison est alors impuissante devant la jouissance qu’il obtient par son plaisir.

La raison et ses limites ne représentent alors qu’un effort et une contrainte par rapport à l’obtention du plaisir. Il sera alors par ailleurs dans une position où il pêchera par *pleonexie* : il tentera d’obtenir davantage de plaisir en empiétant sur la part des autres. Il sera non seulement injuste, mais il sera également dans la licence et dans la dépendance.

En revanche, quand on peut limiter l’usage du plaisir par la raison, et discriminer les plaisirs qui sont réellement utiles et suffisants, alors le plaisir consiste dans l’absence de souffrance. Le plaisir bien compris ne consiste pas à rechercher positivement une jouissance mais à éviter négativement la souffrance.

De même, le bonheur ne consistera pas positivement dans un épanouissement du sujet relatif à une idée du bien qui aurait animé l’existence du sujet. Il ne s’agit pas en d’autres termes de rechercher le bonheur comme l’accomplissement d’une vie structurée par une certaine idée de ce que doit être l’existence humaine (c’est-à-dire une morale, qui est toujours la position d’un devoir être qui sert d’idéal régulateur à l’être, un idéal qui permet d’orienter et de structurer l’existence de fait).

Être heureux, c’est ne pas être malheureux. Épicure propose pour définir le bonheur le concept d’ataraxie : il s’agit de viser l’absence de troubles pour l’âme. on apprend avec Épicure comment ne pas être malheureux, mais on ne sait pas positivement ce que signifie être heureux.

Il faut dès lors accuser le contresens moderne : le langage courant entend par épicurisme l’idée d’une vie et d’une morale fondée sur le plaisir. L’existence consisterait à jouir du plaisir, et le bonheur ne consisterait qu’en un usage à loisir et sans règles des plaisirs. C’est un contresens complet, à rapprocher du contresens classique sur le *carpe diem*, qu’Épicure prévenait déjà dans *Les Entretiens.*

**Equivocité**

- Parler d’une manière qui peut être entendu de plusieurs façon qui ont une égal possibilité de sens ->quand il y a équivocité c’est en même temps plusieurs interprétations possible sans pouvoir trancher. Le contexte ne permet pas de trancher !

- Dans l’équivoque, bien qu’il y est plusieurs sens apparemment égaux en même temps, il y a toujours cependant un sens davantage probable qu’un autre plus manifeste.

- La logique de l’équivocité n’est pas tout à fait celle du sous-entendu : dans équivocité, tout les sens son dit possible, ils sont présent dans les sous-entendus, on fait entendre sans dire, mais le sous entendu brille surtout par son absence, qui est supérieur à se qui est présentement dit.

Absence > Présence

NE PAS CONFONDRE équivocité et polysémie (=plusieurs significations) : polysémie=existence pour un terme donné de plusieurs signification sur le modèle du recensement des sens d’un terme dans le dictionnaire, qui les donne tous mais en précisant à chaque fois leurs contexte. ;

L’équivocité et une question de contexte et d’usage d’un terme.

La polysémie est un problème de terme lui-même.

**Essentiel / accidentel**

- Essentiel : Fondement élémentaire / irréductible d’une chose ou d’une idée, ensemble des propriétés irréductibles qui font la quiddité de la chose, c'est-à-dire le fait que cette chose est telle et non autrement, ce qui la distingue de tout autre.

- Accidentel : Syn. *contingent*, ajoute une détermination (qualité ou propriété) supplémentaire à une chose / idée mais qui aurait pu ne pas arriver, qui peut être apparente, ou temporaire, temporelle, et donc non absolument caractéristique de la chose, l’accident pouvant être le même pour deux essences différentes.

**État**

- Ensemble organisé des institutions (politiques, juridiques, policières, militaires, administratives, économiques…) autour d’une constitution qui définit les lois fondamentales du régime.

- Concrètement, l’État régit la société.

- L’État est ainsi une réalité, mais c’est aussi une idée, une abstraction (comme lorsque l’on parle des rapports de l’Église et de l’État, ou que l’on se surprend à dire que « L’État est injuste »). L’État, comme idée, renvoie à l’unité de la vie politique et à son caractère transcendant (l’État, ce n’est pas le gouvernement, pas même le chef d’État ).

- Ainsi, défini, l’État renvoie essentiellement à la sphère politique de la vie en commun.

- L’État est-il une forme nécessaire du pouvoir ? C’est la question que nous examinerons ici. La scission entre société et État, entre ce qu’on appelle alors le social et le politique, est sensible depuis 1789. La société désigne la sphère économique de la vie de l’individu et le lien d’interdépendance entre les acteurs sociaux. L’État acquiert la signification que nous connaissons aujourd’hui à cette époque. Quelle est cette signification justement ?

1 ) institution par laquelle un peuple se conduit par rapport à lui-même et aux autres. L’État n’est pas le gouvernement : l’état veut, le gouvernement exécute cette volonté. L’État est l’ensemble organisé des institutions politiques, juridiques, policières, militaires sous un gouvernement autonome et sur un territoire propre et indépendant. En ce sens, l’État est une réalité supérieure à la société, qui ne s’occupe que des relations socio-économiques entre les individus. C’est l’État qui intervient, si nécessaire, pour pallier aux inégalités générées par la sphère sociale. Ainsi, toute justice, même sociale, passe par une justice politique, par une intervention de l’État pour répartir équitablement les fruits de l’association.

2 ) L’État désigne le peuple pratiquement organisé et constituant une nation (l’État français).

3 ) En un dernier sens, l’État désigne la personne morale et juridique (L’État est alors une idée au sens fort, une abstraction : personne ne rencontre l’État lui-même) constituée par l’organisme politique et juridique d’une nation, par opposition aux particuliers ou aux collectivités non publiques. Ex : les rapports de l’Église et de l’État.

L’État ainsi défini n’est pas une forme nécessaire du pouvoir : comme on l’a vu précédemment, des sociétés peuvent manifester des formes de pouvoir liés à la tradition et s’exprimant par la coercition (la violence) qui ne sont pas assimilables à ce qu’est l’État. L’État est un produit de l’histoire : on dit alors qu’il se caractérise par sa contingence historique. Seulement, une fois que cette contingence est posée, inscrite dans l’histoire, elle devient un repère solide et une exigence pour les différentes sociétés.

- Quand l’idée d’État est-elle apparue ? Avec la volonté de dépasser le rapport de chef à sujet, rapport privé de commandement non légitime (puisque fondé sur l’hérédité des classes) pour penser un nouveau rapport : le rapport gouvernants / gouvernés, rapport légitime où on obéit volontairement à l’autorité (ce qui est différent de s’y soumettre, comme dans le rapport chef / sujets)

- Qu’implique l’idée d’État ? quelle est sa nouveauté ou son originalité, puisque le pouvoir préexiste à l’État ? l’État implique l’idée d’un pouvoir qui transcende les volontés particulières de ceux qui commandent. Machiavel, dans Le prince, insiste sur le fait que l’autorité politique ne se ramène pas au fait du commandement. C’est dire que l’État incarne un pouvoir irréductible à la force : il est légitime et correspond à un droit de commander. Dire que le pouvoir est transcendant à celui qui l’exécute, c’est dire que quel que soit celui qui exerce concrètement le pouvoir, l’État ne cesse pas avec la disparition de celui qui l’exerce. Ceux qui gouvernent ne sont que les agents de l’exercice du pouvoir.

**Etat régalien**

\* étymologie, *rex, regis*, le roi, renvoie à l’ide du p*o*uvoir et de son exercice, désigne le niveau de la souveraineté

\* synonyme,  « fonctions politiques élémentaires » « pouvoirs fondamentaux » avec la même acception. « Droit régalien » désigne originairement dans le contexte féodal des pouvoirs exclusifs du seigneur que personne d'autre n'a le droit d'exercer sur son territoire. Régalien signifie donc qui appartient à l’Etat de manière *substantielle*, c'est-à-dire que c’est *compris dans son essence même*

\* c'est pourquoi en *économie*, les *fonctions régaliennes* désignent des tâches que l'[État](https://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89tat) ne doit pas ou ne peut pas déléguer à des sociétés privées, à moins de se nier comme Etat, de perdre ce qui fit sa spécificité et son pouvoir.

\* Il n’y a pas d’Etat régalien type mais des *fonctions régaliennes*, le régalien variant en contenu selon les régimes, mais ce sont toujours des fonctions pensées comme élémentaires, au premier titre desquelles, donc

- la sécurité extérieure et intérieure

- la production d’un système de droit qui définit le juste, le légal

- fonder une souveraineté monétaire, avec un système de banque centrale

\* Un dernier critère, discuté et non nécessairement compris dans des systèmes régaliens, consiste à

- produire une souveraineté budgétaire, l’Etat fixant le cahier des charges des dépenses et des recettes, en instaurant un principe d’impôt et en gérant les finances publiques

- Friedrich Hayek, dans *Pour une vraie concurrence des monnaies*, en 1976, lance un appel au [libre arbitre](https://fr.wikipedia.org/wiki/Libre_arbitre) monétaire prônant l'abolition du monopole de la banque centrale, défend ainsi la concurrence monétaire et refuse à l'État le monopole sur la monnaie fiduciaire.

On comprend aisément que ce sont là les 4 fonctions permettant à l’Etat d’être solide, souverain, et de gérer le pays en le mettant au centre des actes fondamentaux du politique

\* La limitation du régalien –

Dans *Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations*, Adam Smith constate que les souverains abusent de leurs pouvoirs en voulant partir en guerre trop souvent, posant des problèmes de dettes souveraines trop élevées.Adam Smith veut réduire les pouvoirs régaliens à :

- la protection de la société contre toute violence intérieure ou extérieure ;

- la protection de tous les membres de la société contre l’injustice ou l’oppression causée par un autre membre, ou bien établir une administration exacte de la justice ;

- fournir des infrastructures et des institutions publiques, qui sont bénéfiques à toute la société, mais qu’un entrepreneur privé ne peut pas financer lui-même profitablement, par exemple pour l'éducation, les soins pour tous, l'accès à l'eau et à l'énergie.

**Etat providence**

- forme d’Etat opposée à la conception régalienne puisque outre les fonctions politiques fondamentale, l’Etat providence va plus loin dans la gestion de la vie des citoyens, et s’investit dans un projet social

- manière pour l’Etat d’avoir plus de responsabilité dans la santé sociale du pays, d’être plus investi et de dépenser au nom de l’intérêt général ; c’est une conception plus exigeante, avec le souci moral que chacun puisse avoir les moyens d’une existence bonne.

- concrètement, par rapport au régalien, l’Etat providence se dote de larges compétences réglementaires, économiques et sociales en vue d'assurer une panoplie plus ou moins étendue de fonctions sociales au bénéfice de ses citoyens (Impôts fondé sur la justice sociale et la redistribution des richesses, système de sécurité social, retraites, etc.)

- la critique cynique et libérale de ce système en fait un Etat pour assistés. C’est que l’État providence remet en cause l’individualisme, doctrine politique et économique.

- Historiquement, L’Etat providence connait de nombreuses formes possibles

**Eudémonisme**

- Doctrine philosophique existentielle qui fait du bonheur la fin de l’existence humaine c’est-à-dire le but que chaque individu est que l’espèce en général se propose de rechercher.

- Conception en un sens particulier historiquement déterminé autour de quelques auteurs et d’œuvres singulières mais qui renvoie aussi à une tendance tellement spontanée de l’individu, de manière transculturel, qu’elle a une constante de notre condition et qu’elle ne caractérise pas une philosophie en particulier.

- Ce qui va différencier entre eux les eudémonismes, c’est d’une part les moyens permettant de réaliser cette fin heureuse, mais aussi, ce qu’il ne faut pas oublier, la conception du bonheur qui est engagé ; tout le problème du concept de bonheur tient à sa polysémie à son équivocité : qu’entendent les sujets, dans toutes leurs différences, quand ils évoquent le concept de bonheur ?

- Pour certaines conceptions, ce sera le plaisir, pour d’autres, la réalisation de l’intérêt etc.

- On ne peut pas dire alors que tous les eudémonismes se valent puisqu’à partir du moment où on se propose de réaliser une fin morale qui est le bonheur, alors les moyens eux-mêmes doivent être moraux et le bonheur finalement recherché ou effectivement atteint doit en effet être une conception morale du bien et non un plaisir, un intérêt, ou un avantage égoïste déguisé. En effet, un tel intérêt strictement individuel peut tout à fait être immoral.

-La recherche du bonheur semble évidente et s’appliquer à toutes les cultures et au but de chaque existence individuelle - pour autant, il ne faut pas être dupe de cette apparente évidence de cette structure de la condition humaine dans l’agir et dans le rapport des moyens et des fins : il n’est en effet pas si évident que l’homme recherche réellement le bonheur. C’est en un sens ce qu’il dit, reste à savoir ce qu’il fait.

- On constate en effet l’existence du malheur parmi les hommes, en raison des actions des hommes et non à cause d’une nature extérieure qui leur imposerait une souffrance contingente et accidentelle qu’il ne pourrait que subir et dont il ne serait absolument pas responsable. On constate en effet que l’individu, tout comme l’espèce, est spécialisée dans la production de son propre malheur.

- On pourrait penser qu’elle le crée malgré elle et qu’elle ne le veut pas, c’est d’ailleurs ce qui se passe ponctuellement dans l’histoire de l’individu et des hommes, quant à malheur nous tombe dessus, sans que l’action individuelle ne soit engagée et que le sujet puisse en être tenu pour responsable.

- Mais on remarque aussi que l’homme est spécialisé dans la création active de son propre malheur, et ce de plusieurs manières

1 - il fait de mauvais calculs et prend pour un bien ce qui est en réalité un mal - c’est toute la problématique philosophique des piqûres de Bentham, qui invitent à un calcul il y a une critique rationnelle du plaisir et de ses conséquences morales.

2 - Ils refusent le bonheur et s’activent à la construction de leur propre malheur, en déconstruisant un bonheur possible qui est en réalité et paradoxalement une source d’angoisse ; c’est souvent un des leitmotivs des héros dans l’œuvre de Dostoïevski.

3 - c’est qu’on désire le malheur, il y a dans la vie psychique inconsciente, qui œuvre souvent contre l’existence consciente officielle et contre le langage consciemment produit et les idéaux apparemment posés comme objet volontaire de recherche et de valeur, une pulsion de mort, une recherche générale de destructivité dans le psychisme qui vise l’annihilation de soi, qui vise la déliaison, la non réalisation, et qui déstructure insidieusement, en cherchant l’inconfort, le déplaisir du sujet, souvent pour confirmer une place inconsciente où on est privé, notamment du droit au bonheur.

Il ne faut pas oublier qu’une des caractéristiques essentielles de la névrose, c’est d’être une maladie de l’empêchement, du refusement à, du consentement au manque de légitimité, le sujet ne se trouvant pas dans les moyens, dans le droit ou dans la simple capacité de faire, de demander, de désirer, etc..

**Evidence**

- etym. « ce qui s’offre à voir, ce qui se donne ou saute au regard »

- modalité originaire de la vérité en tant qu’elle est encore prise dans notre expérience sensible du monde, des choses et des êtres.

- ainsi caractérisée,  l’évidence est un fruit ou produit de la perception

- elle a comme caractéristique supposée *l’immédiateté* : l’évidence serait instantanée et concomitante au fait de percevoir : percevoir, c’est avoir un rapport clair et distinct mais aussi direct à l’objet ou être perçu

- l’évidence serait également *objective* : ce serait une structure sensible claire dont le sens s’offre *objectivement* à tous ; ce qui est évident est censé l’être pour tous, et ne pas dépendre d’un sujet en particulier

- l’évidence donne la *présence* des choses et des êtres, atteste que quelque chose est bien là, ; présent dans le même monde ; mais la perception ne peut donner que cette *présence*, non son *sens* et encore moins ce qu’elle est ou serait en réalité

- c’est pourquoi l’évidence doit toujours être critiquée et interrogée quant à son sens authentique

- on réalise alors que l’évidence, dont on dit qu’elle est immédiate et objective, n’est en réalité ni l’un ni l’autre : non seulement l’évidence peut être *manquée* - ni immédiate, ni objective, donc, sinon tout le monde la réaliserait - mais qu’elle peut aussi *être* *niée* - c’est donc bien que son sens ne s’impose pas objectivement et qu’elle ne vaut pas preuve en elle-même, qu’elle ne fonde aucune objectivité

- l’évidence n’est pas immédiate, mais est en réalité un résultat : les choses ne sont vraiment évidentes que quand on les interroge et quand on les formate linguistiquement, en se demandant ce qu’est une chose, c'est-à-dire en faisant intervenir le langage et en s’interdisant de se contenter de la seule perception et de son silence. Il faut faire parler l’évidence, si on veut. Husserl dit ainsi que les actes intuitifs (ce qui s’offre dans l’évidences, les choses par exemple) doivent être précédés des actes signitifs (les jugements sur les choses qui les posent telles ou telles). Référence : Husserl, *Recherches Logiques*

- on part donc d’une évidence perçue et silencieuse pour poser un jugement qui permet enfin à l’évidence d’être conforme à son concept, c'est-à-dire d’être finalement claire et distincte pour tous. Il faut distinguer évidence originaire, silencieuse et évidence finale, formatée par le langage

- Mais alors toute évidence authentique est fondée par le langage et est médiate

- l’évidence bien comprise est toujours articulée à la vérité, elle en est l’initiation, la matériau et le moyen ; seulement en rester à l’évidence silencieuse ne suffit pas, c’est seulement une condition nécessaire de la vérité, qui implique toujours le langage (cf. « vérité »)

- l’évidence finit par nommer l’expérience sensible elle-même, comme sol et source du sens ; c’est la position de Merleau-Ponty, dans le *Visible et l’invisible*, où le philosophe parle de *foi perceptive*. C’est dire que notre rapport au monde sensible, avant toute critique hâtive au titre de la dimension trompeuse des sens, est un rapport d’engagement et d’adhésion où on croit à ce qu’on voit, et on a bien raison de le faire ; les problèmes posés par Descartes - les sens sont trompeurs - sont possibles et réels mais ils ne font pas la règle de la perception. Deuxièmement, outre le fait que l’on croit à ce que l’on sent, on est aussi attaché à la perception et à l’expérience sensible de manière irréductible : on ne quitte jamais, ou jamais bien longtemps, le monde sensible, auquel notre corps également sensible reste toujours lié : l’évidence est la source du sens chez l’homme, et une partie du sens de ce que l’on appellera connaissance ou science.

**Existence**

- étymologie : *ek-sistere*, se tenir en-dehors de soi.

- l’idée d’existence s’oppose à celle de subsistance, qui consiste à se tenir en dessous du niveau de la vie simple, dans la survie.

- l’existence est un 3ème mode de la vie, celle qui se jouerait au-dessus ou au-delà de la survie : on distingue ainsi survie, vie et existence.

- seul l’homme existe, l’animal ne peut que *subsister* ; en revanche, l’homme peut être mis, ou se mettre dans une situation où il subsiste, seulement , c'est-à-dire *survit*.

- que l’existence soit l’autre de la survie signifie que l’homme n’a pas d’instinct et doive se projeter, c'est-à-dire pense et construise mais encore réalise le sens de l’action à faire, sans que son rapport au monde ne soit prédéterminé, comme l’instinct le fait pour l’animal. Tout est originairement indéterminé et l’existence implique d’abord d’agir sans savoir, sans jamais savoir en toute vérité.

- l’existence implique que l’homme doive tirer de lui-même les conditions de sa vie, et la construction de sa vie bonne.

- l’homme est donc responsable du sens qu’il donne à l’existence, qu’il s’agisse de son contenu ou de sa signification, mais encore et surtout de son orientation ou direction fondamentale, soit du sens donné à la vie, comme o dit ; attention, cependant, en toute rigueur, la *vie* ne désigne que le sous-bassement biologique de *l’existence*. Ne pas tenir les deux concepts pour synonymes, ce qui serait un contresens grave.

- L’homme est par conséquence libre du sens qu’il donne à son existence ; les autres le sont tout autant, et il n’y a pas de sens donné a priori à l’existence, c'est-à-dire un sens donné immédiatement, originairement, nécessairement et universellement. Le religieux n’a pas plus raison que l’athée ou l’agnostique.

- certaines existences auront cependant individuellement plus de sens que d’autres, en fonction de la liberté et de la morale du sujet qui sont positivement engagées, qui seules lui permettent de réaliser le concept moral d’humanité. Certains individus n’existent pas, c'est-à-dire n’ont pas réussi à devenir des sujets, et des sujets singuliers ; c’est le cas des individus pris dans la misère morale et la maladie psychique grave.

- l’existence peut alors tout autant être investie négativement, c'est-à-dire consacrée à l’immoralité, au mal, à l’égoïsme négateur, au narcissisme malveillant, le sujet étant alors un monstre, celui qu’on qualifie à tort d’inhumain, alors qu’il n’y a pas plus humain que l’horreur, l’animal en étant ontologiquement incapable.

**Expérience**

*-* rapport immédiat à ce qui est, qui est une épreuve que le sujet fait de son monde.

1 ) L’expérience livre la *présence* des choses. Grâce à l’observation des choses, on peut au sein de l’expérience déterminer *certaines caractéristiques* des choses, sans pour autant que ces caractéristiques soient *rationnellement fondées*: il ne s’agit que d’un constat empirique, les caractéristiques sont donc *perceptivement reçues*.

On dit que les chose sont évidentes ( = se donnent à voir et offrent tout ce qu’il y a à en voir).

Tout le problème tient à la *fiabilité* des apparences sensibles (ce que je vois est il vrai ? L’évidence est-elle la vérité ? ) et à la possibilité *d’attribuer réellement*, objectivement, les qualités perçues à l’objet (le froid du marbre appartient-il au marbre lui-même ou n’est-ce que l’effet de la rencontre du sujet et de l’objet marbre ?)

2 ) l’expérience est un vécu : elle livre *l’épreuve* d’un sujet dans on monde, où le sujet *adhère* à l’objet de son expérience. L’expérience est ce moment où le sujet *s’engage* dans son monde et où cet engagement lui empêche de détenir le *sens plein* de ce qu’il fait. Une expérience n’a pas en elle-même son sens et ce sens doit donc être formulé, thématisé une fois l’expérience achevée. Ex : Je peux *savoir*, empiriquement ( = par expérience) qu’un bâton, initialement droit, aura l’apparence d’un bâton courbe ou cassé si on l’immerge dans l’eau.

Si j’en reste à l’expérience, je peux croire qu’il s’agit d’une illusion ou que le bâton s’est cassé en rentrant dans l’eau. Le savoir que j’ai d’un tel phénomène est un savoir *pratique* – il renvoie à un *faire*, non à une *connaissance* : si je *fais* x….il se produit y – et très partiel. L’expérience ne me permet pas d’expliquer ce phénomène.

Ce n’est qu’en recourant à *l’optique* – une science – que je peux expliquer le phénomène, ie en donner le sens : j’ai l’impression d’un bâton courbé à cause de la différence de milieu entre l’eau et l’air, où les lois de propagation de la lumière ne sont pas les mêmes.

3 ) l’expérience est donc notre initiation première au monde, c’est le sol d’où partent nos premiers savoirs (savoirs pratiques) et c’est le sol que la théorie entend expliquer, par la médiation des lois et des principes. Mais l’expérience, en elle-même ne donne pas son sens plein : il appartient à la théorie de l’élaborer.

**Explication**

- expliquer, c’est *déplier*

- cela ne signifie pas égrener les propriétés visibles de la chose, c'est-à-dire décrire ; il existe une différence entre la connaissance du « quoi » (ti, qui renvoie à une description) et la connaissance « parce que » (da ti, qui renvoie à une explication), Aristote, Analytiques II, 1.

- définition retenue en sciences naturelles, articulation d’un phénomène à sa causalité objective, qui comprend malgré tout une *dimension descriptive* : « une description plus ou moins complète des maillons d’une chaîne causale », Railton, 1978, 748.

- notion de pertinence explicative que les théories principales de l’explication scientifique ont identifié comme étant l’essence de l’explication scientifique.

**Expliquer / Comprendre**

- 2 méthodes scientifiques dont la finalité est la même càd comprendre mais les domaines sont différents (ex : science naturelle) et donc les produits sont différents.

- expliquer : articuler un phénomène à une causalité objective pour le déterminer intégralement et le prévoir / comprendre : donner du sens à un phénomène, méthode qui participe toujours de l’interprétation.

**Expression**

Sens littéral : faire sortir à l’extérieur quelque chose d’originairement intérieur, caché, indisponible.  
Sens originaire du terme : le domaine culinaire et la production de jus à partir de fruits (exprimer le jus d’un citron)

A partir de ce sens originaire et matériel, concret et mécanique (on appuie sur quelque chose pour en tirer un produit), on a construit des sens dérivés et neufs, qui changent cependant par rapport à l’origine.

**1.** L’expression rudimentaire du besoin par le cri : un manque interne crée une douleur et est extériorisé pour appeler à l’aide (absence d’autonomie radicale du nourrisson)

* Deux remarques : contrairement au citron, où la substance intérieure et le produit extérieur sont homogènes (jus ceint ou pris dans la pulpe/jus pur), l’expression du besoin met en rapport un manque qui crée une douleur (=intérieur) et une production sonore, cris ou pleurs (= extérieur). Ce qu’on obtient dans l’expression (cris) n’est que le symbole, l’émissaire ou représentant de ce qu’il y a à l’intérieur, c’est aussi une autre réalité, un autre ordre de phénomènes.

Paradoxe : d’un côté, l’expression est le seul moyen pour l’exprimer de se réaliser (intérieur a besoin de l’extérieur pour exister authentiquement) et de l’autre, si ce qui était intérieur existe comme pour la première fois grâce à son extériorisation, il ne faut pas en conclure que ce qui sort à l’extérieur était déjà à l’intérieur, prêt, déterminé, positif, achevé.

L’EXPRESSION CRÉE EN TRANSFORMANT, ELLE N’EST PAS UNE TRADUCTION OU UNE TRANSPOSITION.

* Le citron ne se presse pas lui-même ; dans le cri infantile, celui qui exprime le support ou l’être sur lequel on passe et l’expression renvoient à un seul et même agent.
* Dernière remarque : l’expression infantile reste matérielle mais réduite (dimension sonore)
* Finalement, on passe d’une logique mécanique et sensible à une logique de sens et de symbole. Le cri est le symbole de la faim, son expression, sa réalisation, sa vérité ou son existence pleine.
* **2.** L’expression corporelle physique, la logique de la gestuelle
* **a.** Geste = ?🡪 Mise en mouvement du corps, consciente, irréfléchie ou inconsciente qui tend à faire exister une signification : le geste a un sens, en général (quand il est conscient, ex : un geste de désignation ; quand il est inconscient, ex : les mouvements erratiques du corps de l’hystérique)
* Nuance : deux gammes de mouvement sont soit pauvres en sens/dépourvues de sens : les réflexes innés (réflexe de succion du sein maternel) et acquis (automatismes corporels).
* **Emotion**  
    
  Le sens commun installe a priori l’émotion dans le registre psycho-physique des sentiments, c’est-à-dire en fait d’emblée un trouble conjointement physique et psychique pendant lequel le sujet suspend son rapport aux autres et au monde ; l’émotion a comme cause un évènement extérieur imprévu face auquel le sujet se trouve démuni et qui l’installe dans une position de passivité : le sujet subit le monde et la restructuration du comportement qu’il impose. Cette acception est fondée mais n’est pas le sens originaire de l’émotion.
* Sens littéral de l’émotion :
* Etym. Latine : *e-movere*: mettre un système en mouvement, essentiellement un système vivant ou organisme, depuis une cause essentiellement interne, en rapport avec un évènement externe. Telle quelle, l’émotion est un mouvement de l’intérieur vers l’extérieur et son chez soi originaire est le geste.  
  L’émotion n’est pas d’abord un trouble, chez un sujet mature (au sens psycho-physique/moteur) constitué qui sait déjà s’y prendre avec un monde (c’est-à-dire avoir des habitus, de l’expérience, être apte à) ; c’est avant tout le nom de la rencontre originaire avec le monde sensible et humain.
* Sens originaire = idée d’une relation et d’une rencontre, assortie d’une activité perceptive et exploratrice du sujet, qui institue et développe son expérience et qui se lance dans un mouvement indissociablement physique, psychique et affectif.  
  Notons les contre-points parfaits entre ce sens et celui de notre temps : relation et structure à deux termes VS rupture ce cette relation et abstraction d’un sujet seul (on passe d’un rapport à deux termes à une structure à un terme, le seul sujet ému coupé de son monde, atomisé, isolé).
* **2.** Activité VS passivité
* **3.** Structure d’expérience (épreuve d’un monde) VS rupture de l’expérience (l’émotion bouscule les habitudes du sujet et le laisse interdit).
* Sens authentique de l’émotion : la mise en mouvement du corps vers et dans le monde.
* Cette définition produite, on peut enfin comprendre le geste : une intention de signification (qui existe psychiquement dans l’esprit et en procède, poussée intérieure) qui s’exprime à l’extérieur, dans le monde, où on pointe une chose ou un sujet de manière spécifique : on montre, on indique, on désigne, etc. Ceci = logique de geste conscient, du projet de signification conscient, positif, explicite. Outre cette gamme de geste conscients et explicitement significatifs, quand le sujet est objectivement animé d’un projet, d’une intention psychique, il faut envisager toute la gamme des gestes spontanés : deux modes, inconscients et irréfléchis.  
    
  1. Les gestes irréfléchis, ont-ils un sens ?
* On prête communément la capacité de produire du sens à la réflexion : seule la conscience virtuelle puis réfléchie peut élaborer une intention, un projet qui permettent d’émettre de la signification.
* Or, il faut envisager une production passive et spontanée du sens qui se fait malgré voire aux dépens du moi conscient.
* Dans l’ordre du geste irréfléchi, on s’intéresse essentiellement aux automatismes, qui étaient des gestes d’abord accompagnés d’une conscience intense et aigue et qui ont fini, par répétition et intégration, par passer dans le corps pour devenir une structure habituelle du comportement.
* Le corps a attrapé/capté un type de mouvement et a institué une nouvelle pratique motrice qui constitue un habitus, c’est-à-dire une aptitude à une certaine catégorie d’action dans le monde grâce au corps. Il y avait conscience, il y a maintenant automatisme.
* L’automatisme a-t-il un sens, ou en garde-t-il un ? A l’origine, il y avait activité, projet, signification puis il y a eu sédimentation du sens, littéralement incorporation. Le sens est toujours présent dans l’automatisme, il suffit de le remobiliser c’est-à-dire faire attention aux gestes et le réfléchir.  
    
  1’. Que penser des gestes qui ne sont plus fondamentaux et essentiels dans l’institution du corps (la marche) qui semblent anodins, superficiels voire absurdes mais qui accompagnent cependant tous nos comportements notamment la prise de parole ?
* Les gestes accompagnant la parole ne sont pas un simple ornement, c’est-à-dire une structure superflue du comportement.
* On pourrait croire que la production du sens dépend de la seule parole, le geste n’étant qu’un support physique dépourvu de sens.
* Or, tout geste en soi est signifiant : non seulement il oriente, il montre une direction mais encore il a un contenu, une signification, même pour un geste élémentaire (ex : désigner ou indiquer avec le doigt).
* Joint à la parole, le geste continue d’avoir un sens, et il permet d’incarner, c’est-à-dire de donner corps au sens.
* Impossible de parler sans faire usage moteur du corps 🡪 aucune parole n’est désincarnée 🡪 toute parole a pour support et comme vecteur des gestes. La parole est elle-même finalement un geste 🡪 la parole bien comprise est dans la continuité du geste et est un geste de degré supérieur ; c’est une métamorphose du geste signifiant et on reconnait encore dans la parole un fond de gesticulation motrice.
* On peut traditionnellement opposer geste (le corps) et la parole (le sens produit par l’esprit) mais il faut aussi et surtout savoir les articuler (réf. Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole)*
* **3.** Dernier sens de l’expression : l’expression au sens commun, c’est-à-dire linguistique
* Condition de possibilité de la parole : le geste, premier type d’expression et première production de sens.
* Préhistoire de la parole : un ensemble de mouvements corporels et de tentatives d’articulations : le babil.
* Institution de la capacité authentique à la parole : une fois que le développement psychomoteur est maturé et que le corps est unifié (stade du miroir + maîtrise de la marche)
* Maîtrise de l’expression linguistique = d’abord orale, élément originaire de la parole = Maman/Papa, etc.
* Développement progressif/apprentissage de la langue maternelle et/ou de la langue vernaculaire (la langue massivement et traditionnellement parlée dans un pays donné)
* Prima et antécédence de l’apprentissage oral sur l’écrit.
* Importance déterminante de l’écrit : objectivité, stabilité, transmission, constitution et accumulation du savoir, etc.

**Fait social**

- Source Durkheim, *Règles de la méthode sociologique*: Phénomène social typique qui ne relève pas de l'ordre de la loi (formulée explicite et objective) mais de l'ordre de la norme c'est une manière de faire diffuse et coercitive dans la vie sociale, le fait social permet de créer un groupe avec des valeurs et des idées communes.

- C'est en un sens un lien et un aimant social mais c'est également une puissance normative et idéologique qui tend à exclure et à marginaliser quelqu'un.

- Paradoxe ou ambivalence du fait social il sert à structurer, organiser et lier une communauté en procédant à l'exclusion de certains

**Falsifiabilité**

- Une théorie est vérifiable si elle donne les moyens de prouver qu’elle a raison.

- Or, Popper prétend que de nombreuses théories sont construites de manière à être toujours vérifiables. La « vérifiabilité » n’étant plus alors une preuve de rigueur scientifique, Popper affirme que le seul moyen d’être sûr qu’une théorie est scientifique est qu’elle est falsifiable, ie qu’elle fournisse les moyens de sa propre critique et de son éventuelle destruction.

- De là, on de débarrasse du marxisme et de la psychanalyse, qui se donnent le moyens d’avoir toujours raison 🡪 ce ne sont plus des sciences.

**Fin – Fin / moyens**

La fin est ce qui est recherché pour soi-même, que la morale appelle une valeur intrinsèque.

**Finalité**

- Physique, depuis Galilée et Newton, avait opté pour une conception mécaniste de l’univers, ie dehors les concepts de causalité et de finalité !

a ) Finalité a une place centrale dans Physique d’Aristote, cf. *« l’art ou bien exécute ce que la nature est impuissante à effectuer, ou bien l’imite. Si donc les choses artificielles sont produites en vue de qq fin, les choses de la nature le sont également, c’est évident. », Physique, II* 🡪 les causes finales ! Ultimes noyaux explicatifs ! ? ? Pas vraiment, pb = accrochage de ces causes à Dieu, premier moteur immobile.

b ) science moderne a substitué notion de loi physique à celle de cause finale. Le pb = proximité finalisme / providentialisme.

c ) mais mais mais, cybernétique + néguentropie = passage obligé par un finalisme révisé…Cybernétique = science intégralement physique de la régulation et de la communication dans la machine (Wiener 1950) 🡪 besoin de finalité pour rendre compte de processus physiques qui ne trouvaient pas d’explication dans un schéma strictement mécaniste. Notions cybernétiques se réfèrent à des machines hautement organisées en fonction d’un objectif, capables de faire des choix, et comportent donc une connotation finaliste 🡪 réintégration par Wiener de notions de but et de finalité dans une théorie intégralement physique ! ! Par ailleurs, néguentropie réintroduit idée de finalité, activité orientée vers une fin 🡪 révolution épistémologique, réhabilitation finalité ! !

**Formalisme**

**-** attitude philosophique et scientifique consistant à privilégier la description mathématique des choses sur leur explication conceptuelle.

- Elle se fonde sur le formalisme mathématique de Hilbert, selon qui les mathématiques peuvent être construites grâce à utilisation de formules et indépendamment de toutes signification.

**Formel / matériel**

- distinction à comprendre dans l’héritage forme / fond -> forme renvoie à des éléments de structuration et de présentation de surface.

- Attention : La forme n’est pas superficielle, c’est seulement l’apparaitre premier d’une chose ou d’un sujet. Ce sont des éléments codés et reconnaissables qui opèrent comme un cadre.

- Matériel : équivalent du fond ou contenu, c’est-à-dire la signification substance.

**Genre / espèce / individu**

- triade qui utilise la distinction universelle / général / particulier , en s’appliquant à la logique pour donner 3 catégories permettant un classement selon un jeu d’échelles .

- C’est aussi une triade biologique.

**Gravitation universelle**

- Newton*,* les amas de matière possèdent pouvoir de s’attirer mutuellement selon des forces proportionnelles à leur masse et inversement proportionnelles au carré de leur distance.

- Les corps célestes –planètes, étoiles, etc…- sont si massifs qu’ils s’attirent réciproquement et, de ce fait, gravitent les uns autour des autres.

**Hallucination**

- phénomène psychique qui a l’apparence d’une perception, croyance en la perception d’une chose qui pourtant n’est pas. La définition psychiatrique dans le DSM ou le CIM pose que  c’est une « perception sensorielle sans présence d'un stimulus détectable. »

- l’hallucination peut porter en droit sur l’ensemble des sens de notre corps, soit l’ensemble des récepteurs qui permettent de rentrer en relation avec un monde ; la plupart du temps, l’hallucination visuelle mais elle peut aussi être auditive. Elle est plus rarement tactile et gustative. De fait, elle est souvent visuelle.

- l’hallucination peut avoir plusieurs modes, renvoyant eux-mêmes à des sources différentes ; il faut distinguer l’hallucination causée par des lésions organiques objectifs du cerveau, celle qui est un effet généré par des psychotropes (l’usage de drogue), et enfin l’hallucination proprement psychiatrique, qui ne renvoie à aucune cause organique, physique, mais psychique.

- c’est l’hallucination au sens psychique qui nous intéresse, soit le symptôme positif de la psychose. Note importante ces  hallucinations dites « psychiques » ne présentent pas suffisamment de modalités sensorielles pour être confondues avec une perception sensorielle commune.

- L’hallucination est bien en ce sens un phénomène subjectif ; il n’y a pas d’hallucination de groupe, mais seulement un type déterminé d’hallucination pour un sujet déterminé ; le sujet qui souffre en psychiatrie d’hallucination ne va pas avoir n’importe quel type d’hallucination ; cette dernière renvoie toujours à la projection à l’extérieur d’une problématique psychique , soit intérieure.

- Il faut distinguer l'hallucination de l’hallucinose ou pseudo-hallucination . Une hallucination associe toujours à la projection hallucinatoire une absence de discernement sur les faits : le sujet adhère ou croit entièrement à l’objet de sa projection et maintient que c’est une perception objective, dans le réel, que cela vient de l’extérieur // au cours d'une hallucinose, le patient reste totalement critique quant à la réalité de la perception expérimentée.

-  Il faut aussi distinguer hallucinations et *interprétations délirantes*, où la personne attribue un sens délirant à ses perceptions sensorielles ; croire que tel rayon de soleil est la manifestation de dieu et qu’on est un élu, qui voit des signes partout, alors que c’est lui qui les constitue.

- L’hallucination consiste toujours à prendre pour une perception ce qui est en réalité une projection ; c’est dire que celui qui hallucine ne réalise pas que son hallucination en est une, il prend son hallucination pour une perception, soit pour un événement du monde extérieur.

- C’est pourquoi il faut distinguer hallucination et illusion, au sens de l’illusion d’optique, l’illusion physique et non l’illusion au sens existentiel.

**Hapax**

- invention volontaire d’un nouveau mot dans une langue donnée.

- création inédite par rapport au répertoire ou vocabulaire disponible d’une langue donnée.

- c’est cependant mot qui n'a qu'une seule occurrence dans la littérature.

- Le terme hapax est lui-même un néologisme dû à John Trapp en 1654, in Annotations upon the Old and New Testament, créé à partir du grec ἅπαξ (λεγόμενον) / hápax (legómenon), « (dit) une seule fois »

**Hasard**

*-* probabilité statistique. *« séries indépendantes, ie qui se développent parrallèlement ou consécutivement sans avoir les unes sur les autres la moindre influence (…) les évènements amenés par combinaison ou rencontre d’autre évènements qui appartiennent à des séries indépendantes les unes des autres sont ce qu’on nomme des évènements fortuits ou des résultats du hasard »* Cournot.

- Hasard renvoie à intersection de séries causales indépendantes et à des déterminations relevant finalement du calcul des probabilités.🡪 hasard = outil privilégié du projet téléonomique à l’œuvre dans le vivant.

**Hédonisme**

- éymologie, ἡδονή / *hédoné*, « plaisir » + suffixe -ισμός ; fait d’avoir du plaisir et surtout de le rechercher.

- Notons d’abord que le plaisir, objets de cette philosophie, est une réalité physique et physiologique originaire nécessaire à la survie de l’organisme ; il nomme en même temps un état du corps, un vécu interne si on veut et une expérience c’est-à-dire la rencontre entre un organisme et le monde, plus justement entre l’organisme et une chose du monde. J’ai du plaisir, typiquement, quand je donne à mon corps et que j’intègre en son intérieur une substance qui vient d’abord de l’extérieur, du monde et que j’appelle de la nourriture. Le plaisir est bien en même temps et d’abord une expérience, une relation à l’extérieur puis un vécu intérieur.

- Le plaisir est nécessaire à la vie, c’est d’abord un état corporel puis un état intellectuel et spirituel, CF définition du plaisir dans le glossaire.

- Mais si tout plaisir est nécessaire et naturel, il n’est pas bon de rechercher tout plaisir, c’est-à-dire qu’on ne peut pas de manière absolue en faire la fin de l’existence c’est-à-dire l’objectif constamment et systématiquement recherché, à l’exclusion de tout autre chose.

- Cette position est d’abord tentante et séduisante puisque l’organisme intéresse vitalement à se faire plaisir et que le plaisir est d’abord le moyen du bien-être mais aussi du bien, c’est le moteur naturel d’une téléologie qui conduit au bonheur, et il faut en ce sens, avec Épicure, accepté de suivre le plaisir.

- Mais alors que le plaisir n’est institué naturellement que pour accompagner la satisfaction d’un besoin et pour nous rappeler de nous occuper de la maintenance de notre organisme pour survivre, mais encore pour vivre et encore vivre bien, il peut rapidement, de moyes au service d’une fin qui lui est intérieurement articulée mais en un sens aussi différente, sans être extérieure, le bonheur, devenir la fin de l’existence ; il est très facile de finir par rechercher le plaisir en soi, pour le plaisir, dans une auto technicité qui signifie la souffrance physique, le malheur moral etc. mais encore l’aliénation du sujet.

- Il faut donc critiquer et limiter le plaisir en ce que sa recherche systématique, à l’image du tonneau des Danaïdes, qui est une punition et non une source de jouissance, conduit nécessairement l’individu et l’espèce au malheur ; pour que le plaisir garde insensée une valeur, il faut donc à la manière d’Epicure, en proposer une critique rationnelle et non morale ou moralisatrice.

- Le plaisir est bon, à condition d’être limité, et si l’hédonisme en un sens général est un problème, si on entend par là la recherche systématique et exclusif du plaisir et le faite qu’on recherche plaisir pour le plaisir, comme une fin en soi, il ne faut pas confondre cette acception moderne et contemporaine avec l’hédonisme philosophique comme école et mouvement, qui fait justement du plaisir un mouvement et non un état, ce qui a une signification remarquable, on va le voir.

- attention donc, l’hédonisme philosophique n’est pas nécessairement une doctrine bornée, avec une conception unique et simple du plaisir, qui vise à rechercher *tout* plaisir ; c’est une doctrine sage, qui emprunte à l’épicurisme, ou en tout cas communie avec lui sur l’importance morale et existentielle du plaisir : l'évitement de la souffrance constitue, dans cette recherche du plaisir, le but de l'existence humaine. Si donc un plaisir s’avère mauvais, physiquement et / ou moralement, alors il doit être évité.

- en quoi l’hédonisme n’est-il pas cependant l’épicurisme ? L’eudémonisme, théorisé notamment par les Épicuriens et les Stoïciens, considère le *bonheur* et non le plaisir comme but de la vie humaine. Difficile cependant de les distinguer réellement, car dans l’hédonisme bien compris, le plaisir signifie l’accès au bonheur. L’épicurisme n’est qu’un mode raisonné, rationnel et raisonnable de l’hédonisme.

- seuls les Cyrénaïques ont une conception hédoniste radicale, où le plaisir est le souverain bien, la fin de la vie humaine ; le plaisir est défini comme bien suprême, c’est « un mouvement doux accompagné de sensation ». Le plaisir est un mouvement doux, alors que la douleur est un mouvement rude.

- *la différence essentielle avec les stoïciens* : c’est le plus évident, puisque les stoïciens peuvent refuser le plaisir, en ce qu’il a une source de dépendance d’aliénation qui compromet le bonheur. Le sujet, perdu dans la recherche effrénée est jamais comblé du plaisir, ne fait que creuser sa douleur sans jamais pouvoir l’arrêter, puisqu’il tombe dans la jouissance de l’excès, ou jamais rien ne suffit, source de malheurs évidentes qui suffit à condamner le plaisir et à définir l’existence contre le plaisir, en évitant systématiquement, pour découpler le lien antique traditionnel entre plaisir et bonheur et faire du bonheur une réalité tout autre.

- *la différence essentielle avec l’épicurisme* :

1 - cette définition s'oppose à la version modérée d'Épicure pour qui la fin est une ataraxie, une privation de douleur et une sorte de repos.

Ce repos serait insuffisant pour les Cyrénaïques, semblable à un sommeil, une apathie s'il n'y a pas de sensation, et non un vrai bonheur.

Il est très original dans la pensée grecque de faire d'un mouvement (un mouvement doux) le but de la vie alors que le repos est d'habitude conçu comme la fin et le but de tout mouvement , et ce depuis Aristote.

2 - La vraie fin est le plaisir et c'est toujours un bien.

Les Cyrénaïques « de la première génération », les radicaux seulement, vont jusqu'à dire que le but de la vie est le plaisir et non pas le bonheur (alors que l'eudémonisme est une constante de la plupart des éthiques grecques chez Aristote ou les Epicuriens). Pour eux, un bonheur n'est rien d'autre qu'une somme de plaisirs particuliers et on ne peut donc pas mettre un bonheur futur au-dessus d'un plaisir présent.

- *la différence essentielle avec le platonisme*, c'est-à-dire le modèle de la philosophie antique : les cyrénaiques admettent une distinction entre plaisirs du corps et plaisirs de l'âme, mais renversent la hiérarchie platonicienne en accordant plus d'importance aux plaisirs corporels (sensoriels), même si certains textes semblent dire que tous les plaisirs sont égaux entre eux.

**Homme**

- Organisme animal de la famille des hominidés, qui a connu une évolution remarquable depuis l’apparition de cette branche, jusqu’à l’espèce qu’on appelle l’*Homo sapiens sapiens*. Vivant caractérisé par sa néoténie - c’est-à-dire le fait qu’il arrive montre sans être achevé dans sa constitution organique et qu’il a besoin d’une maturation auprès de la mère pour se développer au regard de sa motricité et de ses capacités physiques élémentaires - , sa station verticale, la taille de sa boite crânienne et de son cerveau, la capacité d’articuler des sons à une fréquence spécifique et son dénuement défensif et agressif – il ne possède ni moyen de défense naturel, ni de possibilités corporelles agressives d’attaque.

- Ce sens *biologique* doit être distingué de la signification proprement *morale*, quand on parle d’humanité. On entend en effet par là non pas l’homme comme espèce naturelle mais bien comme la condition humaine en tant que l’homme s’il est un animal, est bien le seul animal à être apte à la *liberté* et la *morale*.

- L’homme authentique, conforme à son concept est celui qui est capable de ne pas se réduire à son corps, au fait d’être un organisme biologique, mais bien d’être un *composé de corps et d’esprit*, mais encore un esprit libre et apte à la morale c’est-à-dire au respect de la *dignité* en lui-même et en l’autre c’est-à-dire au fait de ne jamais considérer les autres sujets comme des *moyens* mais toujours aussi comme des *fins* c’est-à-dire des *personnes* libres *indépendantes* de soi et *autonome* comme soi.

- C’est le passage de l’un à l’autre qu’on appelle *l’éducation*.

- Référence : Kant, *Anthropologie du point du pragmatique*, introduction, un ; CF également les *Leçons sur l’éducation.*

- L’homme, précisément en raison de cette aptitude à la liberté, ne peut pas être l’objet d’une *définition possible* ; on peut et on doit le *caractériser* en lui donnant ses déterminations essentielles mais il est impossible de l’enfermer à la manière d’une chose dans une signification fixée, à jamais déterminée.

- C’est la raison pour laquelle l’homme, espèce à l’avenir incertain, n’est pas simplement un produit de l’évolution c’est-à-dire d’une détermination naturelle, il est surtout le fruit de la culture qu’il se donne et il n’est jamais un simple produit mais toujours un être ouvert pour qui son être même est en question et fait problème.

- C’est la raison pour laquelle les sciences de l’homme ne peuvent jamais réellement *connaître* l’objet, l’homme ne pouvant jamais réellement être un *objet* pour lui-même, étant essentiellement un *sujet*.

- C’est la raison pour laquelle il n’y a pas de *nature humaine*, c’est-à-dire une essence originaire fixée et définitive, qui reste identique dans le temps ; il y a en revanche une *condition humaine* c’est-à-dire une manière spécifique de vivre propre à l’homme seul, qu’on appelle une existence, qui comporte des possibilités de liberté et de moralité mais qui dépend en dernière analyse du tour que chacun lui donne de manière individuelle. Tous les humains en ce sens *n’existent pas,*  certains démissionnant de cette tâche et restant en un sens comparables à de *simples organismes*.

**Honoraire**

- don d’argent en contrepartie d’un service rendu à la vie.

- un service médical ou juridique-moral qui engage le rang, l’honneur, l’intégrité physique, morale ou matérielle ( qui reste moral, défense de mes biens comme miens).

- ce service est hors de la logique de l’évaluable, c’est l’inestimable kantien - somme d’argent qui ne correspond à aucune quantité adéquate possible, bien qu’elle soit elle-même une quantité. - je paie ce qui n’a pas de prix

- pas de logique quantitative

- pas de logique d’échanges

**Humanité**

- L’humanité est un concept doublement articulé

\* c’est d’une part la référence biologique et naturaliste à l’espèce humaine, en tant qu’elle appartient à la chaîne naturelle des espèces. On renvoie concrètement au fait que l’homme est un Homo sapiens sapiens, genre le plus abouti des hominidés, qui se définit par le faite qu’il sait, mais encore qu’il sait qu’il sait, c’est-à-dire un animal qui se définit par la capacité d’une conscience réflexive, là où les autres animaux ne disposent que d’une conscience élémentaire, liée aux fêtes de réaliser son inscription dans un milieu donné d’être capable d’interagir avec lui.

\* Mais c’est d’autre par la référence morale, foncièrement culturel, à l’homme comme seule espèce capable de devenir libre et de développer un rapport moral à soi et à l’autre, c’est-à-dire d’être capable d’interroger son action selon des questions critiques de sens, mais encore de biens et de mal. En ce sens, l’humanité désigne la condition humaine en tant qu’elle est apte à se libérer de son inscription naturelle, à dépasser son simple statut d’animal pour être capable de devenir non seulement un être politique mais encore un sujet moral c’est-à-dire une personne, et d’être capable de considérer tout autre comme son semblable et de travailler un vivre ensemble où il soit possible d’être libre et heureux pour tous, théoriquement et idéalement.

\* Dans le sujet, il faut partir bien sûr du sens biologique et naturaliste de l’espèce, l’humanité comme simple faite d’être un Homo sapiens c’est-à-dire seulement un organisme, un animal, vers l’idée que l’homme a à devenir ce qu’il est réellement, ce qui correspond à sa condition, c’est-à-dire un être libre, à l’opposé de l’animal qui reste dépendant, et de la nature et de son instinct.

\* De ce point de vue on est obligé de faire d’abord une remarque qui oriente notre traitement du sujet, on ne naît pas homme, on le devient et l’homme, c’est cet être qui n’est jamais mais qui est toujours condamné à devenir.

L’unité humaine est assurée de principe par le fait que nous appartenons tous à la même espèce biologique. De ce point de vue, malgré les différences apparentes liées aux ethnies, aux couleurs de peau etc., Il y a une unité réelle et donnée dans l’appartenance au même type naturel, cette espèce qu’on appelle l’*Homo sapiens sapiens.*

L’autre unité humaine envisagée, c’est celle non pas biologique mais morale de la condition humaine, de l’humanité au sens culturel ; or, s’il y a bien l’unité d’une condition humaine, il ne faut pas pour autant envisager une humanité unifiée et pacifiée c’est tout le contraire.

**Hybris**

- démesure, fait que l’homme ne reste pas à sa place, finie et mortelle, et veuille égaler les Dieux

- syn. orgueil extrêmement prononcé qui signifie le refus de notre condition d’homme.

**Hypocrisie**

Étymologie : hypo = en dessous de ; krinein= juger

-Produire une parole qui se situe en dessous de ce que l’on pense réellement .

-Raison ou moteur de l’hypocrisie=peur, lâcheté, désir de ne pas blesser.

Hypocrisie=bienveillante et malveillante. Attitude très représentée dans le champs social où elle constitue un comportement facile et désengagé, en même temps qu’un rapport faux et superficiel à l’autre. Elle peut servir d’esquive aux rapports de force, d’alternative à l’honnêteté ou de moyen flatteur pour arriver à ses fins.

**Hypostasie**

- Tendance spontanée de l'esprit humain à donner finalement une existance réelle à ce qui n'était initialement qu'une idée ou une manière de parler.

- Ex: l'énergie renvoie stricto sensu à la quantité de travail produite par un système physique. On parle ainsi d'énergie thermique (l'effet-joule) produite par un système électrique en fonctionnement.

- Dés que l'on sort de cette définition strictement scientifique, on est uniquement dans les métaphores/les manières de parler: exemple, avoir ou non de l'énergie au quotidien.

- Problème apparait dés qu'on réalise un fait de langage en oubliant le statut de métaphore. On substantialise ce qui n'était qu'une idée dans les mots mais qui n'avait jamais été une structure physique matérielle, objective, réelle. On transforme en réalité concrète un principe abstrait.

- Ex: Des idées abstraites comme l'âme sont sujettes à hypostasie.

- L'hypostasie s'explique toujours par l'action persuasive du langage: A parler et à trop parler de X, on finit par prendre X pour réel.

**Icone**

- Signe artificiel qui a pour propriété d'imiter perceptuellement ce à quoi il réfère.

- En cela, l'onomatopée est une icône sonore.

- En revanche, une photo n'est pas une icône. Ce n'est pas une représentation à vue sémiologique.

- Ex d’icône dans la signalétique du code de la route



**Idéal / réel**

- réel est ce qui est , qui arrive et est arrivé, nécessité a posteriori, en soi contingent mais qui ne manque pas d’arriver, règle de l’accidentel

- l’idéal est, par opposition, et en *réaction* morale et *métaphysique*, ce qu’on voudrait ou désirerait qu’il soi

- Réel = le monde extérieur physique , naturel mais aussi humain , c’est la situation vécue concrète dans laquelle S est pris ; l’idéal est l’invention d’un ordre imaginaire qui s’oppose au réel pour le corriger ou le compenser ; la mission est alors aussi *psychologique*

- mais l’idéal est aussi l’ordre de la réflexion *philosophique* et *religieuse*, morale et aussi scientifique : en effet l’idéal permet de partir du réel pour le comprendre en lui donnant du sens ou sa vérité. On doit partir du réel, penser l’idéal pour critiquer et dynamiser le réel.

- la distinction invite enfin à distinguer le réel et l’imaginaire, l’idéal étant aussi nécessaire mais dangereux (illusion , rêverie )

**Identité / égalité / différence**

- triade logique qui permet d’exprimer un rapport entre deux phénomènes , ordre de phénomènes, propositions termes , etc.

- L’identité est le rapport logique élémentaire qui pose que À=À , qui a une conséquence ontologique ( c’est à dire quand on l’applique aux être ) : une chose identique est dite en soi , elle est mais ne devient pas , c’est à dire qu’elle ne change pas . C’est la chose physique

- L’égalité n’implique pas nécessairement l’identité des termes égaux . C’est un rapport d’équivalence non stricte sans pour autant que les termes sois confondus . Exemple : A=C alors que identité A=A où il y a équivalence stricte entre les termes.

- La différence renvois enfin à un rapport alternatif entre deux termes , l’infériorité ou la supériorité . La différence à une signification d’abord logique puis ontologique . Les sujets en effets sont tous dans leur être différents les uns des autres . Seulement ils interprètent cette différence, en sortant d’une distinction horizontale pour inventer une hiérarchie, un axe vertical où la différence est d’infériorité.

**Incertitude**

Problème du quotidien, dans le champ de la connaissance certes mais pas seulement, elle regarde aussi la logique de l’action : le fait de ne pas savoir n’est pas qu’un problème théorique mais pratique, puisqu’il signifie ne pas pouvoir articuler réflexion et action en raison du défaut de savoir, qui empêche ou suspend alors l’action.

On aimerait et il faudrait savoir pour agir, la certitude renvoyant alors au moment subjectif de l’appréhension du vrai, fondement légitime de la connaissance et de l’action sur le monde

Mais l’incertitude n’est pas seulement un état ponctuel de la pensée qui pourrait ou voudrait savoir, mais ne possède pas le savoir pourtant objectivement disponible, mais non subjectivement acquis ; en effet, quand je suis dans l’incertitude, c’est que je ne sais pas, mais peut-être qu’un autre sait, et que la certitude est possible objectivement. J’ai alors une incertitude négative, envers d’un savoir et d’une certitude possible.

Mais on doit alors aussi, depuis le début du XXème siécle et ses bouleversements épistémologiques, penser une incertitude positive : ce n’est pas seulement un défaut de savoir, c’est aussi une limite du savoir : il y a des phénomènes et structures qui imposent l’incertitude, dans la mesure où on ne peut pas produire une science positive, on ne peut pas expliquer, on n’a pas de vérité mais une ambigüité fondamentale ; ainsi du statut de la lumière en physique depuis le XVIIeme siècle, problème qui ne sera pas résolu dans un état futur des connaissances, mais qui est bien une limite structurelle au savoir

En quoi l’incertitude n’est-elle pas seulement un défaut de la connaissance du sujet, mais une limite même de la connaissance dans son rapport au réel, et dès lors en quoi est-il nécessaire de réaliser et d’assumer positivement cette incertitude pour agir et pour connaitre en acceptant les limites de cette connaissance, si bien que l’incertitude devienne une règle du rapport au réel ?

1 - On peut d’abord ne pas être certain de soi, de ce que l’on sait, ou de ce que l’on croit savoir et à ce défaut de connaissance peut alors correspondre une connaissance possible. Si je ne suis pas ou plus certain d’un contexte historique, du nom d’un pape ou de la situation géographique exacte d’un pays, je peux combler ce manque par la connaissance, qui est elle disponible et existe comme un objet extérieur au sujet, fondé et vrai. On passe alors de l’incertitude à la certitude et l’hésitation est résorbée. La certitude reste subjective, Wittgenstein, *De la certitude*, et elle doit toujours être mise à l’épreuve.

2 - Mais il y a bien au cœur des sciences, un principe d’incertitude ; ce n’est plus un défaut du sujet, mais une limite de l’objet science

3 - Enfin l’incertitude est aussi articulée à l’action, c'est-à-dire aussi à la morale : on n’est pas sur du sens à donner à l’action, ou à sa pensée, son raisonnement et on a alors des scrupules à agir ou à dire, car on n’est pas sur de soi - se pose le problème de la légitimité du discours, de la pertinence de l’action, en tant qu’elles auront des conséquences morales, et pas seulement épistémologiques : on peut commettre une erreur, mais aussi une faute.

**Inconscience**

-Ne jamais confondre avec l'inconscient freudien

- Inconscience = attitude appartenant au champ moral,

inconscient = champ de la psychologie

-Attitude qui consiste à ne plus se soucier des conséquences de ses actes sur soi et sur les autres.

Nuance : le seul rapport entre inconscience et inconscient est lié au fait que dans la psychose, le sujet ne distingue plus l'imaginaire pathologique du réel, c'est-à-dire du monde commun par principe, il ne peut plus réaliser le sens de ses actes et ne peut juridiquement être tenu pour responsable

**Inconscient**

- attention à ce terme, *polysémique* et par là même *équivoque*.

- ce n’est pas *l’inconscience*, attitude *morale* qui consiste à ne pas penser, ou pas assez, aux conséquences de l’action sur soi ou sur autrui.

- ce n’est pas l’inconscience *au sens physiologique*, fléchissement ou disparition de la conscience au sens d’une inscription et une participation à la vie perceptive et au monde humain, contraire de l’état de veille ; une telle inconscience se trouve dans le sommeil, ou dans le coma.

- c’est une notion psychologique, proprement psychanalytique, qui renvoie de manière générale à un phénomène, acte ou une parole, qui se produit aux dépens de l’individu, sans que sa conscience n’intervienne, n’en soit à l’initiative, ou même ne s’en rende compte.

- est définitivement et radicalement inconscient l’ensemble des « premières impressions de l’enfance » (Freud, 1905, Trois essais sur la théorie sexuelle). Cela renvoie à la période 0-3 ans. On ne peut pas se souvenir de cette période. C’est immémorial. Cette période correspond à l’institution progressive de la mémoire et de la conscience.

- autre pb : on a accès à des souvenirs déformés, travaillés par l’inconscient ; ce n’est pas un défaut redressable, c’est la règle du souvenir.

- les manifestations normales de l’inconscient, cad présentes chez tous, attestent déjà d’un poids sur la conscience :

\* *lapsus* (chute, chute de l’intention de signification consciente officielle, au profit du surgissement inconscient du refoulé, Freud, 1901, Psychopathologie de la vie quotidienne)

\* *acte manqué* (projet conscient n’aboutit pas ou ne se réalise pas, en raison d’en enjeu inconscient non formulé, qui pousse le sujet, sans qu’il s’en rende compte, à ne pas effectuer l’action prévue, ex : mettre son réveil le matin de l’examen. Le sujet ne se lève pas, et l’acte prévu est en effet manqué ; mais du point de vue de l’inconscient, l’acte est réussi puisque le sujet évite ainsi l’angoisse et la peur de l’échec.)

\* rêve (lire la def .du glossaire)

- les manifestations pathologiques, ou maladies, sont en effet un poids sur la conscience et sur l’existence, au point de l’écraser massivement, comme dans le cas de la psychose (perte du lien à la réalité extérieure objective et au monde humain commun).

**Indice**

- «Fait immédiatement perceptible qui nous fait connaître quelque chose à propos d'un autre fait qui ne l'est pas» ( Prieto, Sémiologie, dans Le Langage, La Pléïade, p. 95)

- un lien logique et implicatif entre l'indice et ce à quoi il renvoie. L'indice est, en fait, la manifestation des effets implicatifs d'un phénomène empirique.

- Ex : La fumée est l'indice de l'existence d'un feu.

\* L'intention de communiquer permet de distinguer indice et signal.

- Indice: fait immédiatement perceptible qui nous fait connaître quelque chose à propos d'un autre fait qui ne l'est pas, Prieto, Sémiologie dans Le langage

- Signal : fait qui a été produit artificiellement pour servir d'indice, Prieto, Sémiologie dans Le langage

**Induction**

1 ) au sens commun on entend par induction l’inférence conjecturale qui conclut

a ) de la régularité observée de certains faits à leur constance

b ) de la constatation de certains faits à l’existence d’autres faits non donnés mais qui ont été liés régulièrement aux premiers dans les expériences antérieure.

2 ) au sens scientifique du terme, l’induction est le raisonnement par lequel on passe du particulier à l’universel, du spécial au général, de la connaissance des faits à celle des lois. L’induction est au principe de l’empirisme, mais elle participe aussi du rationalisme.

**Inertie**

*-* Newton, inertie = ppté de la matière qui consiste en incapacité de celle-ci à changer de direction ou de vitesse sans intervention d’une force.

- Ce principe a été découvert par Galilée, Giordano Bruno et Descartes. Newton l’utilisa comme postulat pour construire sa théorie de la gravitation universelle.

**Information**

- Sens scientifique = niveau de structuration du système

**Inférence**

- opération logique par laquelle on tire d’une ou plusieurs propositions la conséquence qui en résulte nécessairement.

**Illusion**

- Etym. : *illudere* 🡪 se jouer de soi-même, tour ou histoire qu’on se raconte

- Illusion est partagée entre le conscient et l’inconscient ; on peut l’identifier, mais pas nécessairement. Les racines de l’illusion sont d’abord irréfléchies, si ce n’est inconscientes.

- Croyance individuelle ou collective qui porte une représentation du monde qui a une double fonction :

1 - Fonction psychologique de réassurance devant la peine/la difficulté de l’existence ; « l’illusion fait vivre ».

2 - Une fonction existentielle de donation de sens : l’illusion orientel’existence et donne une signification à ses contenus/ses épreuves.

- L’illusion n’est jamais radicalement inconsciente ; le sujet la sent toujours, c’est un artifice affectif dont il a besoin et il le sait, bien qu’obscurément.

- Beaucoup d’illusions communes sont tout à fait conscientes, ou peuvent le devenir, exemple : l’illusion qui entoure l’amour. On pose par exemple que l’amour est une illusion du plaisir.

- Malgré le caractère affectif, irrationnel ou déraisonnable de l’illusion, tous les hommes ont des illusions, illusion = irréductible.

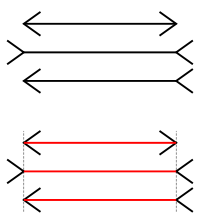
- Cependant, certaines illusions sont plus dangereuses, et surtout plus aliénantes que d’autres, il faut être en mesure de les identifier, de les critiquer pour :

1 - Ne pas en souffrir ; rien de pire que la désillusion. [*Les illusions perdues*, Balzac]

2 - Ne pas en être esclave : on dépend de certaines illusions, liées à l’amour, à la religion, etc.  
  
Enjeu = la liberté de l’homme : l’illusion, inévitable, aide à vivre et donne une saveur et un sens à l’existence ; mais elle ne doit pas être source d’une aliénation. L’illusion doit être porteuse, non aveuglante.

**Illusion d’optique**

- Phénomène perceptif qui impose dans la réception visuelle subjective du réel une impression ou image qui ne correspond pas à la réalité objective visible. Ainsi l’illusion de Muller-Lyer



- La plupart du temps, l’illusion d’optique renvoie, dans la logique du trompe-l’œil, au fait de faire croire à l’existence d’une chose, d’un être en le représentant d’une manière qui, en jouant sur les lois optiques de la profondeur, crée l’illusion d’un volume, d’une tridimensionalité.

- Mais il ne faut pas oublier que l’illusion d’optique est d’abord un phénomène naturel et non une construction culturelle ou artistique ; ce qu’on appelle communément un mirage est l’exemple naturel d’une telle illusion, à condition de mettre de côté la dimension de projection liée aux besoins ou au désir, tel qu’il opère par exemple dans le fait de croire voir une oasis. En ce cas, le sujet articule à la déformation perceptive du réel – en raison de la chaleur et de la distance – une projection liée à son besoin ou à son désir.

Dans l’illusion d’optique naturelle, on croit voir quelque chose qui n’est pas, et ce en raison d’une problématique spatiale, d’un certain ordre de distance qui rend possible l’illusion en jouant également sur une problématique spatiale, en l’occurrence de profondeur.

- L’illusion d’optique est donc fondée ou expliquée par la structure même de notre appareil visuel dans sa structure physiologique ; il est possible de tromper notre œil en lui faisant croire à l’illusion de la profondeur, et par là de la vie : on transforme une image, plane et en deux dimensions, en quelque chose comme un être doué d’épaisseur et de profondeur ; ou alors, en jouant sur l’environnement spatial d’une chose, on la fait apparaitre autre qu’elle n’est. Il ne s’agit plus alors d’un jeu sur la profondeur mais sur le contexte spatial de la chose en tant qu’il en change la perception.

- L’illusion d’optique est une déformation nécessaire et systématique, à caractère universel c’est-à-dire qu’elle s’impose à tous ; elle a un caractère objectif, ce qui la distingue de l’hallucination qui est toujours subjective, c’est-à-dire propre à un individu. L’illusion d’optique n’est pas liée à un défaut subjectif ou à une déficience physiologique ou sensorielle subjective.

- En ce sens, l’illusion d’optique est conforme à son étymologie : *illudere*, c’est se jouer de soi, ici c’est le réel qui se joue de nous.

**Instant**

- étym: *in* = dans, *sto/as/are* = se tenir --> instant est *ce qui se tient en soi, ce qui se suffit à lui-même* --> idée d'une unité de temps close sur elle-même, un atome temporel, distinct des autres.

-antonymes: durée, longévité, pérennité, éternité.

- L'instant n'est pas une structure naturelle du temps, c'est une mise en forme proprement humaine, une manière de vivre le temps en distinguant en lui des moments. Cependant, ces moments ne sont pas quantifiés, pas mesurés en soi, on dit que ce sont des *variables*. Même s’ils permettent en physique de mesurer, en posant que T =x, T en lui-même n’est pas une quantité mais un *symbole*.

- Pas de *durée objective de l’instant*. Absurdité et pertinence dans la question « combien de temps dure un instant ? »

- On en tire une idée de *relativité et de subjectivité* de l'instant : il a une durée, mais elle n'est pas objective, mesurable ou commune à tous, il a au contraire une durée subjective indéterminée et propre à chacun. L'instant désigne ainsi compris le temps humain authentique, un temps subjectif propre et incommunicable, relatif à chacun et qui, surtout, échappe à la mesure. On passe notre temps, dans le sens et le langage communs, à exprimer le temps avec le concept *d’instant*. « Donne-moi un instant », « ça n’a duré qu’un instant », etc.

- Instant est ici synonyme de *moment* c'est-à-dire une dimension du temps individuel qui ne soit pas un *segment mesurable* mais une durée plus ou moins intense et en uin sens indéterminée. CE QUI COMPTE DANS L'INSTANT C'EST LA QUALITÉ DU TEMPS QUI Y EST CONCENTRÉ ET NON LA QUANTITÉ, ICI INOPÉRANTE.

Exemple d'un moment qualitatif d'un tel instant qui a marqué une existence: Les Madeleines de Commercy.

- Bien que l'instant soit essentiellement qualitatif, tout le paradoxe, tient au fait qu'alors que l'instant est proprement subjectif, il est en même temps tenu pour le modèle du temps objectif.

- En effet, l'instant est bien l'unité élémentaire du temps dans le domaine de la physique.

C'est au XVIIe siècle que Newton fonde la physique comme science rigoureuse. Le geste fondateur de cette nouvelle physique est la mathématisation des phénomènes. C'est-à-dire qu'on va représenter abstraitement et symboliquement les choses matérielles par des points géométriques et qu'on va soumettre les phénomènes physiques et les choses matérielles qui y jouent un rôle à une mesure mathématique.

Quand on étudie un phénomène chez Newton, on s'intéresse à son évolution dans le temps et dans l'espace, en figurant le mobile par un point, abscisses et ordonnées. On figure l'évolution dans le temps par des repères temporels qui sont des instants: T0, T1, T2, etc.

- Dans cette physique, un instant est une unité abstraite, c'est ce qu'on appelle une variable.

- L'instant physique participe d'une modélisation du temps très pratique, avec de multiples applications scientifiques et théoriques, mais si c'est une manière commode de se donner un temps pour les choses, cela ne correspond pas au temps humain, qualitatif et personnel. L'instant physique est un temps déshumanisé, froid, dans lequel on ne peut pas vivre.

- Et pour cause : la dernière caractéristique de l'instant physique est sa discontinuité: les instants se succèdent dans une logique interne. Les instants sont discontinus, séparés, distincts, discrets ; or la durée humaine, malgré sa composition en ères, en moments que l'on peut distinguer, reste un ensemble continu

S'il peut y avoir des moments de rupture temporelle, de césure, de parenthèse, la durée humaine reste une continuité qui comprend des parties possibles mais non réelles, là où l'instant physique est pure discontinuité.

- L’instant, de par sa discontinuité, impliquer une *discontinuité ontologique* ; entre T0 et T1, on ne sait pas *où est le mobile, ni ce qu’il est*. Il y a rupture de la continuité qui fait l’être ; en effet, tout être, s’il est, est un être continu, constant. Mais le mobile, s’il existe dans la réalité, n’est que par éclipses, puisqu’on ne s’intéresse qu’à sa position et sa vitesse à T0, T1, etc…

Or, l’humain se vit comme un moi, ou au moins une vie psychique caractérisée par la continuité, le fait de toujours agir et projeter, par la persévérance dans son être, et son temps vécu ne peut donc pas être l’instant, marqué par la discontinuité et la rupture ou disparition.

**Instinct**

Attention à la confusion contemporaine entre instinctif, naturel, spontané, automatique et mécanique ; ces termes ne sont pas synonymes.

-Ensemble de mouvement automatique déclenché dans une situation spécifique ; c’est une structure innée et originaire de la vie animale qui prescrit ou impose un comportement spécifique à tous les individus de l’espèce. On dit ainsi par exemple qu’un chien a un comportement typique X dans une situation X.

-L’instinct est une structure objective fixe et invariable du comportement animal, et il ne s’acquière pas.

-Il n’y a pas d’instinct chez l’homme si ce n’est le réflexe de succion du sein maternel.

-L’instinct permet d’assurer un lien constant, réglé et presque intégralement déterminer entre l’organisme et son milieu, si bien que les animaux ne sont pas libres : dépendance radicale à l’instinct.

**Institution**

(*institutum* in.), du latin *instituo* (établir, instituer) désigne une structure d'organisation d'origine humaine et destinée à s'inscrire dans la durée. On en trouve une définition remarquable chez Merleau-Ponty, avènement d’un sens fécond promis à sa reprise. Le concept a un sens :

1 ) [Politique](http://fr.wikipedia.org/wiki/Politique) et [juridique](http://fr.wikipedia.org/wiki/Droit). Le mot institution désigne l'ensemble des structures politiques résultant du [régime politique](http://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9gime_politique) et mis en place par la [Constitution](http://fr.wikipedia.org/wiki/Constitution), les [lois](http://fr.wikipedia.org/wiki/Loi), les [règlements](http://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A8glement) et les [coutumes](http://fr.wikipedia.org/wiki/Coutume). Voir [droit constitutionnel](http://fr.wikipedia.org/wiki/Droit_constitutionnel), [institutions européennes](http://fr.wikipedia.org/wiki/Institutions_europ%C3%A9ennes).

Il désigne également les [institutions judiciaires](http://fr.wikipedia.org/wiki/Institutions_judiciaires), c'est à dire les Cours et les Tribunaux.

2 ) [Religieux](http://fr.wikipedia.org/wiki/Religieux) : Le mot [Institution](http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89glise_%28institution%29) peut être employé pour désigner l'Église.

En liturgie, le [récit de l'institution](http://fr.wikipedia.org/wiki/R%C3%A9cit_de_l%27institution) désigne les paroles avant de rompre le pain de la [Cène](http://fr.wikipedia.org/wiki/C%C3%A8ne).

*L'Institutio* est un texte de [droit pontifical](http://fr.wikipedia.org/wiki/Droit_canonique).

3 ) [Académique](http://fr.wikipedia.org/wiki/Acad%C3%A9mique) : Traditionnellement, en [France](http://fr.wikipedia.org/wiki/France), certaines institutions ont une [mission](http://fr.wikipedia.org/wiki/Mission) de contrôle des [usages](http://fr.wikipedia.org/wiki/Usage) dans le domaine de la [culture](http://fr.wikipedia.org/wiki/Culture) et se nomment les [académies](http://fr.wikipedia.org/wiki/Acad%C3%A9mie). Exemple : l'[Académie française](http://fr.wikipedia.org/wiki/Acad%C3%A9mie_fran%C3%A7aise), fondée par [Richelieu](http://fr.wikipedia.org/wiki/Richelieu) en [1635](http://fr.wikipedia.org/wiki/1635), est l'une des plus anciennes [institutions françaises](http://fr.wikipedia.org/wiki/Institutions_fran%C3%A7aises).

**Interprétation**

1. Synonymes:  
   Traduire, juger, exécuter avec le corps (art), comprendre
2. Antonymes:  
   Savoir/connaître, expliquer
3. Expressions  
   « Mal interpréter quelque chose » (gestes/paroles)

« Interpréter à tort et à travers »

« Interpréter à tout va »

1. Les domaines opératoires (là où interprétation a du sens)

La vie expressive quotidienne de chacun : gestes/paroles

* Chez soi de l’interprétation = le langage
* On interprète le langage dit tout autant que l’écrit
* Grande tradition de l’interprétation des textes écrits en général, religieux en particulier. On parle d’herméneutique (l’art de l’interprétation) et d’exégèse.
* Le domaine artistique avec deux modalités de l’interprétation : soit appliquer et exécuter avec son corps le sens d’un support déjà donné, auquel on donne un tour singulier spécifique (on le réalise selon notre vision). Exemple : interpréter une partition de musique, exécuter une chorégraphie, lire un poème.
* Soit on part d’un medium existant pour en transposer le sens dans un autre medium, toujours à l’aide du corps 🡪 ne concerne que le domaine artistique. Ex : Logique de l’adaptation, notamment de littérature 🡪 cinéma, où on ne se contente pas d’exécuter, on réalise et matérialise une vision subjective du texte objectif initial.
* Dernier domaine : la science, notamment les sciences naturelles (en physique/chimie/biologie, bien que la méthode soit essentiellement l’explication, on doit toujours interpréter les résultats), en médecine ; pour bien expliquer ; on doit articuler et interpréter des symptômes pour faire un diagnostic.

1. Etymologie:  
   *inter-* 🡪 entre, -*pretium* 🡪 une valeur, un prix = idée générale de donner un sens ou une valeur à quelque chose dans une discussion entre sujets quant à un objet de discussion qui est hors de la logique de la vérité et dont le sens pose problème.
2. Définition :

* Procédure de donation de sens à un phénomène/support qui en manque, on dont le sens n’est pas clair.
* Acte irréfléchi (=/= inconscient) de la vie quotidienne qui porte sur le perçu, comportement/parole tout autant qu’un acte méthodique, conscient et volontaire, qui porte sur un texte à traduire, une mise en scène à inventer, un résultat scientifique à comprendre dans le bon sens, etc. Interprétation = soit passive et irréfléchie, dans la perception, soit active et volontaire, dans les réflexions et les créations expresses.

Une interprétation incarne une vision subjective, une représentation du monde propre à un individu (WeltAnschaung). Interprétation implique toujours une subjectivité mais cela ne signifie pas qu’une interprétation ne soit pas partagée/partageable 🡪 « intersubjectivité » = plusieurs sujets discutent et se mettent d’accord sur une même interprétation. L’interprétation ne nous condamne pas à la subjectivité, il n’y a pas une interprétation / personne, sans communication possible 🡪 possibilité d’intersubjectivité mais /!\ jamais d’objectivité (ce concept est hors-sujet pour l’interprétation).

- Point capital : Interprétation appartient à la logique du sens, non à la logique de la vérité : idée d’une interprétation vraie (ou fausse) est un non-sens 🡪 logique de la vérité n’a rien à voir avec l’interprétation.

* On évalue une interprétation en la qualifiant de juste (ou d’erronée) ou de bonne (ou mauvaise). On peut dire qu’il y a des interprétations meilleures que d’autres.

1 - Elle s’intéresse au support de manière la plus complète, sans être partielle ;

2. Elle s’argumente, se défend, pour tous et non seulement pour soi, elle évite d’être partiale,

3. Dans son argumentation, elle convainc (authentique argument objectif) et évite de persuader (s’appuyer sur le sentiment avec un argument fallacieux) ;

4. L’interprétation, la meilleure = celle qui permet de comprendre le plus de choses, de donner le plus de sens ;

5. Celle qui respecte le plus le support original, fidélité).

En matière d’interprétation, ce qu’il faut absolument essayer d’éviter = la *mésinterprétation*, mais aussi le risque de la *projection*.

La première = littéralement mal interpréter, c’est-à-dire ne pas comprendre ou mal comprendre le sujet, erreurs, hors-sujet…

La seconde = plus grave ; faire dire au support ce qu’il ne dit pas, importer de soi du sens vers le texte au lieu de partir du texte pour lui donner son sens. Projeter et interpréter sont deux mouvements inverses. Il faut toujours revenir au support initial pour que l’interprétation soit légitime. Il y a toujours plusieurs interprétations d’un même objet mais on ne peut pas interpréter n’importe comment non plus. Limite de l’interprétation = l’objet/le texte.

* On peut parler d’une *vie interprétative* : on ne s’arrête qu’à la mort

1. On interprète dans la vie quotidienne
2. On interprète dans son existence, sa propre histoire, psychanalyse sauvage ou authentique
3. On interprète l’art dans nos jugements esthétiques, qu’on soit connaisseurs ou non
4. On interprète quand on traduit, même sans être un polyglotte aguerri
5. On interprète son livre sacré
6. Surtout, on passe notre temps à interpréter ce qu’on a déjà interprété, lire ce qu’on a déjà lu. Bachelard : « Comprendre, c’est comprendre qu’on avait jamais compris » c’est-à-dire que tout support est une matrice de sens riche, ouverte, et inépuisable.

Pour finir, structure de l’interprétation = non seulement le rapport frontal du sujet à l’objet de l’interprétation, mais surtout un rapport circulaire, appelé « cercle herméneutique » ; c’est-à-dire : quand on commence un livre, depuis le texte donné et lu, on commence à imaginer la suite, qui va être confirmée ou infirmée par le texte, qui à nouveau nous permet d’imaginer la suite et de l’anticiper, ainsi de suite.

**Intuitif / discursif**

- intuitif 🡪 *intueri* = voir, saisie du monde par le corps grâce à la perception, essentiellement la *vision* .

- Intuition = avoir à faire à un monde et des choses concrètes que l’on voit grâce à la sensation ; en opposition à cette ou à ce rapport concret au monde , le discursif implique la distance et l’abstraction du langage . distance par ce que la parole refoule l’adhésion entre le sujet et la chose dans la perception, les mots s’interpose entre le sujet et les chose , abstraction parce que le mot extrait le sens en produisant sa signification .

- Le discursif permet de qualifier et de connaître l’intuitif .... dont il peut aussi nous éloigner et qu’il peut déformer ou cacher . Le mot révèle la chose tout autant qu’il la voile .

- on appel connaissance l’articulation entre l’intuitif et le discursif, référence Kant *Critique de la raison pure*

**Intuition**

- étymologie :   intueri ,  voir au sens le plus général d'avoir à faire aux réalités sensibles du monde par le moyen => sensoriel du regard; avoir des intuitions au sens philosophique,  c'est tout simplement saisir une chose par le biais de ses caractéristiques visuelles

- Avoir des intuitions = voir des choses dans le monde

- Ne pas confondre avec le sens commun et moderne d'intuition => Il s'agit au contraire d'un synonyme de voir.

- vue directe et immédiate d’un objet, qui donne cet objet. *Intueri* en latin = voir. *« de quelque manière et par quelque moyen qu’une connaissance puisse se rapporter à des objets, le mode par lequel elle se rapporte immédiatement à eux et que toute pensée prend comme moyen pour les atteindre est l’intuition »,* Kant, *CRP*, Première partie, Esthétique transcendantale, §1.

-Intuition, sens moderne= idée d'une faculté intermédiaire entre la sensibilité et la rationalité : quelque chose a été perçu de manière passive, n'a pas été l'objet d'une réflexion ou d'une analyse express (c'est-à-dire ou on fait attention activement)  si bien qu'on en vient à avoir une idée, qui s'impose à nous sans qu'on sache avec certitude comment l'expliquer ou la fonder :  toute intuition est motivée, il y a travail, perception et réflexion passive. Toute intuition a bien des raisons mais ce ne sont pas des raisons claires et distinctes mais obscures et confuses Gadamer, *Vérité et méthode*

-Attention aux abus de langage et aux galvaudages (trop et mal usé d'un mot)

exemple : le mythe de l'intuition féminine. Il n'y a pas plus d'intuition féminine que masculine, les femmes ne disposant pas d'un sixième sens ou d'un pouvoir sensoriel spécial.

**Juste**

**Justice arithmétique**

\* aussi appelé *égalitarisme*, ou justice distributive, elle consiste à donner à chacun le même

\* c’est donc une conception quantitative de la justice ; chacun doit recevoir la même part de ….

\* c'est pourquoi chez Aristote elle s’appelle *justice distributive*

*Ethique à Nicomaque*, 1130b, 30- 35

**Justice géométrique**

**Langage**

- disposition exclusivement humaine, qui est plus et autre que la simple communication animale, qui consistent être capable de produire du sens par l’expression physique des sons.

- Tel quel, le langage n’est qu’une fonction universelle, non une langue en particulier, entendu que *personne ne parle le langage* ; elle caractérise bien en revanche la condition humaine dans la mesure où toutes les communautés qu’on appelle des hommes et qui renvoie concrètement à des cultures use du langage pour structurer leur rapport à la nature, à eux-mêmes, et à l’être en général. Ce qu’on appelle une personne use toujours du langage.

- Cependant, le langage est bien une structure à laquelle notre mission espèce est apte, et dont elle possède la disposition où la puissance de manière innée, qui n’est cependant rien sans une acquisition et un apprentissage effectif. Il faut bien apprendre à parler, ce qui implique un encadrement humain qui structure le développement de l’organisme dans le sens du langage, pour en faire ce que Lacan appelle un parlêtre. Nous sommes un animal de parole, dit Valérie, mais un animal qui en ce sens doit être éduqué et d’abord dressé, pour se hisser vers le langage.

On remarquera que cet apprentissage, très technique et mécanique, comporte un moment qu’il est très difficile de comprendre théoriquement mais que l’on constate empiriquement, où l’enfant finit par être happé dans le langage, par être pris dans le langage, par tomber dedans, ce qui signifie identiquement être capable de le produire en l’ayant intégré. Humboldt parle ainsi pour essayer de décrire poétiquement ce moment d’une symphonie du langage qui finit par nous prendre et dans laquelle on est alors définitivement pris.

- L’acquisition du langage est une partie importante de la psychologie du développement mais aussi de la psychanalyse, qu’il ne faut pas confondre et qui n’auront pas du tout les mêmes théories sur la question bien qu’elles aient à peu près les mêmes stades dans les apprentissages.

- L’acquisition du langage se fait avant la fin de la première année, il commence par le babil ; il est structurellement lié au stade du miroir et à sa réussite, où il faut rappeler que l’encadrement visuel mais surtout linguistique depuis la parole du parent était déterminant, la parole de la mère ou du père suture en la prise de conscience de l’enfant, qui se réalisait comme un moi qui correspondais à l’image attraper dans le miroir, en consacrant la première unité dans l’histoire de sa subjectivité, en articulant l’expérience interne du moi et l’expérience interne et perceptive du corps comme correspondant à l’identité de ce moi.

- Le langage est le médium essentiel dans lequel nous entrons en relation avec les autres et avec nous-mêmes ; il est le moyen d’expression humain privilégié. On est dans un rapport humain à soi et à l’autre quand on dépasse en effet le simple cri mais aussi la logique du geste pour établir un rapport de sens, qui engage les sujets et non simplement le débat des corps, dans une logique duel. Le langage est bien une médiation de soi à soi et de soi à l’autre, quelque chose comme un tiers.

- Le langage est un facteur de lien, évident dans la médiation qui vient d’être thématisée, mais il peut aussi être un facteur de mise à distance et d’éloignement, et vis-à-vis des autres, et vis-à-vis de soi mais aussi vis-à-vis de l’ensemble des choses et des êtres que le langage entend désigner et représenter ; le langage a une fonction de distanciation, d’objectivation, de mise à distance de l’être, et le fait qu’il tienne lieu des choses finit inévitablement par le fait que le langage se substitue aux chose,s en un sens au moins.

- On comprend ainsi l’ambivalence du langage dans notre rapport à l’être, en tant qu’il est, par rapport à notre condition, le moyen même d’accès à l’être en même temps que le risque de son voilement, la chose disparaissant en effet derrière le mot.

**Langue**

Contrairement au langage qui est une fonction universelle et abstraite (car personne ne parle le langage) la langue est l’incarnation concrète de cette fonction. On parle une langue en particulier : la langue maternelle.

* Langue : système de signe : vocaux et écrit. Toute langue est ainsi toutefois doublement articulée : il y’a 2 systèmes de signe. Si une culture a une langue sans traduction d’écriture, on peut toujours produire une retranscription grâce à la phonétique.
* Une langue ne définit pas un pays. Ex : langue arabe parlée dans plusieurs pays.
* Chaque pays réinvente à sa manière à sa : (intonation, vocabulaire, infléchissement de la langue dans son histoire de génération en génération.
* La langue est toujours susceptible d’une analyse scientifique objective (cette science = la linguistique), qui est capable d’en étudier la structure, la grammaire, la syntaxe, le vocabulaire et enfin l’histoire. On définit ainsi l’orthodoxie, l’objectivité et la correction de la langue pure telle qu’on la trouve dans le Bescherelle/Bled etc. personne ne parle la langue dans une telle pureté, et avec objectivité : le principe d’une langue est de se l’approprier c’est-à-dire la ressaisir objectivement. Chacun parle sa langue d’une manière qui lui est propre. La langue n’existe vraiment à son tour qu’uniquement dans la parole de chacun. Toute langue exprime une manière de voir et de concevoir le monde : une langue incarne toujours en allemand ce qu’on appelle une « weltanschauung » (une représentation du monde).

La manière dont la langue est constitué exprime non seulement toute la culture mais surtout tout le monde dans lequel elle vit et la manière dont elle a transformé la nature.

Une langue est constituée d’élément de vie immédiat du monde humain : tous ce qui constitue l’activité humaine, les habitudes, le climat, le milieu naturel d’un pays et d’une culture donné, fini comme matériaux de la langue si bien que toute langue exprime et donne littéralement une manière de vivre, dans son vocabulaire, son intonation, présence/absence de pronom personnel etc. une langue peut nous renseigner sur une culture, sa politique, le sens donné au masculin et au féminin, Ex : en français un mot pour dire « neige » et pour les inuits plusieurs centaine de mot pour dire « neige ».

Toute langue a une histoire, faite d’usage, de mesurage, importation et médisage des langues, déformations etc.

A noter aussi la reprise et la remotivassions des mots anciens : « carotter », « pointeur », « lascars ».

* Chaque langue dans la manière dont les sujets s’en serve se trouve nécessairement déformé.

1. C’est la seule manière pour une langue de vivre, de changer, de participer à une langue vivante.
2. Limite de cette situation = quand les individus d’une même communauté ne se comprennent plus, chacun étant tombé dans une parole privée.

* Sous la langue, on trouve des catégories supérieurs, inférieurs et subordonnés (au niveau structurel) sans que ses sous-ensembles soient de moindres valeurs (dialecte, patois, idiosyncrasie).

**Langue**

\* Des langues naturelles, c'est-à-dire ?

- langues naturelles sont appelées ainsi car elles n'ont pas été inventées par les humains, contrairement aux langues artificielles que sont les langues fabriquées par les utopistes comme l'esperanto ou le langage informatique.

\* Différence Langue / code

- Ensemble de conventions permettant de produire des messages.

- Le code est une forme de communication qui n'est pas forcément linguistique.

- ex. Le morse est un code mais ce n'est pas une langue

\* Norme et usage de la langue

1 - Norme : Elle se caractérise par des règles prescriptives pour un système donné comme celles que l'on trouve dans les grammaires.

- Ex : En «bon français», on dit se rendre compte et non pas réaliser.

2 - Usage : Variation par rapport à la norme adoptée par une communauté linguistique donnée.

- Ex : « C'est où que vous l'avez lu ? »

- Dimension concrète du langage en lui-même abstrait, non déterminé

- Toutes les langues possèdent une grammaire, c'est à dire un système de règles, même celles qui n'ont pas de code écrit.

- Tout locuteur d'une langue a une connaissance intuitive de ses règles.

- entre 4000 et 8000 langues parlées

**Lapsus**

- etym. : chute

- définition : chute du langage, dans le langage, où une intention de signification consciente et volontaire est finalement télescopée par une intention de signification inconsciente. Le produit final est un échec par rapport au projet du locuteur, mais un succès du point de vue de l’expression de son inconscient.

- ce qu’on pense du lapsus avant Freud : un échec de la parole que l’on attribue au hasard, à l’inattention ou à la fatigue. Cf. Freud, *Psychopathologie de la vie quotidienne*, 1901.

- or, ce qui restait à comprendre, c’était le caractère motivé, déterminé et parlant du lapsus, qui exprimait bien quelque chose du sujet et du sens de la situation, en l’occurrence de la forme d’un mot ou de l’homonymie du mot qui faisait partie de l’intention consciente, et qui est remplacée par un mot voisin, qui déplace le sens, et produit souvent un sens déplacé, c'est à dire sexuel. L’inconscient profite d’une situation, et en profite de manière sensée et lisible. Exemple : « des gouts et des culottes, on ne discute pas ».

- on parle souvent de « lapsus révélateur », comme si un lapsus pouvait ne pas l’être. En régime freudien, c’est un pléonasme, un lapsus étant toujours révélateur, c'est à dire manifestant l’inconscient refoulé, notamment du contenu sexuel.

- cependant, il faut toujours envisager, contre Freud et les interprétations systématiques, que le lapsus n’est pas nécessairement révélateur ; on peut tout à fait envisager, par exemple dans la précipitation du locuteur, que se produise une *concaténation*, ce qu’on appelle plus communément un mot-valise. Deux intentions de significations tout à fait conscientes, et qui se succédaient dans l’ordre discursif prévu, finissent par sortir dans une forme synthétique fusionnée, au lieu d’être distinctes. Exemple : « NinjAmina », collusion de Ninja et d’Amina, deux signifiants que j’avais en tête et que je fusionne. Ici, il n’y a aucun inconscient en jeu, aucun contenu refoulé. Il y a même, possiblement, le projet conscient de faire une telle concaténation.

**Latence** :

- période entre 6 et 9 ans lorsque l’enfant cache et met en attente tous les thèmes sexuels —> pudeur.

**Légalité**

* Le premier, le plus simple et le plus minimal des deux sens du juste.
* Désigne la conformité de l’acte individu par rapport à la loi existante dans le droit positif (il n’y a pas de droit négatif 🡪 droit positif : le droit existant dans un pays donné à un moment donné dans son histoire exemple : droit français en 2014 sous notre 16ème Constitution).
* Légalité = condition première et nécessaire du juste.
* MAIS ce n’est que sa 1ère articulation, indispensable mais insuffisante pour être authentiquement juste exemple : Régime de Vichy, mai 1940, contrainte légale de dénoncer les juifs et résistants supposés 🡪 en respectant cette loi, on est juste au sens de la légalité et on était même un « bon français »
* Observer seulement la légalité = non seulement ne remplir formellement qu’une partie du juste mais en outre et surtout créer de l’injustice.

Paradoxe de la légalité : Elle doit en théorie instauré le juste mais génère possiblement de grave injustice.

* Légalité = le droit tel qu’il est.
* Légalité = insuffisant et dangereux : risque de suivre une idéologie politique ou religieuse, passivité endoctrinement, lâcheté (cf : dire qu’on n’est pas responsable 🡪 tout citoyen doit être capable d’identifier et de critiquer une loi injuste)
* Si la loi est injuste, il faut cependant la suivre mais en contrepartie militer pour son changement.

Ne jamais être hors la loi.

**Légitimité**

* Le deuxième sens du juste complexe et exigent
* Contrairement à la légalité qui est institué (texte + monument symbolique) et objective, la légitimité est à construire et non donné et elle est subjective mais jamais objective.
* légitimité = non pas le droit tel qu’il est mais tel qu’il devrait être.
* Problème : droit dans la légalité est donné, objectif et s’impose à tous car c’est un ensemble de loi réel. Or la légitimité = un principe idéal qui ne s’impose pas objectivement ou universellement.
* Chacun a un point de vue subjectif sur ce qui serait à ses yeux le plus juste🡪 Problème 1 de légitimité, sa subjectivité.
* Au mieux, les gens, les sujets peuvent discuter pour essayer de trouver un consensus, se mettre d’accord🡪seulement une majorité, jamais une unanimité 🡪Problème 2 : la légitimité ne produit qu’une intersubjectivité non une objectivité : impossibilité d’un accord universelle sur le contenu précis à donner au juste. Léo Strauss, Droit naturel et histoire. Il est difficile de s’entendre sur le juste mais discussion cependant nécessaire : il faut défendre le concept de légitimité.
* Légitimité = une construction discursive qui essaie de pensait pour soi mais surtout pour tous les principes de vie les plus relationnels et les plus raisonnables (rationnel = usage de la raison sans considération morale, raisonnable = raison orienté vers le bien).
* Légitimité = étalon critique idéal qui permet d’évaluer le droit existant, d’en identifier l’injustice, de le faire changer🡪légitimité = le moteur du droit.
* Remarque : le droit change toujours en étant en décalage avec les évolutions sociales 🡪droit = toujours en retard sur le changement des mœurs droit = toujours à rebours, anachronique par rapport à l’histoire concrète d’une société.
* Légitimité = le sens le plus fort du juste, le complément nécessaire de la légalité.
* Le juste authentique = articulation et jeux dialectique entre le droit tel qu’il est (légalité) et droit tel qu’il devrait être (légitimité) ; légalité = condition nécessaire mais insuffisante du juste / légitimité = condition suffisante du juste
* Notons qu’il n’y a jamais assez de juste et de légitimité dans un système de droit donné. Légitimité = une tâche indéfinie, toujours à faire, un horizon jamais atteint.

**Légalité et légitimité - La dynamique du droit – du légal au légitime, du légitime au légal**

A) Point de départ : le droit positif, concrètement la loi injuste

* Ex : le projet de loi contre la burqa de 2008 à 2010, dans le cadre des réflexion suspectes sur l’identité nationale.
* \* Loi injuste car son objet est une communauté en particulier et non la généralité de la population, sans distinction entre les sujets. Loi qui stigmatise une population et une confession en particulier, loi gravement anticonstitutionnelle et contraire à la laïcité.
* \*Enorme contestation popu et politique. Combat contre le caractère illégitime d’une loi en réalité impossible et contradictoire, en plus d’être injuste.

\* Premier cas de fig, la discussion démocratique du projet de loi où la légitimité réussie à avoir raison d’une légalité possible ou futur

B) 2e cas de fig, une légalité actuelle, en vigueur, finalement transformée par la légitimité

- situation d’une loi juste au niveau légal et jugée illégitime

\* Mobilisation citoyenne dans le cadre d’un régime politique juste et démocratique où les citoyens peuvent avoir un rôle politique actif.

\* il devient possible aux associations militantes de changer le droit, à certaines conditions ; en France, il suffit de 500 signatures pour que qu’un projet de lois soit apporté aux députés régionales, départementales, pour qu’il soit obligé de les présenter à l’assemblée nationale.

EX : Les suffragettes et l’ensemble des mouvements féministes naissant ont permis l’obtention du droit de vote des femmes en 47.

C) passer du légitime au légal

- situation idéale du droit où on peut le changement et le créer, armé de la connaissance des injustices passées, voire de l’injustice de principe de tout un type de régime politique. EX : la révolution fr, la fin d’une monarchie absolue de droit divin et l’institution de la République.

- moment riche et fécond où on peut librement discuter du droit et du meilleur possible pour tout.

- c’est le moment dynamique, productif du droit juste, c’est le moment du législateur dans le pacte social.

- Toutes les théories du contrat social pensent idéalement et théoriquement un moment où le droit et réfléchi, décidé, dans des conditions générales optimales et pour tous ; seulement cela reste une fiction méthodologique et ce n’est pas un moment historique réel.

Exception : L’Histoire comporte quelques rares moments où la légitimité est plus importante que la légalité, souvent dans les crises, les guerres, changement de régime, etc…

**Licence**

**-** « droit imaginaire (jus fictum), ie droit de faire sans restriction ce que l’on veut. »*,* Wolff*, Jus Naturae*, §150.

- La licence est une fausse idée de la liberté: Elle consiste à croire que la liberté serait de pouvoir faire ce qu'on veut, quand on veut.

\* en réalité, il ne s’agit jamais vraiment de ce que les gens veulent, mais de ce qu’ils *désirent*

\* Cette idée montre vite ses limites et met en évidence un paradoxe: Si on pouvait faire ce qu'on veut quand on veut, on se retrouverait vite dans un double état de dépendance, par rapport à soi et par rapport à l’autre

\* l’articulation de l’idée de liberté à celles d’absolu, de totalité, d’illimitation ou d’indéfini est toujours suspecte et manifeste systématiquement une trahison de l’idée authentique de liberté.

\* *vouloir à tout prix assurer la sécurité et la constance du plaisir* : nécessairement se faire violence et faire violence aux autres pour obtenir la satisfaction recherchée.

\* *être dépendant de la recherche du plaisir* : contradiction par rapport à l’idée authentique de liberté

\* *être dépendant au carré* : non seulement le sujet est dépendant de ses désirs conscients, formulés et formulables, mais la source de tous ces désirs est en réalité inconsciente : le sujet croit agir et rechercher activement et consciemment tel ou tel bien, tel ou tel avantage social, mais derrière ces désirs ponctuels, on trouve un désir matriciel, originaire, qui lui est essentiellement inconscient : le désir de reconnaissance total, exclusif, le désir d’avoir tout par l’autre et d’être tout pour l’autre. Le sujet dépend du désir fondamental qui le lie à la mère et l’oppose au père, mais ce désir impossible, ce fantasme originaire n’apparaît pas à la conscience. Il passe en partie dans certains désirs ponctuels, sous une forme camouflée, mais n’est jamais un objet de recherche explicite pour le sujet. La conscience n’y voit que du feu. Le sujet est radicalement aliéné dans le désir, dépendant d’un désir qu’il ne reconnaît pas.

\* devenir à terme dépendant, voire soumis aux autres : sous la domination du plus fort sans la moindre liberté. Aussi, même dans une bonne position, on finirait toujours par trouver plus fort que soit, ainsi, personne n'est libre par le concept de licence.

\* la licence est un usage déréglé et excessif du pouvoir d’agir, ce n’est pas la liberté authentique, bien au contraire - si on accepte d’en parler comme un mode de liberté, c’est un excès de liberté, une liberté mal comprise

Kant, Doctrine du droit, § D. « le droit est lié à la faculté de contraindre. La résistance opposée à l’obstacle d’un effet est une protection de celui-ci et s’accorde avec lui. Or, tout ce qui est injuste est un obstacle à la liberté suivant des lois universelles ; mais la contrainte est un obstacle ou une résistance exercée sur la liberté. Il s’ensuit que si un certain usage de la liberté même est un obstacle à la liberté suivant des règles universelles (c’est à dire est injuste), alors la contrainte qui lui est opposée en tant qu’obstacle à ce qui fait obstacle à la liberté, s’accorde avec cette dernière suivant des lois universelles, c’est à dire qu’elle est juste.’

Obéir = est-ce renoncer à la liberté ou à la réalisation de tous mes désirs ? Faire tout ce que je désire, est-ce être libre ? Si je veux concrétiser tous mes désirs, 1 ) la réalité me montre que je ne le peux pas, à moins de nuire à autrui et de me *retrouver dépendant de conséquences non entrevues* (désir de hurler tout le temps) 2 ) je suis esclave de mes désirs, j’en dépends en permanence, donc je ne suis pas libre.

Comment appeler cette fausse liberté, qui consiste à faire ce que l’on désire ? La licence, abus de liberté, dérogation à toute forme de règles. La licence consiste à réaliser ses désirs, indépendamment des conséquences pour les autres et pour soi-même.

Être libre, c’est faire non ce que je désire, mais ce que je veux, en voulant également les conséquences de mes actes (ie faire ce que je veux et vouloir ce que je fais, ie assumer). Obéir aide à renoncer à ses désirs et à ses caprices. Le sujet apprend alors à se couper de l’immédiateté vécue : il fait œuvre de raison ; il est rationnel de ne pas exiger tout ce que l’on désire.. Alors le sujet se donne des objectifs où il engage non son désir, mais sa *volonté*. Encore faut-il que celle-ci soit une volonté responsable.

Être libre, ce ne peut donc pas être « faire ce dont j’ai envie » ou « faire ce que je désire », car céder à l’envie ou au désir, c’est céder à l’immédiateté : un désir, une envie ne sont pas réfléchies mais subies par le sujet. Seule la ré-fléxion – le retour sur soi, la prise de distance qui permet de faire apparaître *le sens* de ce que l’on désire – permet de s’interroger sur les mobiles de notre action, de peser ces mobiles – ce que l’on appelle juger – et de déterminer ainsi notre volonté. Telle quelle, la volonté ne veut pas le bien ou le mal, la liberté ou la servitude : c’est une puissance d’engagement, une faculté de faire qui peut être déterminée par des raisons, mais aussi par des passions. Être libre consistera donc à faire un usage rationnel de sa volonté, en la déterminant dans le sens de notre liberté. On pourra cependant se demander, plus loin dans l’analyse, si un usage rationnel de la volonté *suffit* à être libre…

- La licence incarne donc la dépendance voire de l'aliénation à soi et aux autres; non seulement c'est une idée naïve sur la liberté mais c'est surtout une idée fausse. Licence= contraire absolu de la liberté.

- Conséquence importante: l'absence complète de contrainte génère l'absence de liberté. Conséquence déterminante: il n'y aura pas de liberté authentique sans contrainte.

**Linguistique**

- Sous-ensemble de la sémiologie, la science qui étudie les signes.

- étude objective et scientifique de la structure du langage et d’une langue donnée, au travers de la variété des langues naturelles

- vision descriptive des phénomènes de la langue

**Loi**

- Rapport mathématiquement exprimable entre des phénomènes, fonction algébrique permettant d’établir une prévision.

a ) Loi porte en son cœur le déterminisme (qui repose sur la causalité, un des deux piliers de la science classique). Attention : science classique adossée à un ordre-roi, ordre souverain des lois de la nature que connaîtrait une intelligence absolue et que notre entendement fini ne nous permet pas d’appréhender.

b ) Mais XIX et XX quid du déterminisme ?

- il devient probabilitaire et statistique (ne concerne que les grands nombres et les grands ensembles), simple régularité statistique et non déterminisme laplacien total (déterminisme mécaniste, ie prévoir exactement évolution d’une particule, suivre sa trajectoire continue dans espace-temps.)

- lois statistiques modernes énoncent uniquement une distribution de probabilités. Probabilité d’un événement se définit comme rapport du nombre de cas favorables à cet événement au nombre total des possibilités (Poincaré).

**Machiavélisme et manichéisme**

Point commun : la binarité essentialiste simple du bien et du mal ? qui se fait passer pour une opposition claire et distincte, soit évidente ? Ou une immoralité générale ?

Le machiavélisme est-il manichéen ?

**Manichéisme**

- penser une binarité du mal et du bien et faire comme s’ils étaient simples, clairs universels et objectifs. Conception morale héritée du dualisme dichotomique abstrait et religieux du bien et du mal comme substances ou essences, innées et définitives.

**Machiavélisme**

- démarche utilitariste et stratégique, liée au calcul, dans le rapport à l’autre, qui consiste à arriver à ses fins, quels que soient les moyens ; le sujet agit rationnellement, mais non raisonnablement, cad moralement.

- le machiavélisme, rationnel, vise l’obtention de l’avantage individuel, et peut à ce titre user de moyens moralement condamnables, objectivant l’autre et le réduisant au statut de moyen de réalisation de mes propres fins, sans considération du respect du à la personne ; l’autre n’est pas reconnu comme sujet, le statut de semblable lui est refusé, sciemment.

- le fond du machiavélisme n’est donc pas tant le binarisme moral du bien et du mal qu’une attitude structurellement immorale parce que pragmatique, incapable donc de reconnaître une valeur morale à l’action et aux sujets de ces actions.

- la machiavélisme peut cependant ponctuellement, jouer avec la binarité du bien et du mal et faire passer un mal pour un bien, manipulation psychologique et politique

**Mauvaise foi**

- Attitude immorale consistant à nier l'évidence ( d'une situation, d'un acte ou d'une parole dans laquelle le sujet est pris ), à ne pas assumer les conséquences de ses actes et à produire le faux alors qu'il connaît le vrai càd à mentir.

- Comportement conscient et volontaire qui relève de la malhonnêteté, où le sujet l'est avec soi et avec l'autre.

- MF = dédoublement de posture ( Attention : différent de dédoublement de personnalité ) où le sujet trompe les autres en se trompant lui-même. Il est sa propre dupe.

- Dans la Mf, le sujet nie la présence de l'autre, il travestit le sens de la réalité et il fait de l'autre non pas un sujet mais un objet, ici le moyen de son affirmation, voire de son suraffirmation : pour éviter de perdre la face, le sujet prend l'autre pour un idiot, un insensé, un sujet qui n'a pas bien perçu ou compris. Il se prend pour un super sujet qui est seul capable de donner le sens de la situation, là où l'autre sujet n'avait pas compris ou rien compris, si bien que celui-là n'est pas un sujet mais un sous-sujet. Il équivaut à un objet à qui on peut faire ou raconter ce qu'on veut.

- Sujet de Mf a la prétention de donner le sens mais la logique n'est pas celle de la vérité, de la raison ou de la justice. C'est un pur rapport de force où le langage devient moyen stratégique.

- Ref : Sartre, *L'être et le néant*, page 180-184

- A quoi renvoie le concept Mf chez Sartre :

1)Sartre utilise le concept au sens commun, la Mf classique

2)Cependant, Sartre l'emploie dans un sens et une fonction inédits. Mf sert à critiquer et à refuser l’ics de Freud. Sartre ne nie pas qu'il y ait une vie psychique mais refuse qu'une partie de la vie psychique, certes obscure, serve de prétexte à se déresponsabiliser.

3)Pour Sartre, le sujet peut être ou devenir conscient de tout ce qui se passe en lui : une auto-analyse critique, une réflexion attentive suffit. C'est dire qu'il n'y a pas d'icst, qui ne pourra jamais conscient, il n'y a que de l'irréfléchi. ( On n'a pas pris le tps de réfléchir mais si on le fait, alors tout peut devenir conscient. Seulement, il faut en, avoir le courage ).

4)Position de Sartre = ambivalente : raison d'un côté, et tord de l'autre.

a)La position de Sartre permet heureusement d'évier la déresponsabilisation et la lâcheté. Sartre a raison de défendre l'exigence nodale : il faut assumer ses actes en son nom. La L est ici l'objet d'une conception difficile et exigeante. Chez Sartre, on est dans une philosophie de la conscience où il y a une toute puissance de la réflexion. Chez Sartre, il suffit de réfléchir pour savoir ce qu'on fait et ce qu'on dit. Sartre rejoint l'intuition de Boileau ( Art poétique, I, 3 ) : « Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement et les mots pour le dire viennent aisément ».

b)Cette précisément cette toute-puissance de la cs et de la réflexion qui doit être critiquée. Il n'est pas possible de faire systématiquement attention à ce qu'on dit et à ce qu'on fait. Il y a une spontanéité irréductible de la cs et aussi des manifs normales de ce qu'on est obligés d'appeler un inconscient : lapsus, rêves, actes manqués. Il y a en effet qxh d'universel et de très courant dans l'ics ; avoir un ics ne signifie pas être fou, pas plus qu'être mâche, ou avoir manqué de réflexion. Freud parlait d'une *Psychopathologie de la vie quotidienne* (1901). Pr Freud, tt le monde est anormalement malade.

Il faut donc dire avec Sartre qu'il faut maintenir le principe de responsabilité individuelle ( tout acte même issu d'une source inconsciente doit être assumé par le sujet ) mais il faut dire contre Sartre qu'il n'y a pas de toute-puissance de la cs, notamment de la CR. Il y a in ics, seulement ce n'est pas un autre en moi, ce n'est pas un autre que moi.

c)La Mf atteste tjr un dédoublement ponctuel et contextualisé ( une mf qui arrive ds un certain moment ; elle n'est pas structurable ou durable, elle regarde seulement une situation ds laquelle elle trouve ses motivations càd les raisons qui rendent compte de son apparition ). En aucun cas il ne s'agit d'un dédoublement réel du sujet : il n'y a pas deux moi en moi, il n'y a qu'un seul et même sujet. Chez Sartre, la mf se comprend sur la base de la structure du mensonge : la logique mensongère implique deux sujets distincts, un trompeur et un trompé. Or, dans la mf, le trompeur et le trompé sont le même.

Dans mf, on se ment à soi-même tout autant qu'on ment à l'autre. Lecture txt 2 « j'essaie délibérément et cyniquement de me mentir ».

d)Pr Sartre, il n'y a pas réellement de dédoublement du sujet, il n'est qu'apparent. Freud défend finalement l'idée d'une vision psychique réelle, le «Spaltung» ( Freud 1938, article 5, Sartre refuse de diviser le sujet et réaffirme son unité et la puissance possible et réelle de la cs, elle n'est pas toute-puissante mais elle n'est pas non plus impuissante chez Sartre, on peut penser une dualité sans division : il n'y a qu’un dédoublement de posture, d'attitude, dédoublement qui est rendu possible par la réflexivité et par la distance de soi à soi-même. On envisage bien ici une dualité ( moi et moi-même ) sans qu'il y ait une division réelle de la vie psychique ( ics radicalement séparé de la cs ). La dualité de Sartre se passe de bout en bout de la cs, seulement ce ne sont pas les mêmes modalités de conscience. Sartre en 45 refuse l'idée d'inconscient.

e)Les raisons de ce refus sont essentiellement morales et conservent l'enjeu de la liberté. Si on donne crédit à l'idée d'un ics réellement séparé de la cs, c'est la porte ouverte à la déresponsabilisation, à la lâcheté, à la figure de ce que Sartre appelle *Le Salaud, 1945, l'être et le néant*.

f)On va cependant réaffirmer la pertinence de l'idée d'ics, seulement on va abandonner l'idée freudienne de séparation psychique ( *Spaltung* ) ; et l'idée d'ics.

1-Première étape : l'écriture du scénario Freud avec la réalisateur américain Huston. On lui avait demandé un synopsis, il «gribouille» 900 pages pr finalement se brouiller avec la réalisateur : «il n'avait rien compris à l'ics», ( Sartre, *La scénario de Freud* ).

2-Sartre a écrit une psychanalyse sauvage assumée de Gustave Flaubert, «*L'idiot de la famille* ». Il ne faut pas faire de Sartre une figure caricaturale du refus de l'ics.

**Médiation / Immédiation**

Distinction temporelle entre ce qui n’accepte aucun délai et qui existe tout de suite sans décalage et ce qui au contraire crée une distance ou écart entre 2 phénomènes ou actions donné.

L’humain se caractérise par la médiation ; c’est la nature seule qui est immédiate.

On remarque cependant que l’Homme adore l’immédiateté, de manière pathologique ; il désire tout, tout de suite et sans travail, c’est la règle de notre inconscience, dont la propriété essentielle est niée le temps.

Paradoxe dans notre rapport au temps.

**Miroir**

- quadruple sens de fascination, leurre narcissique, réflexion et trompe l’œil.

**Mort**

- terme de la vie au sens biologique, fin de l’existence humaine individuelle.

- la mort est *un concept foncièrement humain*; d’une part parce que seuls les hommes savent qu’ils vont mourir, et donc pour eux seuls la mort existe et a un sens ; d’autre part, parce que ce n’est pas une réalité naturelle, où il n’y a pas tant linéarité puis rupture sans reprise, mais circularité et cycle. Dans la nature, vie et mort ne sont pas *opposés* mais *complémentaires*.

- la mort marque la fin de la vie, au sens biologique, mais encore de l’existence du sujet ; on parle en philosophie de *finitude*.

- la conscience de cette finitude génère de *l’angoisse* ; l’homme sait qu’il va mourir, mais pas quand, pas comment, etc. C’est cette *indétermination* qui explique que l’on ait *l’angoisse de la mort,* et pas simplement une *peur*. D’autant qu’elle nous touche nous et nos proches, elle est appréhendée subjectivement mais aussi redoutée pour l’autre.

- la mort est difficile à accepter et d’abord à comprendre ; en effet elle implique l’idée et la réalité de l’absence, absence radicale et définitive de ce qui a été mais qui n’est plus, idée que l’humain a du mal à accepter. Or l’humain vit toujours selon la croyance que cela dure, que cela continue, etc. rien ne semble irrévocable, définitif quand on est dans la vie : les problèmes passent, la vie reprend et continue toujours, etc.

- l’enfant n’a pas d’abord le concept de la mort, elle n’est pas comprise et ne s’élabore psychiquement que vers 6 ans ; elle est d’abord comprise comme un équivalent de l’absence, puis est finalement, et douloureusement intégrée.

- et pourtant, l’adulte lui-même, bien qu’il sache qu’il va mourir, ne le sait qu’abstraitement il se comporte *comme si* il était immortel, cf. Spinoza. L’homme ne sait jamais assez que la mort est une certitude et il croit le savoir plus qu’il ne le sait ; il *oublie* la réalité de la mort et n’a pensé qu’à la mort *en général,* sans réellement réaliser qu’elle le concernait singulièrement. Il vit dès lors dans un rapport *d’illusion*, en nourrissant le fantasme que la mort ferait une exception pour lui.

- la mprt a son versant tragique, mais elle a aussi sa positivité

\* au niveau de l’individu, la finitude donne son sens à notre existence et permet que nos actes et expériences aient de la valeur

\* au niveau de l’espèce, la mort permet la pérennité de l’humain et son évolution.

- il n’y a *pas d’expérience de la mort*; on peut attester de la mort d’autrui, en troisième personne – quelqu’un est mort, un tel est mort – mais on n’en fait pas, jamais, l’expérience individuelle, *en première personne*. On peut être *mourant*, certes, mais cela reste une expérience *de vie* douloureuse. Soit on est en vie, soi on est mort ; la vie est l’objet d’une expérience possible, non la mort.

- il n’y a pas davantage d’expérience d’un *après de la mort*; attention aux prétentions antiscientifiques de certaines expériences relatant les images du tunnel et de la lumière au bout, etc. ces expériences, dites de *mort imminente,* malgré leur récurrence, ne peuvent que susciter la perplexité et la prudence. Rien de scientifique n’existe sur la question. La question de la vie après la mort est une question de croyance ; enjeu métaphysique certes, mais surtout credo de l’idéologie religieuse, ce n’est pas vraiment ou pas directement une question philosophique.

- il y a en revanche une expérience de la mort des autres, de *ce que cela nous fait de perdre quelqu’un*. Le deuil est cette expérience consistant à faire en sorte que l’absence de l’autre ne soit plus vécue comme un manque. Il comporte des étapes et implique un travail psychique conséquent. Il est très difficile de faire son deuil, cf. « Freud, « nous ne renonçons à rien. »

- Notons qu’il faut en outre apprendre à distinguer la peine pour le mort – pour la vie non vécue, pour ce qu’il avait à vivre, pour l’ensemble des possibilités qu’il incarnait et qui ne passeront jamais à la réalité – et la peine pour soi, soit l’enjeu narcissique et la blessure pour nous de la disparition dans notre vie de cette personne. On pleure surtout sur soi quand quelqu’un meurt ; il faut apprendre cette attitude plus digne qui consiste à laisser au mort sa mort et à ne pas la prendre pour nous, tout en exprimant le juste chagrin de la perte, perte pour l’autre de sa vie, et non perte pour nous.

- *la mort force le sujet à un travail moral*: l’humain ne se contente pas de mourir et de savoir qu’il va mourir, il doit en outre être digne et affronter la mort avec le courage qui sied à l’humanité ; or, rien de plus humain et spontané que la peur de la mort, sur fond d’angoisse. L’humain refuse l’idée de sa disparition et entretient un rapport *lâche* à la mort, comme idée – il essaie de ne pas y penser alors qu’il devrait y méditer chaque jour – et comme réalité – l’approche ou imminence de sa propre mort le terrifie et il fait tout pour essayer de la repousser au lieu de l’accepter –

\* pourquoi parler de travail ? Parce que la mort force l’homme à ne pas en rester au rapport naturel d’angoisse et de peur, de refus et de crainte de la mort, à agir spontanément – fuir la question – mais le force, de par sa certitude, sa présence et sa réalité, à changer son rapport à l’idée de la mort en général et de la sienne en particulier ; passer d’une mort subie à une mort comprise et acceptée.

\* pourquoi ce travail est il moral ? La mort est une réalité biologique, qui implique pour l’homme come espèce biologique la crainte et la tentative de fuite ou de décalage dans le temps ; mais l’homme ne se limite pas à son être biologique, et s’il est un animal, il apprend à devenir un homme au sens moral, l’humanité comme seule espèce libre et capable d’inventer des principes d’action qui n’ont rien à voir avec la nature et qui son purement culturels. Comme espèce moral et comme *personne* – le niveau moral du sujet – il a à inventer le rapport à la mort, qui ne soit plus un rapport de peur qui touche la fin de son corps et de son être, mais qui devienne un rapport de sens et de valeur où il comprend la mort, en lui donnant un sens et en en faisant la raison pour laquelle la valeur peut prendre sens pour nous. Etre dans un rapport sage et honorable à la mort, soit un rapport d’acceptation et de quiétude relative par rapport à l’idée et à la réalité de sa propre mort, c’est dépasser la seule mort physique, consacrer la victoire de l’esprit sur la matière et mourir comme un homme, dans l’honneur. Passer d’une mort acceptée à une mort voulue ; tout ce qui commence a dans son principe le fait de finir ; il faut savoir finir.

**Narcissisme**

\* Attitude complaisante visant à se prendre soi comme objet d’amour, au lieu d’être capable de choisir l’objet d’amour à l’extérieur de soi, en choisissant un autre. Le narcissisme fait le choix du même, en se livrant à soi en amour exclusif qui rend impossible tout amour objectal c’est-à-dire tout autre aimé à l’extérieur, dans le cadre d’une relation amoureuse. Le sujet entretient une étrange relation avec lui-même, en faisant l’économie de l’autre.

\* Seulement, ce n’est pas une relation amoureuse, c’est une relation de contemplation esthétique ou ce que l’autre MC uniquement son image. On comprend mieux le lien avec le personnage mythologique de Narcisse, qui était tombé amoureux de son reflet dans l’eau et qui avait repoussé les avances de la nymphe Echo.

\* ce qui devient intéressant c’est toujours de comprendre ce qui se trame derrière le narcissisme. Ce qui apparaît socialement comme une manière d’avoir confiance en soi se révèle en réalité un manque. Tout le paradoxe tient au fait que c’est un manque affectif, qui renvoie en dernière analyse *un manque d’assises narcissiques*, où le narcissisme trouve son sens authentique ; l’assise narcissique, c’est le fait qu’un enfant soit assez encadré et aimer pour avoir confiance en lui-même et tenir par lui-même, sans l’aide des parents. Il a été assez aimé pour intérioriser depuis l’extérieur cet amour et avoir de quoi être seul, et à terme autonome. Seulement cet amour n’a pas été excessif ce qui lui permet justement de bien tenir et de ne pas être déséquilibré, d’où le terme *d’assises narcissiques*. On peut se reposer dessus. Ce qu’on appelle donc communément le narcissisme, c’est paradoxalement le manque d’un bon narcissisme. N’ayant pas été assez encadré, soutenu - et d’abord regardé, c’est le regard qui permet de faire tenir l’enfant et qui lui donne le sentiment de son existence - le sujet tombe dans un mauvais narcissisme où il ne cesse de ce regarder est en réalité de demander aux autres de le regarder pour le faire tenir. Ce n’est donc pas un plein mais bien un manque de confiance où il a systématiquement besoin de son propre regard ou du regard des autres pour ce faire tenir. C’est une existence tragique.

\* Dans le narcissisme, le sujet ne s’aime pas, justement c’est pour ça qu’il a absolument besoin de maintenir une image c’est-à-dire une enveloppe extérieure. Il peut avoir conscience de la dimension moralement problématique et de la dimension psychique malsaine, même si le narcissisme reste souvent inconscient et que le sujet le subit à son insu.

\* Le narcissisme reste finalement bloqué au stade du miroir ; il est capital pour l’enfant de réussir cette étape de son développement psychique qui consiste, rappelons-le, être capable de saisir son image dans le miroir, qui donne à l’enfant le pour la première fois l’image de son corps, en tant que ce corps correspond à son moi. Je suis ce corps que je vois dans le miroir, c’est bien moi. L’enfant fait l’épreuve d’une jubilation dans la conscience de cette unité qu’il vit pour la première fois. Or, le parent encadre cette expérience en la nommant, et en soutenant l’expérience visuelle aux spéculaires en y introduisant du langage : capter son image dans le miroir permet déjà souder l’unité du corps et de l’esprit, qui se trouve soudée au carré par le fait d’être baptisé par le parent : « c’est bien toi », regarde comme tu es beau comme tu es belle », etc.

Cette articulation du langage et de l’image marque définitivement l’enfant ; c’est la première fois qu’il se saisit dans son unité qu’il se saisit comme corps et comme image, qu’il se rend compte qu’il est un moi et que ce moi correspond à cette belle image. Validé par le parent, cette expérience prend une valeur phallique : elle est ce qui permet de faire tenir l’enfant, il est fier de lui, se reconnaît comme beau, est reconnu par l’autre. Cette expérience permet de tenir pour la première fois dans son unité et de se maintenir comme sujet.

Seulement, les sujets narcissiques restent définitivement accrochés à cette belle image, qui ne doit surtout pas être atteinte. Au-delà du stade du miroir, qui est censé n’être qu’une étape dans la construction psychique, ils n’ont pas réussi à se structurer comme sujet qui dépassent la seule logique de l’image. Il est important d’avoir un moi et de se reconnaître comme corps et d’aimer ce corps, mais on ne peut pas faire de ce corps l’objet d’un amour exclusif où on s’épuise comme sujet en devenant incapable d’aimer l’autre. Le développement de l’amour qui pousse vers l’extérieur et le choix d’un objet autre que soi est manqué, et si le narcissisme est d’abord nécessaire entendu qu’on ne peut pas aimer l’autre avant de s’aimer soi, on ne peut pas en rester au fait de s’aimer soi seul.

**Nation**

- Unité culturelle du groupe, fondée dans l’occupation d’un même territoire géographique, le partage d’une culture séculaire, notamment d’une langue vernaculaire.

- la nation est la condition de possibilité de tout état possible, auquel elle donne une unité de fond, que l’unité politique parachève ou suture…

-….mais il ne faut pas confondre état et nation, la nation n’étant pas un thème politique positif.

- c’est en effet une notion politique négative, cad qu’elle ne relève pas d’une création expresse et artificielle comme l’Etat, elle a bien rapport au politique, à la polis, cad à la vie des hommes en tant qu’ils s’associent et vivent sous l’égide ; seulement, la nation se fait seule et est une résultante culturelle impossible à prévoir a priori, elle est une structure historique et culturelle qui arrive et prend une forme déterminée –sans avoir jamais été prédéterminée.

- L’Etat opère quant à lui sur le mode d’une prédétermination et d’une détermination active, expresse, volontaire, et consciente ; la nation se fait seule, dans prédétermination mais en ayant une forme a posteriori déterminée, elle se fait passivement et spontanément, de manière absolument involontaire et irréfléchie, inconsciemment si l’on veut, mais alors à la manière seule de l’inconscient collectif. La nation est animée d’une logique immanente, mais qui ne peut être identifiée qu’a posteriori.

**Nature**

Concept polysémique et complexe

**1 -** Identification spontanée de nature avec l’ensemble du monde physique extérieur matériel, organique et inorganique ; nature = ensemble de créations, système matériel et écologique, en tant qu’ils n’ont pas été créés par l’homme. Image essentielle de cette identification : le monde végétal et animal. Dans ce sens 🡪 idée d’une nature pure ou vierge, ex : forêt vierge, Amazonie, c’est-à-dire absence radicale d’humains. Ici, nature = Ensemble de ce qui est, abstraction faite de l’humain et des modifications artificielles qu’il apporte.

- Un telle nature n’est pas identifiable ou observable en l’état : actuellement, et depuis l’apparition de l’homme, le monde extérieur a toujours été travaillé et modifié. La nature pure est posée soit à l’origine de l’humanité et avant elle, soit à l’horizon de sa disparition (la nature, ce sera ce qui reste après et sans l’homme).

- Au présent, attention à tout ce qu’on appelle Nature : en France, un champ comme le bocage est une création artificielle. « Espace naturel », « réserve naturelle », parc, tout cela = artificiel. /!\ Attention aux références à Nature : ce qui semble donné spontanément, comme monde extérieur ne relevant pas de la création humaine ne l’est pas nécessairement ; ce qu’on prend pour naturel est souvent artificiel.

- L’homme s’approprie l’espace naturel donné et il le marque du sceau de son être et de son activité : il structure, restructure, et organise les espaces dits naturels. C’est la logique première de l’agriculture. Depuis ce besoin primaire, l’homme raffine son travail de la nature jusque forme noble de la culture du jardin, où la nature est magnifiée, c’est-à-dire élevée au-dessus de ce qu’elle est naturellement.

2 - Sur cette clarification du sens premier de Nature, c’est-à-dire le sens donné au monde extérieur, on va construire le concept scientifique de Nature. On s’installe dans le registre des Sciences Naturelles, dont l’objet est le monde physique, matériel, quantifiable, mesurable et explicable.

Se souvenir que *physis*, en grec = la Nature.

La Nature des physiciens n’est pas le monde extérieur tel qu’il nous apparait dans la perception, c’est-à-dire tel qu’on le saisit grâce à nos cinq sens ; Nature de la science = objet d’une construction, non d’une perception ; la Nature est conçue : on s’en donne une représentation, on crée un modèle mathématique et géométrique dans lequel on ne reconnaît pas directement le monde vu, senti.

Exemple : la Nature du physicien est un système de phénomènes physiques sensibles articulés les uns aux autres dans un rapport de causalité. L’idée même de la causalité, qui semble donnée dans l’expérience est en réalité une catégorie de l’esprit humain projetée sur la Nature qui s’y prête, sans s’y réduire cependant. On a formaté Nature en lui appliquant une grille de lecture explicative efficace : On pense tout dans Nature en termes de causes et d’effets.

Nature comme objet de la science a été rigoureusement fondé et construit par Newton, XVIIème siècle. Thèse et méthode de Newton : la complexité de la nature est réduite à une modélisation assez simple de points et de relations entre des points avec des jeux de force et des relations causales.

Exemple : on va s’intéresser à l’évolution d’un mobile dans le temps : le mobile est un point, le temps une suite d’instants, T1, T2, etc. On représente l’évolution du phénomène sur un plan avec abscisses et ordonnées.

Cette Nature = un modèle scientifique qui permet d’expliquer ce qui se passe dans la nature au sens commun, l’environnement extérieur physique. C’EST LE DEUXIEME SENS DE NATURE.

3 - La question, classique, de opposition inné/acquis et de l’équation inné = naturel.

1. Le fait qu’il soit, avant d’être un homme au sens moral, un organisme animal appartenant à une espèce biologique déterminée : *Homo sapiens sapiens.*
2. L’existence de besoins authentiques, d’ailleurs justement appelés besoins naturels nécessaires (Épicure, *Lettre à Ménécée*).
3. Le fonctionnement du corps c’est-à-dire la physiologie : la vie du corps se fait en un sens sans nous.
4. La mort, inscrite dans notre programme génétique
5. La question épineuse de la sexualité : qu’y a-t-il de naturel dans la sexualité ?  
   Une tendance issue de la pulsion, à s’accoupler. Ce n’est qu’une tendance, il n’y a pas d’instinct humain de reproduction.

Il n’y a pas d’instinct sexuel c’est-à-dire de rut, soit une saison de l’amour déterminée dans l’année.

Enfin, il n’y a rien de naturel dans la pratique sexuelle humaine : tout est culturel et en dernière analyse essentiellement individuelle ; chacun réinvente la sexualité.  
Aucune orientation sexuelle n’est naturelle, pas même l’hétérosexualité, qu’il faut savoir présenter comme un problème et non comme une évidence. Freud, 1905, *Trois essais sur la théorie sexuelle* : il y a non seulement un polymorphisme sexuel originaire mais encore une tendance homosexuelle présente chez tous. Depuis sexualité infantile plastique, ouverte et riche de toutes les possibilités sexuelles 🡪 finalement un choix d’objet qui s’impose progressivement dans l’histoire du sujet 🡪 ce choix s’impose/ ce n’est pas le sujet qui décide. On hérite de sa sexualité, c’est une structure de comportement acquise et non innée.

4 - Paradoxe du langage : il est caractéristique de l’homme et sert à le définir, à le distinguer de l’animal. Langage en ce sens = essentiel pour définir + comprendre l’humain mais il n’est pas pour autant naturel et inné (/!\ Ce qui est essentiel n’est pas nécessairement naturel).  
De la même manière, le langage est nécessaire pour caractériser l’humain, mais pas naturel pour autant (pas d’équation nécessaire = naturel 🡪 il y a du nécessaire acquis, historique).

* Il y a bien une base naturelle du langage : le son, plus justement le cri
* Seulement, le cri en lui-même n’a pas de sens en soi -> c’est la mère qui donne d’abord du sens.
* Progressivement, la mère verbalise pour l’enfant en fonction du besoin exprimé.
* Puis, apprentissage progressif des syllabes, des mots, des expressions 🡪 développement parallèle du corps, maturation psychomotrice, développement des cordes vocales, des capacités articulatoires, etc.
* La phase du babil, c’est-à-dire des syllabes, des gazouillis, toute une production sonore qui n’est pas encore articulée mais qui remplit pour l’enfant : exprimer la rencontre avec les autres et les choses où l’enfant chante son expérience.
* *In – Fans*, en latin = celui qui est privé de langage
* Finalement, l’enfant articule de plus en plus jusqu’à finir par s’approprier la double articulation propre au langage (cf. Texte Martinet)
* C’est une entrée progressive dans le monde du langage, qui est comparable à une musique/symphonie que l’enfant finir par comprendre (littéralement, *cum - prendere* = intégrer, prendre en soi, s’approprier), par capter (c’est-à-dire attraper le sens). Texte référence : Humboldt.
* L’enfant rentre dans le langage après une suite de structuration et de restructuration de sa manière de s’exprimer, pour finalement tomber dans le langage, s’y laisser prendre et le pratiquer, où tout se passe comme si le langage s’instituait d’un coup : l’enfant se met à parler alors qu’il y a derrière cette apparente facilité toute une histoire, du son vers le sens.  
    
  Si langage = essentiel et nécessaire à l’homme, rien de naturel dans le langage cependant.

1. Langage = acquis, non inné
2. Si le langage était naturel, il n’y aurait qu’une langue universelle et instinctive, or,constat de multiplicité de langues qui ont toutes été inventées.  
     
   5 - La morale, institution artificielle variable en fonction des cultures/individus.

* Pas de morale dans la nature : nature = amorale.
* Aucune morale innée dans la nature humaine : non seulement pas d’instinct moral mais surtout pas de nature humaine.
* Toute morale = artificielle et a une histoire (cf. Conscience morale)

**Nécessité**

- Concept métaphysique et existentiel qui pose que ce qui est ne pourrait pas ne pas être et ne pourrait être autrement qu’il n’est.

-*Antonyme* : Contingence.

**Néologisme**

- *Etym*, littéralement *nouveau mot*, nouvel usage au sens d’une création inédite par rapport au répertoire ou vocabulaire disponibles d’une langue donnée.

- seulement, contrairement à l’hapax, qui renvoie à un usage motivé et volontaire, le néologisme est souvent produit par défaut et sans faire exprès ; il est lié à une *méconnaissance* de la langue où le sujet ne se rend pas compte qu’il invente un mot mais croit au contraire que ce mot existe.

**Obéissance**

- elle est d'abord **nécessaire** (surtout pour développer la Libérté)

- Action consistant à se plier à des contraintes qui viennent d'abord d'une autorité extérieure et qui orientent et déterminent nos actions.

- Logique de O : sucession d'autorités extérieures et passage d'une O **subie** à une O **comprise** : famille, morale, éventuellement religion, société, politique.

- Slmt, on O pas seulement à autorité extérieure on O aussi à autorité intérieure : la raison et le raisonnable en soi. En étant autonome, on obéit a soi-même.

- Structure de O = une tension voire un rapport de force entre un sujet et un objet. Sujet et objet peuvent être la même personne: "je m'oblige à travailler".

- O = attitude **ambivalente** : possibilté de dépendance moindre L, voire **aliénation** si on obéit trop, mal ou à une autorité injuste; paradoxalement, O est également la chance de L authentique : être **autonome** c'est s'obéir à soi tout en obéissant aux lois.

Il y a une dialectique de O qui fait passer le S d'une position passive subie où on décide pour lui, quand il n'a pas encore les moyens d'être libre à une position active qui respecte toujours les autorités extérieures mais en affirmant aussi une autorité intérieure, une autonomie qui s'exprime à l'extérieur comme L authentique.

**On finit par intérioriser le principe de l'obéissance, condition de possibilité de L.** Les 3 questions à se poser : Pourquoi obéir (finalité), comment (modalité), et à qui (l'agent).

**Objectif / subjectif**

**Oisiveté**

- état de désœuvrement du sujet qui refuse volontairement le travail au titre de ses difficultés, de la privation de liberté qu’il implique, des contraintes multiples qu’il génère et de son opposition radicale au plaisir immédiat. C’est concrètement le fait de ne rien faire, un usage et un gaspillage du temps individuel.

- Attention ! On peut donner une valeur positive à l’oisiveté à partir du moment où on ne la confond pas avec la paresse.

- Nietzsche défend ainsi une conception originale de l’oisiveté différente du sens contemporain qu’on vient de définir et qui renvoie au contraire du travail abrutissant et aliénant : il réhabilite *l’otium* antique c’est-à-dire prendre du temps non pour ne rien faire, mais pour penser à soi, dans un temps libre pour soi. Ce n’est pas le refus ou la réticence par rapport au travail, c’est l’autre du travail et c’est un temps nécessaire pour le sujet saint.

**Oligarchie**

- Étymologie : ὀλιγαρχία / oligarkhía, dérivé de ὀλίγος / olígos, « petit », « peu nombreux », et ἄρχω / árkhô, « commander »

- Type de souveraineté et d’organisation politique du pouvoir fondé sur le fait qu’un petit groupe de sujets seulement est détenteur de l’autorité et gère seul une communauté qui subit passivement l’exercice du pouvoir sans avoir de légitimité dans la prétention à l’exercice du pouvoir à opposer.

- Système dans lequel l’idéologie du droit est foncièrement inégalitaire, l’organisation politique capitale étend fondée sur la supériorité de certain par rapport aux autres. On est dans une logique de privilège accordé à certains et dans un système de droit vertical inégalitaire ; les sujets n’ont pas le même corpus de libertés fondamentales. C’est du point de vue des exigences moderne et contemporaines un système injuste.

- Concrètement historiquement, cela renvoie à la détention du pouvoir par *l’aristocratie*, minorité définie par Son Excellence morale quand elle est conforme à son concept en tant que certains seulement sont aptes à l’exercice du pouvoir et à la gestion de la communauté, de par leur qualité morale intrinsèque, qui consiste à être meilleur que les autres étymologiquement ; bien compris, c’est assorti d’un devoir envers la communauté et par l’impossibilité d’un utilitarisme, d’un rapport d’exploitation, ou d’un pouvoir injuste ou totalitaire sur le peuple ou à son endroit.

- Mais cela renvoie aussi à un deuxième mode, défini par les conditions matérielles et économiques d’une minorité qui possède les terres, le capital ou les moyens de prduction, là où les autres ne possédant rien, l’oligarchie trouvant là son mode second dans la *ploutocratie*. Historiquement, l’oligarchie devient bourgeoise, et si elle est décriée, le règne politique usurpé des seuls nantis, elle est aussi l’objet d’une envie sociale, raison de sa pérennité et de son retour cyclique, à l’abri d’une réelle critique et d’un anachronisme et d’une disparition historiques :

« Bien que la puissance et l'argent se perpétuassent dans les mêmes familles, on tolérait l'oligarchie, parce qu'on avait l'espoir d'y atteindre. »

Flaubert, *Salammbô*, tome 1, 1863, p99.

- Face à ces deux modes antiques et classiques d’organisation de la souveraineté, l’oligarchie désigne aussi de manière plus générale l’accaparement du pouvoir politique et la détention de l’autorité par une minorité, ce qui laisse la possibilité d’une prise du pouvoir par la violence, et non par l’excellence morale ou par la possession matérielle qui s’impose dans la durée historique comme des raisons objectives ou présentées comme objective et qui se justifie par le fait comme les plus aptes à l’exercice de pouvoir, là où l’accaparement est une confiscation de fait du pouvoir par un petit groupe ce qui amène à penser un troisième mode de l’oligarchie, celle qui est extorquée face aux deux autres qui sont seulement justifiées, sans être nécessairement rationnellement ou raisonnablement fondées, sauf dans le cas de l’aristocratie littérale, qui peut être juste sans l’être nécessairement. On a alors affaire à une oligarchie militaire

« Se courber sous le sabre d'une oligarchie militaire à qui la France doit Sedan et qui, détruisant par son impéritie les forces vives de l'armée, ne tolère point les critiques sous prétexte qu'elle est «l'armée»

Clémenceau, *Iniquité*, 1899, p229.

- Dans l’histoire de la philosophie politique, l’oligarchie est un des trois régimes possibles dans la roue des gouvernements possibles, qui voit se succéder monarchie, oligarchie et démocratie.

- attention cependant au fait qu’il n’y a pas nécessairement passage de l’un à l’autre, en tant que ce serait des régimes positivement déterminés réellement distincts et indépendants les uns des autres. Si l’analyse théorique de la philosophie politique et distingue comme des réalités positives séparées, l’histoire concrète de la souveraineté montre qu’on a affaire à des formes bigarrées :

« De même que dans la société actuelle l'influence de la bourgeoisie possédante et capitaliste, si elle est dominante, n'exclut pas pourtant toute influence de la démocratie et du prolétariat, de même l'État, expression et organe de cette société, est un composé d'oligarchie bourgeoise et capitaliste, de démocratie et de puissance prolétarienne. »

Jaurès, *Études socialistes,* 1901, p178.

- c’est ce qui fait que l’analyse critique du type de souveraineté est cruciale et doit être menée de manière constante ; il ne faut pas être dupe de l’étiquette ou de la prétention démocratiques, qui cachent la réalité d’une autorité de fait détenue par une oligarchie ; c’est là une clé de lecture pertinente pour le monde contemporain et les états actuels, dont la France. La question, légitime, se pose.

L’oligarchie est alors articulée à la *technocratie* :

« L'existence d'une Chambre des Lords pouvait paraître absurde à des esprits qui n'admettaient pas de représentation sans élection; Disraëli montrait que le danger était plus grand encore de l'élection sans représentation. Une oligarchie de politiciens professionnels pouvait se faire élire, et gouverner un pays sans en être l'image. »

Maurois, *Disraëli*, 1927, p102.

- Depuis son sens originairement politique, l’oligarchie prend une signification socio-économique ; elle renvoie au fait qu’un petit nombre de sujets seulement compose la dimension exécutive et la source de la décision des actions d’une entreprise donnée. Elle désigne concrètement l’organisation économique verticale dans laquelle le pouvoir de décider, de diriger, de définir l’esprit les objectifs appartient à un petit nombre d'individus, qui constitue un conseil administratif centralisé seul détenteur de l’autorité, l’ensemble des autres sujets étend des exécutants

C’est ainsi que dans son évolution technocratique discutable, l'entreprise publique a perdu tout caractère socialiste. À l'intérieur elle tend à enfanter des oligarchies professionnelles.

- On notera qu’en retour, depuis cette application au domaine socio-économique, on peut constater un étrange et dangereux retour, le pouvoir ayant été acquis de manière matérielle permettant l’obtention de la souveraineté politique.

« Maladie profonde d'une société où sous couleur de servir la patrie, tous les intérêts des vieilles oligarchies s'organisent en des états-majors de caste, avec l'aide de l'Église, pour reprendre, sous les formes de la démocratie, l'antique exploitation de la France. »

Clémenceau, *Vers réparation*, 1899, p551.

**Onde**

*-* vibration se diffusant dans un support, caractérisée par son amplitude, sa fréquence et sa vitesse. Ondes se diffusent dans air et dans eau.

- Huygens : lumière est de nature ondulatoire : plus tard, on découvrit que électrons et autres particules élémentaires réagissent tantôt comme des particules, tantôt comme des ondes. Cette dualité est à l’origine du débat quantique.

**Opinion** : 

- Un type de jugement c'est-a-dire une proposition ou prédication qui dit quelque chose de quelque chose

- Cependant l'opinion n'est pas un jugement descriptif qui dit les choses telles qu'elles le sont objectivement et réellement. C'est un jugement particulier et subjectif, lié a un point de vue et à un individu.

- Domaine ou contexte de opinion = pas tant la perception que le domaine des valeurs, morale, religion, gout, esthétique. => Des domaines ou il n'y a pas une vérité en soi, objective et qui s'impose à tous, il y a une multiplicité de sens possible  => Domaine de l'opinion authentique = non pas le champ de la vérité mais celui du sens.

- Opinions interviennent sur des questions ou il n'y a pas de vérité objective mais au mieux un sens intersubjectif => Ici on ne peut avoir sur le Sujet que des opinions (pas de vérité, chacun en a une, on en discute, on les confronte => certaines = meilleur que d'autres, etc )

- Cependant, souvent les opinions sont mobilisés  dans un contexte ou elles n'ont pas leurs places/pas légitime/pas adéquat.

- Quand il y a une science fondé, légitime et pertinente, on n'a pas le luxe d'avoir une opinion, pas plus que celui d'être d'accord/désaccord. Exemple: pas de sens, sauf provocation stérile et impertinente à dire qu'on est pas d'accord à dire que 2+2= 4

=> Ici une vérité objective s'impose et le Sujet, s'il est rationnel et raisonnable, doit la reconnaitre, il n'y a pas de place pour une opinion

- Or, très souvent Tension/ Conflit entre opinion religieuse et vérité scientifique.

Exemple typique : Croire qu'on peut avoir une opinion sur le Darwinisme

Darwinisme = théorie biologique, progressive, fondée, démontrée et corroboré par toute la génétique du XX et XXIème siècles comme théorie biologique elle est irréfutable => la religion bien comprise et assumé, doit rester dans son ordre propre.

=> Le Darwinisme en retour ne doit pas être prit comme un outil idéologique pour ridiculisé ou rendre inutile la religion=> soit on est dans la croyance religieuse soit on reconnait la vérité scientifique objective mais il faut choisir d'assumer qu'il n'y a non pas conflit mais croyance/vérité de l'autre => bien sur Science a pour elle argumenter et démonstration logique de la preuve mais le Sujet garde le droit à la croyance.

-Modes de l'opinion :

a) personnel/collective commune

b) fondé/infondé

c) Issue de l'expérience directe/opinion rapporté, indirecte ce qu'on appelle le ouï-dire

d) Subjectif/intersubjectif

e) rationnel/irrationel

**Ordre**

🡪 XIX, croyance en un ordre absolu, cf. Morin, *La méthode*, I, La nature de la nature :

« *De Kepler à Newton et Laplace, il est établi que l’innombrable peuple des étoiles obéit à une inexorable mécanique. La pesanteur des corps, le mouvement des marées, la rotation de la lune autour de la terre, la rotation de la terre autour du soleil, tous phénomènes terrestres et célestes obéissent à la même loi…Certes, à l’échelle terrestre, le regard peut être choqué par qqs désordres et aléas, quelques bruits et fureurs. Mais ils ne constituent que l’écume quasi fantasmatique de la réalité. »*

**Origine / fondement**

- L’idée commune de ce qui est premier

- seulement, l’origine désigne le premier au sens chronologique, premier dans le temps, le fondement le premier au sens logique, structurel et qualitatif.

- l’origine est le tout premier dans le temps, le fondement est ce qui est premier en terme d’importance, ce qui donne son être réel à une chose qui a pu commencer avant mais qui n’avait pas encore de sol, de fondation.

- ex : le bébé , embryon / on trouve l’origine de l’homme chez les cromagnons et néandertaliens , son fondement est *l’homo sapiens sapiens.*

**Paradigme**

Théorie générale sur laquelle se fonde la recherche ultérieure. Dans *La structure des révolutions scientifiques*, Thomas Kuhn affirme qu’une découverte se fait rarement au hasard : quand un scientifique trouve, c’est parce qu’il a cherché précisément ce qu’il souhaitait trouver. Sa recherche est fondée sur sa confiance en une théorie générale, dont découverte est un cas particulier : théorie est ainsi utilisée comme paradigme.

**Parler / dire**

- le fait de *dire* est souvent confondu avec celui de *parler*. Or, il faut distinguer ces deux productions linguistiques

- le dire est un mode du parler, c’est un certain usage de la parole

- le dire est la finalité du parler : on parle, en règle générale, pour dire quelque chose, et quelque chose de relativement déterminé

- là où la parole se définit *a minima* comme une production linguistique sonore qui vise possiblement la production d’un sens, mais pas seulement et pas nécessairement, le dire est le *fait même* ou *l’acte* de production objective du sens.

- la parole qui dit quelque chose est celle qui produit un sens *inédit*, qui crée un relief de sens *original* – quelque chose a été dit qui fait date, qui n’a jamais été dit, ou dit comme cela - que ce soit pour tel sujet qui ne saisissait pas encore ce sens, qui était pourtant disponible – une ignorance ou une méconnaissance *subjective* - ou pour tout sujet, comme quand on crée une signification *objectivement* neuve, qui n’était pas disponible et qui est maintenant offerte à toute la communauté parlante

**Parole :**

- La parole est le fait de *produire du sens* au travers de mots ; c’est la formulation sonore, explicite et pleine, du sens, qui peut passer par le corps, dans le geste, mais qui a son chez soi dans la parole. C’est uniquement quand on parle que l’on produit le type de signification proprement humaine, mais aussi le plus complet. Seule la parole est le vecteur du *symbolique*, type de signification exclusivement humain, qui est plus et autres que le seul type de sens accessible à l’animal, le *cri*

- Niveau singulier de l’exercice du langage (langage = universel ; langage = général).

\* C’est le stade concret du langage, le moment et la fonction où il se manifeste réellement. Le langage est une faculté abstraite et universelle de communication ; la langue est générale et est la même pour tous le sujets d’une culture donnée, et personne ne parle strictement et exactement la langue, dans son orthodoxie, sa rigueur, etc.

\* Seule la parole désigne l’usage concret et varié de la langue et constitue l’acte concret du langage, sans cela abstrait, et la réappropriation de la langue, structure générale qui a besoin de s’incarner dans des modes subjectifs variés.

- Une parole est définie et incarne une individualité, elle exprime un style particulier, irréductible, propre à chacun.

\* on reconnaît une voix entre mille. Chaque parole est une signature identitaire a un style inimitable ou presque. Toute parole se conquière dans une histoire ; cela prend du temps à un sujet avant de parler avec sa propre voix (Merleau Ponty, « Le langage indirect et les voies du silence », Signes.)

\* Elle renvoie à l’usage singulier d’une langue donnée par un locuteur en particulier.

\* Elle manifeste un style linguistique propre, c'est à dire une manière de parler, un type de vocabulaire, d’intonation, des habitudes, charnières ou tics de langage. Il est loquace, prolixe, ou taciturne, économe en paroles, a man of few words comme disent les anglo-saxons. Il sait s’exprimer ou non. Il donne dans le sous-entendu ou est explicite, les deux modes définissant et des types linguistiques, et des modes différents chez un même sujet linguistique. Ainsi définie, la parole est absolument originale, inédite, propre à son sujet, et incomparable aux autres

- Parole = trait identitaire fort dans laquelle se concentre :

a - Son tempérament, sa personnalité, son type psychologique.

b - Sa pensée, de la plus officielle, consciente et assumée à la plus intime, inconsciente et essentielle. Souvent le sujet à partir de ce qu’il peut en parlant aux autres. La pensée se révèle à elle-même, dans la parole et dans la parole seulement.

c - Tout ce que le sujet demeure dans le silence ou à la rigueur, qu’il reste dans ce que l’on appelle un monologue intérieur, il ne peut ni réellement savoir ce qu’il pense, ni commettre un lapsus, etc.

- Dès lors, la parole authentique est la parole qui est proférée (c’est-à-dire littéralement porter au devant de soi, extérioriser positivement, concrètement).

- WARNING Le silence n’est pas une absence de sens mais bien au contraire : le silence accompagne la réflexion qui est toujours production de sens ; le silence méprisant refuse de répondre mais n’en dit pas moins. Le silence peut-être éloquent (=produire du sens dans une parole en communiquant) et lourd de sens mais il n’est pas en lui-même une parole ; autre figure du silence, le silence hypocrite qui relient ce qu’il sait c'est-à-dire il n’y a pas plus d’avantage ou de parole, ce silence ne signifie plus qu’un chose, la honte, l’embarras, le ressentiment. Silence et parole ne sont pas de purs opposés. Silence différent de parole, les deux sont articulées.

- *Distingo* important entre parole parlée et parle parlante (Merleau Ponty, « le langage indirect et les voies du silence », Signes).

- Parole parlée renvoie à toutes les expressions et les productions e sens déjà existantes, utilisées voir usées : tout ce que l’on sait déjà, que l’on a déjà dit, que l’on peut redire au besoin mais qui ne veulent plus dire grand-chose. C’est typiquement l’ensemble des proverbes dictons et le problème des gens qui ne pensent que par structure de pensée impersonnelle.

- La parole parlante : la production de sens neuf, inédite, comme quand on dit quelque chose de pertinent, de saillant pour la 1er fois. On a réellement et personnellement pensé quelque chose d’original. La partie parlante peut-être mon œuvre propre ou aussi celle d’autrui, poète, romancier, etc.

- Le lien important entre le geste physique (expression motrice corporelle) et la parole (expression linguistique).

**Parole parlée**

- Concept du philosophe Merleau-Ponty, in « Le langage indirect et les voies du silence », in *Signes*.

- type de production linguistique qui reprend le champ des significations disponibles : on dit ce que d’autres ont déjà dit, sur fond d’un stock de significations préexistantes et données dans la communauté linguistique.

- manière impersonnelle de parler

- en réalité, il ne s’agit pas d’une *parole* au sens authentique, soit une *création* : on ne parle pas, on dit quelque chose en se démettant de la responsabilité de le dire en son nom

**Parole parlante**

- Concept du philosophe Merleau-Ponty, in « Le langage indirect et les voies du silence », in *Signes*.

- parole authentique qui prend en charge un état de fait, un vécu, une situation et qui essaie de l’exprimer dans sa singularité, en motivant des significations inédites

- la parole parlante est la conceptualisation authentique, au sens de Hegel : on arrive dans une production linguistique réfléchie et pensée capter l’essence de la réalité ; quand on arrive ainsi à justement baptiser la chose, elle est réellement pour nous. Elle n’était pas vraiment elle-même avant d’être adéquatement dénommée.

- création de sens inédite, qui fait date et qui, si elle dit vraiment quelque chose, si elle capte la chose telle qu’elle est, conformément à son concept, non seulement trouvera son auditoire – elle parlera à beaucoup, sinon à tous – mais sera encore promise à un futur, durera puis se sédimentera et passera dans les usages pour devenir une signification disponible

- à chacun de motiver ou remotiver ce qui a été déjà dit pour le comprendre pour soi ; ce qui est émis par un locuteur A comme parole parlée, évidence, peut apparaitre à un locuteur B comme parole parlante, relief de sens inédit, qu’il lui appartient de s’approprier et d’user à son tour

**Perception**

- Lien sensible du sujet à son monde.Ce lien = originaire (dès la naissance) et irréductible (on ne peut pas le supprimer).Opération essentiellement corporelle: la perception implique les organes des sens.

- Premier enjeu, relatif à l'instance de perception, c'est à dire qui perçoit, et à la question de son sens.

- Cependant, cela ne signifie pas que l'esprit ne participe pas: tout ce à quoi le corps est sensible s'offre à l'esprit comme matière du jugement (rappel: jugement = activité prédicative, c'est à dire le fait de dire quelque chose de quelque chose, soit un acte de langage, qui est toujours le produit de l'esprit).

- La perception commence toujours avec et par le corps mais implique presque toujours immédiatement l'esprit: on perçoit et on se rend compte qu'on perçoit, en réalisant et/ou en interrogeant le sens de ce que l'on perçoit: corps et esprit sont liés et entremêlés dans la perception---> il faut analyser (décomposer un tout en ses parties) pour assigner, si c'est possible, la part de corps et d'esprit.

- La perception = essentiellement opération corporelle où on ne peut pas poser une frontière claire entre la part esprit/corps.

- La perception embraye immédiatement sur la pensée, elle est concrètement toujours une manière de penser, un point de vue, comprenant des croyances et impliquant des jugements latents et irréfléchis

Perception = mode originaire de la pensée, sol et source des premiers jugements, même si le sujet ne s'en rend pas compte et que ces jugements ne sont pas proférés.

*\* Premier enjeu, structure et signification authentique de la perception*

- Il n'y a pas dans la perception une première couche de données sensibles, reçues passivement, par un corps neutre ; il n'y a pas un esprit qui reçoit et critique cette première couche pour lui donner enfin du sens (comme si percevoir n'était qu'une réception pure d'un matériau sensible en lui-même dépourvu de sens, et que seul l'esprit dans un deuxième temps pouvait donner le sens de ce qui est perçu).

- On ne peut pas penser la perception comme une opération en deux temps: pure passivité du corps d'un côté, et, une pure activité de l'esprit de l'autre.

- La perception mêle corps et esprit dans une opération indivise, unique, où il y a du sens dès le départ et avant l'intervention consciente et active de l'esprit dans un jugement conscient et assumé. Le sens de ce qui est perçu n'arrive pas au terme de la perception avec un jugement, il s'initie dès le début de la perception dans ce qu'on peut appeller le silence de la perception, ce que Merleau-Ponty appelle « l'évidence muette du monde ».

- La perception = sol et source du sens, depuis, et, par le corps, on parle de sens *antéprédicatif*, c'est à dire avant le jugement authentique, c'est à dire la prise de parole consciente et assumée.

- Attention: Contrairement à ce que pose Descartes (*Méditations métaphysiques*, méditation 2), on ne peut pas faire de la perception un acte de l'esprit seul, c'est à dire opter pour une théorie intellectualiste de la perception; on ne peut pas faire l'économie du corps.

Dans le texte même sur le morceau de cire, comme dans l'exemple de la tour ronde ou carrée dans la méditation 6, c'est finalement au sein de la perception, dans une articulation entre elles des perceptions, que l'on finit par trancher et statuer sur le sens de ce qui est vu et sur sa vérité.

Perception 1 = Tour ronde --> Perception 2 = Tour carrée --> Perception 3 , une fois rapproché et au pied de la tour, je connais avec certitude la forme objective.

C'est bien finalement une nouvelle perception de la même chose qui m'en donne l'essence; le jugement de l'esprit ( " la tour est bien ronde " ) ne fait que reprendre un acqui de la perception.

*\* Deuxième enjeu, comprendre la structure de la perception, c'est à dire son fonctionnement, comment percevons nous ?*

- Perception opère dans le sensible de manière perspective, en explorant la distance et la profondeur de réel la perception est comme palpation à distance

(Bergson ) perception fonctionne en outre structurellement par esquisse ou par profils

Quand le sujet perçoit, la chose perçut n'est pas saisie que par un de ses profils ; alors qu'on ne voie actuellement qu'une partie on dit bien cependant qu'on a perçu la totalité  
Miracle sans cesse renouvelé de la perception elle nous donne immédiatement des totalités alors qu'en toute rigueur on a accès qu'à l'un des profils la perception est spontanément synecdoque

-Références canonique Husserl *Idées directrices pour une phénoménologie* la perception par esquisse n'est pas une limitation liée à la condition humaine c'est la règle même de l'acte de percevoir.

Perception implique par ailleurs un point de vue assigné par le corps

- En ce sens, perception est subjective ; l'essentiel ici est cependant le perspectivisme et la structure pars esquisse. Perception donne des totalité à partir de partie

- Le paradoxe de la perception, à la fois subjective et objective c'est à dire :  
1 - Je ne perçois que depuis un point de vue, relatif et parmi d'autre

2 - Ce point de vue est déterminé par la position de votre corps

**Persuader / convaincre**

- distinction entre deux modes du langage dans le rapport à l’autre, mais aussi à soi, et plus précisément l’argumentation, ou plutôt le pouvoir sur l’autre dans la discussion .

- Convaincre : usage de la raison et du raisonnable procédant par arguments et recherchant une position ou une connaissance objective, qui s’impose au bon sens et dans la réflexion

Dans la conviction on n’est jamais réellement vaincu, on gagne du sens : être convaincu par l’autre n’est pas un problème c’est une solution et un gain de sens . Ce n’est un problème que pour la fierté .

- Persuader : usage rhétorique du langage où on recours à l’affect au sentiments en faisant pression sur l’autre pour arriver à nos fins . Persuasion = manipulation qui n’a rien à voir avec le savoir et la vérité .

**Peuple**

- élément humain et vivant de la nation, son principe dynamique concret.

- ensemble de la population que l’Etat, cette fois, ou plus anciennement le mode d’organisation du pouvoir, et la souveraineté ont à administrer, à défendre dont ils doivent fonder les droits et les devoirs et dont ils ont la charge et la responsabilité, juridique et morale.

- le Démos est un des acteurs du politique, mais reste à savoir s’il peut en être l’auteur ; c’est tout l’enjeu du sens que l’on donne à la démocratie.

- de fait, le peuple est toujours davantage et avant tout un objet du politique non son sujet ou son souverain évident…

-…comme sujet du politique, comment est-il possible de faire ? Une multitude ne peut diriger, ne pouvant se résoudre évidemment et simplement à une ligne d’action ; si un seul parmi eux commande, alors comment le choisir, selon quels critères et en quoi peut-il incarner le peuple, et ce sans retomber dans la monarchie ou les systèmes de souveraineté tyrannique ?

- le peuple ne peut être en soi souverain, soit chef de l’exécutif selon les catégories modernes…mais on ne peut pas le priver du pouvoir, car il n’est ni animal, ni chose naturelle ni objet, mais bien constitutif de la nation, sans laquelle il n’y a pas de pouvoir politique possible. Ce sont des sujets qui ont droit à dire ce que le pouvoir a à être, ou pourrait être, pour cette raison qu’ils vivent sous cette autorité qui a besoin d’eux, qui les fait travailler, et qui leur dit quoi faire, quoi ne pas faire, et ce qu’on attend d’eux ; le peuple a légitimement sa critique produire, et sa réflexion à proposer sur ce que doit ou devrait être le pouvoir. Même dans la monarchie de l’ancien régime, le peuple, alors assimilable au tiers-état, pouvait produire des cahiers de doléance. On sait leur faible valeur et signification dans la réalité, mais on y voit cependant l’embarras du pouvoir devant une nécessaire dette et marge de parole et d’action politique à attribuer au peuple, qui n’est pas un simple troupeau.

- C’est un ensemble de sujets avec lesquels le pouvoir doit compter, et qui ont leur mot à dire ; leur liberté est engagée par le pouvoir politique, auquel ils acceptent de se plier et pour lequel ils intègrent et respectent des contraintes, qui limitent leur puissance d’agir.

- mais le pouvoir est surtout obligé de compter avec le peuple car l’impopularité est une des craintes majeures du politique, en ce qu’elle rend possible un soulèvement qui menace le régime. Or, cf. Machiavel, *Le Prince*, la règle du pouvoir n’est pas tant d’être bon et juste que de durer. Le peuple est négativement envisage, comme source de crainte, il n’est pas respecté positivement. Le peule a les moyens de renverser le régime, de faire une révolution.

- reste que le peuple, si on veut un régime juste, doit pouvoir prendre et avoir le pouvoir, et participer, a minima, à la vie politique qui le détermine et l’engage…

-… mais comment alors penser justement la démocratie et cette souveraineté particulière du peuple pour le peuple, par le peuple ? Comment organiser concrètement le pouvoir démocratique, juste et en un sens moralement obligatoire, voire nécessaire aux yeux de la raison et du raisonnable, mais aussi impossible entendu que tous ne peuvent pas ensemble être au pouvoir et agir, puisque les conflits et différences, mais aussi différends sont inévitables ?

- c’est tout l’enjeu de la définition, et du mode de la démocratie retenu.

- on qualifie le peuple de vulgus, le commun, le trivial ; dépendant de ses appétits, de ses passions et ne voyant que leur intérêt immédiat, la question se pose de savoir comment le peuple pourrait être au pouvoir, diriger et gouverner et se gouverner ; conception entre cynisme, réalisme et pessimisme, mais conception nécessairement problématique, on ne peut pas faire confiance a priori au peuple.

- mais de l’autre côté, on ne peut pas non plus le mépriser a priori et tout membre du peuple, comme le peuple saisi comme totalité, à une légitimité à la participation au pouvoir, voire à son élaboration et son exécution.

- le peuple est l’objet du politique, mais aussi son nécessaire sujet, et en tout cas le problème essentiel du politique ; Comment le gouverner ? Comment le tenir ? Comment le respecter dans sa légitimité fondamentale ? Comment éviter ses errances ? Comment composer avec son incapacité à être le sujet possible et exclusif du politique ? Quel fonction, rôle et place lui donner ?

**Phénoménisme**

- rejeter réalité de la substance et admettre seulement existence des phénomènes et de leurs images dans la pensée ou *idées*. Les opérations de la pensée se réduisent au jeu empirique de l’association sans qu’il y ait lieu de faire de l’esprit ou de la raison une faculté à part qui nous distinguerait radicalement des animaux 🡪 *Enquête sur l’entendement humain*, IX.

**Plaisir**

- expérience physique agréable pour le corps, à la faveur de la rencontre avec un objet qui apporte une forme de satisfaction, originairement lié au comblement d’un manque.

- Le plaisir est d’abord une expérience corporelle qui regarde la satisfaction des besoins, et d’abord des besoins naturels et nécessaires au sens d’Epicure, c’est-à-dire les trois exigences vitales nécessaires, manger, boire et dormir.

- Le plaisir a à voir avec la diminution ou la suppression d’une tension liée à la revendication physiologique du besoin : un authentique besoin implique en effet un manque qui fait souffrir, il instaure une tension au sein de l’organisme qui exige une action spécifique qui permette de le supprimer.

- Attention donc à une acception contemporaine galvaudée qui fait du plaisir l’augmentation d’une tension, comme si le plaisir était un crescendo d’intensité ; c’est un contresens, le plaisir renvoyant à une signification strictement opposée.

- Originairement physique, le plaisir peut également être intellectuel, liée au comblement de l’ignorance et à l’apprentissage d’idées nouvelles qui donnent du sens, mais il peut aussi être spirituel, liée à l’aboutissement d’un questionnement, liée à une problématique mondaine existentiel, et qui débouche sur la création de valeur. Ce qui fait plaisir est toujours en un sens une forme de nourriture, qu’elle soit littérale, sémantique ou axiologique.

- Le plaisir est une réalité originaire, nécessaire et irréductible de la vie mais encore de l’existence ; il est un guide de survie de l’organisme mais aussi un moyen de vivre, et encore de bien vivre c’est-à-dire moralement dans l’horizon du bien. Suivre le plaisir créé en effet du bien-être mais aussi du bonheur, mais seulement à certaines conditions.

- C’est pourquoi il ne peut pas être l’objet une condamnation morale qui visait le supprimer, comme s’il était étranger à la condition humaine ; le plaisir fait partie intégrante corps et de leur survie et il est donc nécessaire, irréductible mais encore digne de sens et de valeur, contrairement à ce que beaucoup de religions en font, soit un objet maléfique, signe du malin, corps étranger dans la création divine, réalité à bannir.

- En réalité la plupart des religions monothéistes ont un usage très ambivalent du plaisir, notamment les catholiques.

- Or, le plaisir, s’il est bien compris et si on en critique et on en rationalise l’usage, est bien le moyen du bien comme le pensait Épicure ; il n’est en effet dangereux pour la condition humaine qu’à partir du moment où il est systématique, où on ne pose aucun contrôle à sa spontanéité et à ses exigences. Le plaisir n’est problématique et source de souffrance qu’à partir du moment où on ne le limite pas et ou on recherche le plaisir pour le plaisir, en oubliant que le plaisir n’est que le moyen de la vie bonne et non une fin en soi.

- Chez Platon, racines importantes du monothéisme et de la chrétienté en particulier, le plaisir n’est pas banni, il doit simplement être orienté dans la recherche de la connaissance conjointe du bien du vrai et du beau ; c’est du plaisir du corps et pour le corps que l’on se hisse aux plaisirs de l’âme et à la contemplation des idées.

- *Cette conception importante pour le devenir de la religion en Occident n’est pas pour autant le modèle absolu de la philosophie antique* : les cyrénaiques admettent une distinction entre plaisirs du corps et plaisirs de l'âme, mais renversent la hiérarchie platonicienne en accordant plus d'importance aux plaisirs corporels (sensoriels), même si certains textes semblent dire que tous les plaisirs sont égaux entre eux.

- On peut construire une morale autour du plaisir, mais aussi un véritable art de vivre d’exister, c’est l’hédonisme ; mais que ce soit dans sa dimension antique dans sa version moderne chez Bentham, les plaisirs doivent toujours être critiqués et calculés, pour que in fine le résultat de l’action humaine soit plaisant et que le plaisir ne soit pas l’objet d’une recherche aveugle et absolue où tout plaisir soit bon à vivre et où tous les plaisirs se valent.

- Le texte philosophique définitif sur le plaisir est donc bien trouvé chez Épicure, dans la Lettre à Ménécée.

**Positivisme logique**

- Eliminer toutes les hypothèses métaphysiques dans la science.

- La science ne devrait fonctionner que grâce aux observations empiriques et au formalisme mathématique. Mouvement qui tente d'unir le formalisme des observations aux règles d'inférence et au monde sensible. Il privilégie la vérifiabilité de la théorie scientifique et obéit à un phénoménalisme qualifié de dur.

- Le monde que l'on bâtit par l'intermédiaire des théorèmes et de la logique ne représente rien en lui-même, il est insuffisant pour décrire la réalité "du dehors". Selon les positivistes et contrairement aux idées de Mach, les questions scientifiques sont des notions métaphysiques du ressort du langage.

- Dans le discours scientifique, en dehors des faits observés ou expérimentaux, seul est autorisé le formalisme logique et mathématique. La démarche logique permet de révéler la cohérence ou l'absurdité des théorèmes sans la moindre hypothèse ontologique à son sujet. La difficulté fondamentale est de donner une description quantitative des phénomènes sensibles.

**Préjugé:**

- Étym.=produire un jugement s/ quelque chose avant d'en avoir fait l’expérience, d'y réfléchir personnellement d'en avoir connaissance.

- Produit de la religion, famille, culture, le S lui-même .Vecteur=social life+ exchanges =il suffit que les gens parlent. Plusieurs types et contexte de P:

a) P avant ou sans la science mm si on ne connaît pas un phénomène on ne peut pas s'empêcher d'en dire quelque chose

b) P qui perdure en dépit de la science qui permette de le déplacer.

c) P face auxquelles la science ne peut pas grand-chose raciaux, religieux, sexistes.

d) P n'est pas de nature épistémique(connaissance); P=nature affective.

- P sert surtout à ne pas connaitre, se rassurer, baptiser l'inconnu pour l'apprivoiser, contrer une peur existentielle, se protéger des autres.

- P sont traditionnellement négatifs, dépréciatifs (paradoxalement ils sont ambivalent en société: critiqués et mal vus, ils sont tous autant entretenus) mais ils sont aussi positifs (mais ils ne sont alors ni positivement fondés ni intelligents, intuitifs ou réfléchis )

- Ils restent socialement – nocifs que les autres, mais toute société vit et a besoin de préjugés, qui fondent et soudent le groupe…

**Principe de complémentarité**

*-* toute particule, en fonction de la nature de l’expérience utilisée pour l’étudier, se manifeste soit comme une particule, soit comme une onde.

**Principe de conservation de la matière**

- La matière est une entité indestructible qui se conserve intacte dans toute transformation.

- Seules les relations entre composants élémentaires sont modifiés.

- Mais matière, XIX et XX, se dissout en énergie et en particules de plus en plus insaisissables.

**Probabilité d’un événement**

- Elle se définit comme rapport du nombre de cas favorables à cet événement au nombre total des possibilités (Poincaré)

**Projection**

- étymologie : *pro-jectum*, jeté devant soi

- Opération consistant pour un sujet à poser sur un phénomène un sens a priori qui n’est pas le sien, avant de percevoir le sens de ce phénomène depuis sa manifestation, sens qui apparait dans l’expérience ou a posteriori, soit après l’expérience.

- La projection est le processus inverse de la perception.

- c’est une démarche spontanée, liée au fait que nous anticipons l’expérience, et que nous avons tendance à penser et poser un sens possible, voire probable, avant d’avoir affaire au sens réel. Nous avons l’habitude d’un monde et avons tendance à ainsi précipiter et anticiper le sens en projetant. C’est spontané, habituel chez l’humain et en un sens nécessaire :nous vivons le monde selon un rapport de sens et la projection permet d’être prêt à donner du sens, cad à ne pas subir un inconnu inquiétant et étranger, source d’angoisse.

- mais la projection doit alors s’ajuster au phénomène dont elle prend en charge le sens, et être capable de se critiquer, de se restructurer, voire de s’annuler pour laisser place à la perception du sens concret et réel de la chose, au lieu de celui qu’on lui prête ou qu’on force alors à tort, si en effet la projection tombe à côté et méconnait ou nie le sens perceptif offert, qu’il suffit alors de recevoir.

- logique normale : premier mouvement de sens la projection, qui doit être capable de se confirmer ou de s’infirmer – cad de s’abandonner au profit d’une ouverture à ce qu’est vraiment la chose, derrière ce que l’on croyait ou décidait-  en passant de la projection – sens donné à la chose sans la chose – à la perception – sens donné à la chose depuis l’expérience de la chose -

- logique pathologique : le sujet projette, sans prendre en compte la chose, les démentis de la chose, ses résistances au fait de se voir imposer un sens ; la perception n’est plus possible et la projection prend sa place ; c’est la fin d’un monde commun partageable, mais aussi du langage qui prend en charge sa description. Le sujet a alors des hallucinations – dimension d’expérience malade – et des délires – dimension du langage malade. C’est pourquoi le modèle de la projection pathologique tient dans l’hallucination psychotique.

**Psychisme**

- domaine de l’esprit, en tant qu’il comprend une dimension consciente, où images et pensées nous sont données, mais aussi une dimension inconsciente, dont les contenus sont cachés, et en réalité refoulés, cad exclus du champ de la conscience.

- essentiel de la vie psychique (cf. image de l’iceberg) est inconscient

- pourquoi l’inconscient pèse-t-il si lourd sur la conscience ?

\* c’est la source de la mémoire, de toutes les formes de la mémoire. Or, en général, la mémoire est prêtée à la conscience. Ce n’est pas le cas.

**Pyrrhonisme**

- Mouvement originaire du scepticisme créé par Pyrrhon, dont on n’a pas d’œuvre et qu’on ne connait que par ses disciples.

- Le pyrrhonisme pose que la pensée humaine ne peut se déterminer sur la possibilité de la découverte d'une vérité. Il ne s'agit pas de rejeter la recherche, mais au contraire de ne jamais l'interrompre en prétendant être parvenu à une vérité absolue.

- C’est un anti-dogmatisme. Son principal objectif n'est pas de nous faire éviter l'erreur, mais de nous faire parvenir à la quiétude (ataraxie, principe partagé avec l’Epicurisme), loin des conflits de dogmes et de la douleur que l'on peut ressentir lorsqu'on découvre de l'incohérence dans ses certitudes. Il s’agit également d’éviter l'[acatalepsie](http://fr.wikipedia.org/wiki/Acatalepsie) (la tranquillité et l'absence d'une souffrance qui serait due à une compréhension dite incomplète).

« Le scepticisme est la faculté de mettre face à face les choses qui apparaissent aussi bien que celles qui sont pensées, de quelque manière que ce soit, capacité par laquelle, du fait de la force égale qu'il y a dans les objets et les raisonnements opposés, nous arriverons d'abord à la suspension de l'assentiment, et après cela à la tranquillité»,

Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, I, 8

Il s’agit chez les pyrrhoniens de critiquer la raison et ses possibilités de connaitre et de produire le vrai. La relativité est la règle, et il n’y a pas une raison objective mais des raisons qui se valent. Les pyrrhoniens étaient connus pour opposer à toute [raison](http://fr.wikipedia.org/wiki/Raison) valable, et sur tout sujet, une raison contraire et tout aussi convaincante. il ne s’agit pas de donner valeur à n’importe quelle opinion : le but de la contestation constante est d’éliminer le faux. Seulement, cela ne signifie pas produire le vrai.

Etre pyrrhonien, c’est rester dans l'ignorance en n'admettant rien qui ne soit douteux. Il ne formule pas d'hypothèses, mais laisse toujours ouverte la possibilité d'une réfutation.

**Raison**

- faculté proprement humaine dont l’acte essentiel est le jugement, c'est-à-dire la capacité de dire quelque chose de quelque chose.

- on raisonne dès que l’on dépasse la seule association mécanique issue de la mémoire comme fonction biologique normale du cerveau, en partage avec l’animal. Premier critère de la raison

- on raisonne dès que l’on se met à parler, c'est-à-dire à proférer en l’assumant pour soi et les autres l’articulation entre deux concepts ; on ne pense que quand on parle, ou écrit, car alors les intuitions silencieuses prennent enfin forme et ont une matière objective, et on dit réellement quelque chose. Deuxième critère de la raison.

**Raisonnement inductif**

*-* raisonnement logique permettant le passage du particulier au général. La vue de plusieurs corbeaux noirs induit dans notre esprit que tous les corbeaux sont noirs (Bacon, Newton).

- Popper : toute généralisation repose non seulement sur plusieurs obseravtions, mais aussi sur une croyance hypothético-déductive qui se situe en deçà de la généralisation et qui incite à l’atteindre.

**Rationalisme**

*-* doctrine philosophique et scientifique pour laquelle la raison intervient à toutes les étapes de la recherche scientifique.

1 ) L’observation est une chose (réception de certaines donnés sensorielles, contact avec le monde à expliquer) mais elle ne prend son relief qu’avec l’invention d’une hypothèse (différent de dérivation d’une loi à partir de expérience elle-même).

2 ) A partir de cette hypothèse, on note une implication (relation nécessaire, si je pose P, alors Q) et on fait des déductions.

**Rationnel et raisonnable**

- Attention, ce ne sont pas des synonymes ! L’usage de la raison a deux modes, le rationnel d’un côté, le raisonnable de l’autre.

- Le rationnel signifie seulement l’usage des facultés et des ressources de l’esprit pour poser, relativement à une finalité donnée, les justes moyens de la réaliser ; être rationnel, c’est seulement être capable d’effectuer un calcul et de poser une réflexion stratégique articulant des moyens et une fin, quitte à ce que la fin justifie les moyens. Il n’y a donc pas de dimension morale.

- Le raisonnable, en revanche, c’est l’usage de la raison, sur le fond des mêmes capacités, mais en dépassant le calcul strictement égoïste au profit d’un encadrement moral sous l’égide du bien, et du bien commun, voire du bien public

**Raison - âge de raison**

- Peut-on être originairement et immédiatement un être de raison ou le devient-on ? La question est rhétorique, on devient un être humain, on apprend à le devenir, et précisément en se servant d’une raison qui est une faculté qu’on apprend également progressivement à développer ; l’enfant n’est que sensible aux choses de la raison, il ne deviendra capable de l’intégrer de la pratiquer qu’à partir du moment où on lui aura transmise c’est-à-dire à partir du moment où il aura été élevé dans un encadrement humain, où la présence de l’autre est évidemment nécessaire et irréductible, c’est-à-dire indispensable.

Ne dit-on pas d’ailleurs que l’enfant atteint l’âge de raison à un certain stade de son développement ?

**Rationnel et raisonnable**

Attention, ce ne sont pas des synonymes !

L’usage de la raison a deux modes, le rationnel d’un côté, le raisonnable de l’autre.

Le rationnel signifie seulement l’usage des facultés et des ressources de l’esprit pour poser, relativement à une finalité donnée, les justes moyens de la réaliser ; être rationnel, c’est seulement être capable d’effectuer un calcul et de poser une réflexion stratégique articulant des moyens et une fin, quitte à ce que la fin justifie les moyens. Il n’y a donc pas de dimension morale.

Le raisonnable, en revanche, c’est l’usage de la raison, sur le fond des mêmes capacités, mais en dépassant le calcul strictement égoïste au profit d’un encadrement moral sous l’égide du bien, et du bien commun, voire du bien public

**Refoulement**

- type d’oubli, mais non normal et spontané ; manière de faire disparaitre du champ de la conscience tout ce qui menace l’intégrité et l’équilibre du moi

- mécanisme de défense psychique, qui sert à protéger le moi

- le premier refoulement est du au fait que l’enfant ne peut pas gérer et élaborer, cad donner sens et faire qqch de, avec les excitations sexuelles qui envahissent son corps. Freud, analyse d’une phobie hystérique chez un garçon de quatre ans, Le petit Hans. Le petit garçon refoule l’excitation liée aux jeux avec la mère, avec qui il entretien une présence trop fusionnelle.

- le deuxième refoulement, plus tardif, opère entre le désir du sujet et le fait qu’il sache que c’est interdit, contraire aux règles sociales et morales (ce qui implique donc langage, réflexion, soit un stade avancé du développement)

- le refoulement consiste toujours à séparer dans la vie psychique, et au sein de l’inconscient la représentation (l’image, la scène, les mots) de l’affect (l’énergie psychique qui investit ces images, ces pensées, ces mots)

- le conflit entre le désir et la défense, qui appelle le refoulement, crée ce qu’on appelle un symptôme.

**Religion**

1 - Éléments d’étymologie : « *religio* » serait dérivé de « *religare* » qui signifie « relier » et peut-être aussi de « *relegere* » qui veut dire à la fois « respecter » et « recueillir ».

- Notion polysémique qui renvoie

a - d’une part à une institution culturelle capitale qui donne du sens à l’existence humaine et qui trouve en face d’elle la philosophie et la science comme système général de l’existence et explication du monde

b - d’autre part à une institution sociale, politique et économique qui a un pouvoir terrestre

c- d’un autre point de vue sociologique, on nomme « religion » l’ensemble des croyances et des pratiques relatives à un domaine sacré séparé du profane, liant en une même communauté morale tous ceux qui y adhèrent, et manifestant sous des formes très diversifiées les rapports des hommes à Dieu, au divin ou au sacré.

d - enfin au fait général d’investir une croyance en tant qu’elle est pour le sujet porteuse de vérité, la religion renvoyant ici aux institutions spirituelles classiques les sectes les religions mais aussi à une possible religion de la science, de la philosophie etc.

On a alors à faire à une disposition subjective, un rapport de soi à soi, de soi à l’être, de soi la création qui n’a rien avoir nécessairement avec la religion instituée, qui existe comme objet social.

C’est typiquement ce qu’on appelle la religion intérieure, le maître intérieur de Marc-Aurèle.

- Toute l’ambivalence de la religion tient au fait qu’elle s’installe dans un équilibre ou une tentative d’articulation mais aussi de conflits entre sens et vérité.

2 - Il s’agit de produire un discours ou un récit des origines qui permettent d’expliquer la création, de rendre compte de la présence de l’homme sur terre en tant qu’elle a un sens parce qu’elle est voulue par Dieu, et qu’elle constitue comme existence terrestre une épreuve qui permettra de déterminer dans le monde céleste la place des hommes en général, en tant qu’il gagne le paradis, ou de les condamner, dans le monde infra terrestre, de l’enfer à des damnations éternelles

- La religion a donc pour vocation de donner du sens à notre existence, d’échapper au sentiment de l’absurde, et elle affirme même dans le texte sacré une vérité révélée. Elle pourvoit essentiellement du sens et elle s’affirme en la matière comme l’autorité la plus à même de le produire, d’où une relative confusion entre sans sévérité au sein de la religion.

- Ce faisant, elle relie l’homme à son origine en lui en donnant une et elle relie aussi les hommes entre eux. Elle assure un double lien, entre le monde terrestre et le monde céleste et au sens du monde terrestre.

- Ce faisant, la religion est en même temps transcendante et immanente au monde humain et à l’existence individuelle : la religion, c’est à la fois ce qui relie les hommes à une puissance qui les dépasse, tout en les reliant entre eux.

- Comme récit des origines, donation originaire du sens, fondation de la culture et d’histoire, fondement du politique mais aussi morale exigeante qui met en question la condition humaine en lui donnant une réponse, elle devient aussi un retour méditatif sur soi-même (« recueillement ») propice au respect, non seulement d’un Dieu, mais aussi éventuellement, de l’Humanité.

3 – La multiplicité des formes religieuses et du fait religieux.

- il existe des religions sans Dieu (culte des ancêtres, bouddhisme, animisme).

- il y a de nombreuses formes de religiosité et il existe des approches multiples du « fait religieux » et il faut alors réinscrire la religion comme forme de spiritualité pour comprendre à partir des attentes spirituelles légitimes et de l’imaginaire irréductible de l’humain la naissance du phénomène religieux en général dans l’animisme, puis dans le polythéisme et enfin dans le monothéisme.

### - Quand on parle de fait religieux, il faut distinguer d’avec le phénomène universel de la superstition ; La religion n’est pas la *superstition*

La superstition - du latin *superstitio* « superstition » de *superstare*, « se tenir dessus », qui désigne ceux qui prient pour que leurs enfants leur survivent ne renvoient pas à une tentative de rationalisation de l’existence mais au contraire à un appel à l’irrationnel en tant qu’il serait une force de réassurance vis-à-vis de la fragilité l’existence humaine et de la certitude de la mort.

\* attitude irrationnelle consistant à croire que certains actes ou certains signes entraînent sans raison intelligible des conséquences bonnes ou mauvaises / De Saint Augustin à Pascal, la vraie foi (du latin fides, confiance, fidélité, engagement) n’est pas contraire à la raison qu’elle dépasse sans la contredire.

\* La « vraie religion » peut inclure le doute et exclure le fanatisme. Pour Sénèque, « la religion honore les Dieux, la superstition les outrage ». Pour Kant , la superstition est l’ illusion en vertu de laquelle il serait possible par les opérations du culte de « préparer sa justification devant Dieu ».

\* les philosophes croyants condamnent et rejettent la superstition perversion et caricature de la religion.

- D’un point de vue sociologique, on nomme « religion » l’ensemble des croyances et des pratiques relatives à un domaine sacré séparé du profane, liant en une même communauté morale tous ceux qui y adhèrent, et manifestant sous des formes très diversifiées les rapports des hommes à Dieu, au divin ou au sacré.

- Quant à la philosophie, elle distingue la « religion intérieure », rapport individuel et direct de l’âme humaine avec Dieu ou avec le divin, axé donc sur la foi, et la « religion extérieure » c’est-à-dire l’ensemble des institutions ayant pour fonction de régler les rapports des croyants avec Dieu ou la sacré par des rites, des cérémonies et une liturgie spécifique, et variables selon les époques et les civilisations. Le Dieu de la religion naturelle (Hume, Rousseau) ne nécessite ni Eglise ni culte particulier et ne constitue qu’une référence et un guide pour l’exigence morale.

4 - la nécessaire critique de la religion

- Critique nécessaire au sens où il faut pouvoir en comprendre la signification, les raisons de surgissement, la nécessité première et apparente mais aussi la contingence seconde : la religion est une manière fondatrice pour nos cultures de donner du sens à l’existence humaine

- mais elle révèle aussi ses limites, puisqu’elle impose dogmatiquement le sens supposé de l’existence, qu’elle prétend détenir la vérité relative à la création du monde, et qu’elle est généralement incapable de remettre en cause ses dogmes.

- La religion a été attaquée dès l’antiquité par les matérialistes, comme Epicure et Lucrèce, qui ont vu d’emblée à quel point les « fables divines » pourraient être exploitées pour terroriser les hommes.

\* Mais on trouve bien chez Épicure comme chez Épictète une référence aux dieux en général, sans les qualifier ; Épicure n’est pas athée, « il y a des dieux, nous avons d’une connaissance claire », dit la *Lettre a Ménécée.*

\* Il y a dans l’homme de manière immanente, bien que non inné, une notion du divin, à la manière d’une disposition en puissance ; cette notion du divan est universelle et naturelle et n’a rien à voir avec la multiplicité ce que les peuples fondant leur usage et croyance de la notion de religion ou de Dieu.

\* On oppose ainsi la notion de Dieu, universelle naturelle claire et distincte est inhérente à l’esprit de tout homme aux opinions multiples qui sont autant de représentations confuses et incohérentes liées à la superstition.

\* Épicure s’oppose clairement aux récits mythologiques grecs à partir de Xénophane.

\* Quelle est donc cette notion naturelle du divin inhérente à notre condition ? C’est un vivant éternel et parfait transcendant au monde humain, qui tend vers ce Dieu qui quant à lui l’ignore et qui se caractérise par citer lier à la pure contemplation de soi-même et à la conscience de sa perfection ; c’est une divinité sans providence, qui n’a pas de plan pour le monde, sauf à l’avoir créé, et c’est tout à fait la définition qu’on retrouvera chez Aristote dans la Métaphysique, Alpha, 7, 1072b13-30.

- Aucune position antireligieuse dans l’antiquité grecque, mais seulement une critique des dimensions culturelles, populaires et travesties du sens à donner au divin

- Voltaire ne fera pas autre chose en son temps quand au XVIIIe siècle il affirme la présence évidente du divin dans le monde, à l’endroit de la création, en tant que la reconnaissance d’un principe de création transcendant relève du bon sens.

- On remarquera qu’on ne trouve pas une critique différente dans les philosophes de l’ère du soupçon, en la personne de Marx Nietzsche ou Freud, adversaires souvent présentés comme les plus virulents de la religion.

\* Pour Marx, elle est l’ « opium du peuple » qui permet d’oublier la misère réelle en faisant miroiter un improbable paradis pour les justes.

Pour Nietzsche, « Dieu est mort », et c’est nous qui l’avons tué. Cela signifie que la philosophie a compris que la religion finira par s’effacer mais cette nouvelle « n’est pas encore parvenue à l’oreille des hommes » (Gai savoir § 125)

\* Pour Freud, elle est une illusion qui infantilise les croyants en prétendant qu’un Père bienveillant veille sur chacun d’entre nous. Sauf que c’est une illusion irréductible.

*Sujets possibles*

\* La raison est-elle nécessairement en conflit avec la religion ?

\* La religion est-elle pour l’homme un besoin ?

\* Faut-il en finir avec la religion ?

**Religion – circoncision**

- *Origine* : moment où Israël perdit tout : sa terre, son roi, et même peut-être Dieu, puisque le temple était parti en fumée, le chiffre sept, le chiffre du sabbat, marquait le temps comme cet espace qui assure l'homme dans la présence de Dieu, au moment où toute trace de Dieu et de sa promesse semblaient perdues.

Epoque aussi où la circoncision marqua la chair de l'homme comme signe d'appartenance.

La frontière perdue sur la terre était ainsi comme gravée sur l'homme lui-même, et comme signe d'appartenance à Dieu.

- *Signification* :

**Représentation**

- Étymologie, *representatio*, action de placer devant les yeux une deuxième fois, de redonner à voir.

- cette monstration seconde ne relève plus de la *perception* mais de la *conception* ; on entend par là l’activité *psychique*, qu’on appelle souvent de manière plus triviale activité *mentale*, en tant qu’elle se déploie de manière *intellectuelle*, à des fins de *connaissance* du monde, en produisant des *concepts*.

- Par conception, il faut prévenir un contre sent : il ne s’agit pas du tout du fait biologique de la *reproduction* qu’on appelle aussi de manière commune la *conception*.

- La représentation est une activité essentiellement intellectuelle, est le signe de l’intelligence humaine et manifeste l’activité d’une conscience proprement humaine, la conscience *réflexive* : on peut revenir de manière *critique* sur notre expérience en lui posant des questions de sens et de valeurs, on a conscience des choses mais on a aussi conscience qu’on a conscience et ce qu’on a déjà perçu, on se le redonne volontairement une deuxième fois en idée dans l’esprit. L’animal peut tout à fait avoir un souvenir, mais uniquement en situation jamais de manière gratuite, libre et volontaire. Sa mémoire est incarnée, dépendant de son corps et des effets que génère le milieu sur ce corps en lui rappelant et en lui imposant mécaniquement des souvenirs qui ne sont jamais à sa disposition. L’animal ne peut jamais *se souvenir.*

La représentation qui succède à la perception est alors appelée une *notion* ; on l’aperçut une fois puis on la pense en se la donnant une deuxième fois, la représentation étant alors la présentification dans l’esprit par le langage de ce qui est devenu une idée, présence en esprit d’une chose absente dans la réalité.

Dans le dictionnaire, il est dit de manière approximative que la représentation consiste alors à se donner une image mentale d’une chose actuellement absente ou d’une chose inexistante ou existante ailleurs.

Quand on travaille cette représentation et qu’elle n’est plus simplement la copie moins intense cad le souvenir d’une chose perçue, quand donc la représentation n’est plus seulement une *image*, mais qu’elle dépasse le statut de l’image ou qu’elle s’en passe pour penser une *structure de la réalité* qui n’est pas en soi *l’objet d’une perception possible* mais qui explique le tout de cette perception, alors on parle d’un *concept* : la représentation est une idée qui donne *l’essence* de la réalité sans être une *image* de cette réalité.

- référence : Hegel, *Science de la logique.*

- On comprend mieux le statut du concept quand on repart de la différence avec la notion ; *avoir une notion* de quelque chose, c’est commencer à penser cette chose sans en posséder une connaissance objective pleine. L’image est de ce point de vue un *rudiment* de la connaissance et souvent son *début*, sous forme d’images grâce aux *souvenirs*, c’est le statut *le plus faible et le plus bas de la représentation.*

- Tout le travail de l’esprit va consister, si on veut réellement connaître les choses, à passer de la *perception* à la *représentation* puis, au sein de la logique représentative à la *notion* et enfin au *concept* qui en sont des modes.

- Depuis ce sens originaire, la représentation acquiert aussi une acception voisine mais différente : une représentation peut *n’avoir qu’un statut d’idée*, en se produisant d’abord et seulement dans l’esprit, sans avoir été l’objet d’une perception sensible préalable ; on ne se représente pas seulement en effet ce qu’on a vu, on est *capable de penser ce qu’on n’a jamais vu ou vécu*, ce qui n’a jamais été l’objet d’une expérience sensible et qui n’est pas non plus l’objet d’une imagination possible. Certaines représentations sont *de pures idées* dont il n’y a pas d’expérience possible ou réelle. Ainsi l’idée de Dieu ou celle de la liberté, celle de l’âme mais aussi celle du monde. On a alors à faire à une *idée pure.*

Référence : Kant, *Critique de la raison pure*, les concepts purs a priori de la raison.

**République**

- Renvoie étymologiquement à l’idée d’une *chose publique* c’est-à-dire au fait que le pouvoir puisse, voire doive, être l’affaire de tous.

- Cela ne signifie pas qu’historiquement la république concerne tous les individus d’un pays donné ; bien au contraire, les premières républiques sont en un sens élitistes puisqu’elles ne concernent qu’une partie de la population, comme dans la Rome antique.

- Concrètement la république renvoie à un type d’organisation du pouvoir politique radicalement opposé à la monarchie : la république signifie en effet que *le pouvoir n’est pas héréditaire* et qu’il s’obtient par d’autres moyens.

- Ces autres moyens sont soit *l’usage de la force physique*, typiquement le coup d’État ou la révolution, soit le recours plus ou moins démocratique au *vote*.

- Attention, le recours au vote ne signifie pas nécessairement que l’on soit dans un régime juste et démocratique ! Il faut toujours critiquer la manière dont le vote s’organise et toujours s’assurer de sa bonne conduite c’est-à-dire de son caractère *démocratique transparent*, soit le fait que chacun puisse en effet exprimer librement sa pensée ou son opinion, sans contraintes ou influences extérieures.

- Le label même de *république* ne signifie pas que l’on soit en démocratie ; la seule république juste est la *république démocratique*, du type de la France de la Ve République, où c’est en effet au peuple souverain que revient le pouvoir de choisir ses représentants. Attention à ne pas être dupe des pays qui s’intitulent *république* pour masquer en réalité un fonctionnement *dictatorial*. Ces pays se sont donnés – après la décolonisation et les processus d’indépendance et d’autonomie - une étiquette formelle, vide et creuse, qui n’a rien de républicain et dont la raison d’être seulement le fait de donner le change, c’est-à-dire de faire illusion aux yeux de l’opinion internationale.

**Responsabilité**

- etym supposée : *res*, la chose, les choses, *pondere*, peser, être capable de porter le poids des choses, en l’occurrence de ses actions, *respondere* renvoyant dans l’étymologie orthodoxe à l’idée que l’on doit pouvoir répondre de ses actes devant les autres et soi-même, cette exigence demandant au sujet d’assumer ce qu’il fait et de se reconnaitre comme auteur et agent de ses actes ayant un poids, moral, psychiqu, existentiel, social, etc.

La responsabilité est le devoir de répondre de ses actes ou de ceux de quelqu'un d'autre, toutes circonstances et conséquences comprises, c’est-à-dire d'en assumer les dires, les faits, et par suite la réparation voire la sanction lorsque l'obtenu n'est pas l'attendu .

La responsabilité bien comprise implique d’assumer toutes les conséquences de ses actes, même celles qui n’étaient pas prévues a priori - c'est-à-dire en amont de l’action, au moment de la réflexion

C'est également une fonction, position qui donne des pouvoirs de décision. ex : avoir des responsabilités dans une entreprise/S

On distingue plusieurs types de responsabilité dont :

- la responsabilité morale : qui est la nécessité pour une personne de répondre de ses intentions et de ses actes devant sa conscience, d’être capable de se juger et de critiquer ses actes pour devenir meilleur moralement

Cette forme de responsabilité est considérée en tant que valeur, d'un point de vue éthique ou moral. C'est la capacité pour la personne de prendre une décision en toute conscience, sans se référer préalablement à une autorité supérieure, à pouvoir donner les motifs de ses actes, et à pouvoir être jugé . La principale condition de la responsabilité morale est la liberté, c'est-à-dire le fait de pouvoir agir librement, d'être soi-même la cause de ses actions, sans quoi ce serait à cette cause qu'incomberait la responsabilité .

- La responsabilité juridique pénale quant à elle , c'est l'obligation faite à une personne reconnue coupable par un tribunal de répondre d'une infraction commise ou dont elle est complice, et de subir la sanction pénale prévue par le texte qui les réprime.

Le responsabilité, et son exercice, ou son absence, définissent le courage ou la lâcheté d’un individu

**Rêve - introduction**

\*Production psychique intervenant dans l’état de sommeil essentiellement la nuit dans une période spécifique de l’activité cérébrale, le sommeil paradoxale.

\*Ne pas confondre ce sens authentique du rêve avec le sens figuré du rêve, c'est-à-dire l’ambition. Ce sens second du rêve est conscient et volontaire alors que le rêve Freudien est inconscient et involontaire. Le rêve « projet » est actif (avoir des rêves) alors que le rêve Freudien est passif.

1 - Le rêve à très longtemps était considéré comme absurde, c'est-à-dire qui n’a pas de sens, (Etymologie : Dissonance dans une composition musicale) c’est ce qui se passe dans les théories physiologiques du rêve du XIXème siècle (BINZ/DEGAS => Théorie excrémentielle du rêve, c’est à dire la nuit, par le rêve, le cerveau se décharge de matière visuelle, auditive inutile. Le rêve est un déferlement chaotique d’image qui n’a pas de sens en soi = rêve = purge dénué de sens). Des théories contemporaines restent dans la croyance que le rêve est lié au hasard et n’a pas de sens. La psychologie cognitive, réduit le rêve à une décharge D’acétylcholine dans les neurones toutes les 90 minutes. Le rêve est ici pris par le bas, c'est-à-dire réduit a un événement neurophysiologique ; or, il faut pouvoir le penser positivement pour ce qu’il est, en en faisant essentiellement a un événement psychique qui a certes des corrélats, c'est-à-dire des correspondances psychiques. Certes il y a une chimie du rêve mais le rêve est surtout un événement psychique lié a l’expression de l’inconscient ainsi un événement qui a du sens. On part du rêve et de son déguisement (c’est-à-dire de sont symbolisme) pour l’analyser (décomposer un tout en ses partis) pour l’analyser et l’interpréter : c’est cela le passage de CMT à CLT.

2 - Quelle est concrètement la méthode pour interpréter ce rêve : se méfier de tous les dictionnaires d’interprétation des rêves qui ont tendance à objectiver et généraliser les symboles comme si ils valaient pour tous et comme si cinq symboles avaient une significations, cinq, objectives le même partout. Toute cette littérature populaire d’interprétation des rêves sert a se rassurer mais ne permet pas d’analyser le rêve de telles personnes en particulier. Au mieux, ces dico permettent de révéler les symboles privilégiés dans telle en telle culture, qui nous renseigne, non pas sur l’individu particulier mais sur une culture en général. (Exemple au Mali est signe d’une longue vie te non un quelconque signe funeste).

3 -Un rêve s’interprète uniquement en identifiant peu à peu la symbolique privée, intime et d’abord inconsciente du patient. Il faut réussir formuler et à comprendre le sens pour moi et moi seul des symboles récurrents et des symboles de certains rêves en particulier. Chacun doit apprendre à identifier la langue onirique qui est la sienne grâce à l’analyste.

Le rêve est le lieu de retour du désir refoulé.

Le rêve = production psychique qui a du sens. Avant Freud, le rêve est qualifié d’absurde. Or, le rêve nous fait quelque chose ; il y a des rêves récurrents ; on rêve de ce qui nous préoccupe. Autant de signe qu’invitent à considérer le rêve comme l’expression de nos intérêts existentiels fondamentaux. Le rêve révèle ce dont on se soucie (avoir un intérêt qui n’est pas négatif, inquiet, ou douloureux).

**Rêve**

Manifestation psychique intervenant dans l’état de sommeil, essentiellement dans la vie nocturne, où se révèle l’inconscient .

Concrètement, R = Série d’images articulée à des éléments de langage dans des scènes où le rêveur est pris

Le rêve ressemble formellement et matériellement au scénario d’un film

1 - Une série d’images comprise dans un contexte spatio-temporel

2 - Des situations intersubjectives constituant des scènes, où il y a un jeu, et où le rêveur évolue

3 - L’apparence d’une trame qui a du sens, où la question du sens se pose

4 - Autre critère formel : la structure d’un évènement fini, un début et une fin encadrant un certain processus , un drame .

Cependant, la ressemblance apparente masque une différence significative

1-Le rêve comprend plusieurs contextes entrelacés, juxtaposés. Il n’y a pas d’unité de temps et d’espace

2- A la différence d’un acteur dans un film (ou au théâtre ), il sait qu’il est acteur, qu’il connait le rôle à jouer en amont, qui choisit librement son interprétation du rôle, le rêveur ne sait pas qu’il est dans l’état du rêve ( le rêve est pris au sérieux, on y croit dur comme fer on adhère au rêve ) il ne connait pas à l’avance le rôle à jouer , pas plus qu’un scénario ou synopsis global ( tout dans les situations s’improvise et se restructure ) enfin le rêveur ne choisit rien, il ne contrôle rien, il ne peut que recevoir et constater

3- En matière de sens, il faut d’abord poser le rêve semble absurde. Ensuite, force est de reconnaitre, par un exemple sur la base des rêves récurrents que le rêve dit quelque chose des intérêts existentiels fondamentaux. Le caractère systématique de certaines typiques oniriques révèle bien quelque chose comme un sens . La question est de savoir si le rêve à un sens ou s’il est absurde. Le rêve a- t- il un ou plusieurs sens possibles ? Le rêve a – t –il un sens ou plus simplement du sens ? Certains éléments du rêve sont analysables et signifiants, d’autres sont soit difficilement interprétables, soit hors champ de l’interprétation.

Psychanalyse = pratique psychologique d’interprétation, on travaille et on interroge le sens, MAIS IL NE FAUT PAS SURINTERPETER OU TOUT VOULOIR INTERPRÊTER

4 - -Pour finir, le scénario a une structure objective : début, déroulement, fin, or , le rêve n’a pas de début assignable , sa structure est celle de l’incomplétude , il n’y a jamais réellement de fin .

Non seulement le rêve a du sens mais il a aussi une fonction

a - Une fonction neuro- physiologique, le système nerveux a besoin de cette activité de création/ recréation net vitale et psychique

b - Il est scientifiquement prouvé que absence de sommeil / rêve = mort. Fonction psychique importante : protéger et maintenir le sommeil. Freud, 1900, Interprétations des rêves. «  Le rêve est le gardien du sommeil ». C’est une défense psychique + processus polyvalent.

c - Autre fonction psychique : permettre expression et révélation de l’inconscient

R = « Réalisation déguisée d’un désir refoulé »

**Salaire**

- échange d’un temps de travail déterminé ou d’une force qui permet la production d’une chose déterminée.

- logique quantitative qui correspond à l’échange authentique.

**Scepticisme**

*- skeptikos*, « qui examine », le scepticisme est d’abord une attitude, qui consiste à produire un doute sur la portée de la connaissance et sa capacité à produire le vrai.

- Pourquoi distinguer pyrrhonisme et scpeticisme ? Parce que le geste pyrrhonien originaire diffère de la postérité sceptique. On distingue trois écoles : le pyrrhonisme, l’Académie moyenne et la Nouvelle Académie.

On définit souvent le scepticisme comme une suspension du jugement, mais ce n’est pas une thèse de Pyrrhon mais d’Arcésilas, cinquième scolarque de l’Académie moyenne. Il prétendait que l'on ne peut rien savoir. Il a introduit le concept d’*épochê*, pour demeurer sans opinion et n'accepter que le raisonnable.

Enfin, l’Académie nouvelle, dans laquelle ne se reconnaissent plus les pyrrhoniens, est *probabiliste* : sans tomber dans un scepticisme absolu, elle enseignait que l'on ne peut atteindre que le probable (*pithanon*). Les représentations vraies sont indiscernables des représentations fausses, dans la pratique il faut user du probable et du vraisemblable, mais l'entendement conquiert sa faculté de douter.

- Si on doit donner une doctrine générale du scepticisme en prenant en compte le pyrrhonisme, posons que l’humain ayant affaire à un monde physique changeant et à un monde humain composé d’autant d’opinion que de sujets, un doute sérieux est posé sur notre capacité à atteindre la vérité, voire sur l’existence de quelque chose comme la vérité. Il faut en revanche cultiver la raison pour éliminer le faux.

- Le scepticisme s’il peut être hygiénique pour la conduite de la raison et de l’existence dans la mesure où il refuse de donner valeur aux évidences, où il critique nécessairement les croyances et les connaissances, devient très problématique dans la mesure où il est contradictoire dans sa forme pyrrhonienne (pour laquelle « les choses sont insaisissables », affirmation dogmatique qui pose une vérité saisissable…). En effet, affirmer qu’il n’y a pas de vérité, c’est au moins affirmer qu’il existe une vérité, celle de la proposition «  il n’y a pas de vérité ».

Si le pyrrhonisme est originairement opposé au dogmatisme, il finit par le rejoindre. Dans sa forme antique dernière, il est moins problématique et s’apparente à une méthodologie scientifique moderne.

- C’est surtout dans sa forme classique, chez Montaigne, qu’il devient particulièrement fécond du point de vue de la description de la condition humaine. En revanche, il reste stérile dans la mesure où il s’agit de douter pour douter : le doute ne laisse pas, hormis le tableau de l’humain, place à une autre connaissance.

- Grosse différence, donc, avec Descartes, puisque chez lui, le scepticisme est le premier pas vers la connaissance. Il est un moment à dépasser pour construire un savoir. C'est sur le doute qu'est bâti son *Discours de la méthode*, mais il ne faut pas perdre de vue que son objectif principal est de renverser le scepticisme ambiant, en montrant qu'il est possible d'avoir des connaissances.

- Il faudrait donc retenir du scepticisme son moment critique, mais éviter de tomber dans sa systématisation et dans son dogmatisme. il faudrait donc articuler au moment critique une tentative de découverte ou de construction de la vérité.

Car il est au moins possible de fonder une science qui nous permette de connaître le réel et qui est en effet sur ce dernier. Il est en revanche impossible de fonder une science morale universelle.

**Sciences formelles**

- Science la plus authentique et la plus pure en ce qu’elle est une connaissance pure a priori au sens de Kant dans la *Critique de la raison pure.* C’est-à-dire qu’on a affaire à des connaissances qui se produisent d’elles-mêmes, sans jamais rien devoir à l’expérience du réel, c’est-à-dire à quelque forme d’empirisme que ce soit. L’ensemble des propositions qui constituent ses connaissances sont en effet produite antérieurement et logiquement à toute expérience possible du réel

- Sciences qui sont produites par les purs pouvoirs de réflexion de la raison et que nous tirons intégralement de notre esprit. C’est dire qu’elles ne correspondent pas d’abord à une connaissance issue du réel, bien qu’elles puissent s’appliquer au réel, ce qui est un geste second.

- Modèle authentique de la science, de toute science ultérieure et de tout autre mode scientifique (naturaliste notamment), qui renvoient concrètement à la science logique (c’est-à-dire à la connaissance qui s’occupe de la validité et de la cohérence des énoncés, et de la vérification de leur vérité conclusive) et aux mathématiques (qui appliquent les structures logiques aux chiffres, aux variables et à leurs relations).

- La méthode essentielle des sciences formelles est la démonstration, qui consiste à partir de prémisses d’axiomes régulent soit des propositions premières pour en déduire une chaîne de conséquence nécessaire qui mène à une conclusion également nécessaire mais surtout vraie.

- On parle de science formelle car, notamment en matière de vérité, c’est la validité qui compte, soit le respect d’une certaine forme.

- En toute rigueur, on distingue la validité formelle de la vérité matérielle, telle qu’on pourra la trouver par exemple dans les sciences naturelles c’est-à-dire une vérité qui renvoie à un matériau d’expérience, qui s’applique au réel en tant qu’il est la nature extérieure physique matérielle.

**Sciences humaines / sciences naturelles**

- Les sciences humaines ont une dimension scientifique : elles se donnent une méthode , recourent à l’outil mathématique, articulent l’observation et la réflexion et elles ont également une conception causale  révisée ainsi qu’une certaine idée de l’objectivité ( souvent comme intersubjectivité)

- mais les sciences humaines ne sont pas des sciences authentiques

a)     Elles produisent du sens et non la vérité

b)     Leur méthode est l’interprétation et non la démonstration ou l’explication

c)      Elles n’arrivent pas à produire l’objectivité et en restent à de l’intersubjectif voire à du subjectif

d)      Elles ne remplissent pas les critères de la science tels que définis par le Cercle de Vienne au début  du XX eme (1- observabilité 2- définir son objet et sa méthode 3 - proposer une expérimentation répétable qui vérifie la théorie  4- Procéder par ordre et mesure )

-      les sciences humaines ont pour méthode Interprétation (noté I) et comme finalité la compréhension ; SH PRODUISENT DU SENS

*Situation comparative des SN*

 - SN ont pour méthode la démonstration ( utiliser en deuxième main , emprunter aux sciences formelles ) et l’explication , méthode spécifique , typique des SN

-      la finalité est la production de la vérité , qui doit être unique si la science est authentique

-      SN forme avec SF l’ordre des connaissances authentiques.

-       NB : connaissance ne signifie pas nécessairement posséder le vrai , il peut y avoir des connaissances fausses , l’histoire des sciences en est jonché exemple le phlogistique ( en grec l’air à feu)

-      SN non pas avoir avec la logique du sens et de I ...

-      ... sauf quand I devient une méthode complémentaire , importante dans le processus final de l’expérimentation où il faut toujours interpréter les résultats et les faits ( comme en biologie cf : Claude Bernard )

- Ccl : dans les SN on explique et on n‘interprète pas ( au sens où ce n’est pas la méthode éminente ) mais on interprète à la fin comme méthode complémentaire

- Dans les SH on interprète parce que l’on peut pas expliquer ; il y aura des apparences d’explications , des modèles explicatifs ( comme en économie ) mais l’explication n’est pas et ne peut pas être la méthode éminente des SN.

**Sémiologie**

- Etym. science qui étudie les signes.

- étude de tous les systèmes de communication non linguistiques, de la linguistique, étude d'un système de signes particuliers.

**Sensibilité**

- Sens contemporain, désigne une disposition psychique qui consiste à être réceptif voir trop réceptif aux interactions du monde humain, notamment au jugement comme au regard d'autrui sur soi.

- Faculté qui renvoie en un sens au corps (le sujet perçoit une situation qu'il éprouve corporellement) que se soit vu ou entendu) mais qui renvoie surtout à ce que le sujet fait de ce qu'il sent. A une manière excessive de vivre ou d'interpréter ce qu'il sent.

- Comprise comme disposition psychologique, la sensibilité est infiniment variable selon les individus. La sensibilité psychologique part bien de la sensibilité physiologique dont elle finit par se distinguer.

*Sens littéral et philosophie*

- La sensibilité renvoie simplement au fait d'avoir un corps capable de sentir, d'éprouver des sensations, toute sensation étant une rencontre avec le monde. Le corps appartient au monde sensible: c'est une structure organique en rapport avec des réalités matérielles, elles-mêmes organiques. Notre corps est capable de sentir; la logique de la sensation est la suivante: Stimulus du monde extérieur, une grandeur quantitative que l'on peut mesurer (ex: longueur d'onde) Stimulus qui rencontre un corps: excitation. Moment de la sensation stricto-sensu c'est-à-dire le moment où l'on a conscience de l'existence corporelle à un niveau d'expression psychique.

- En philosophie , quand on parle de la sensibilité du corps, on dit qu'on fait de l’esthétique *aésthésis* signifie la sensorialité, les 5 sens. Sens moderne de esthétique : la recherche du beau dans le cadre des arts, le travail sur l'apparaitre et l'apparence dans les formes plastiques.   
  
- Chez Epicure, la sensibilité est capitale : comme elle est notre manière corporelle d'éprouver des sensations, elle nous met en rapport avec des objets que l'on peut classer avec une alternative simple : plaisir/déplaisir. La sensation est la fondation de la morale : ce qui fait naturellement plaisir et dont on use avec mesure nous met sur la voie du bien moral.

**Signal**

«Fait qui a été produit artificiellement pour servir d'indice». (Prieto, Sémiologie, dans Le Langage, La Pléïade, p. 96).

- utilisé volontairement par convention.

- Le signal a un effet implicatif univoque à message conventionnel. Le signal est subi. Il vise à déclencher une réaction.

\* L'intention de communiquer permet de distinguer indice et signal.

- Indice: fait immédiatement perceptible qui nous fait connaître quelque chose à propos d'un autre fait qui ne l'est pas, Prieto, Sémiologie dans Le langage

- Signal : fait qui a été produit artificiellement pour servir d'indice, Prieto, Sémiologie dans Le langage

\* Quelle différence entre signal et signe ?

- Le signal a toutes les propriétés du signe linguistique, mais il évolue hors syntaxe. Il ne se combine pas linéairement avec d'autres éléments. Dans l'exemple du panneau routier, il peut y avoir une combinaison mais celle-ci n'est pas linéaire. C'est une combinatoire simultanée et non enchaînée.

\* La frontière entre le signal et l'indice est floue, pas nette et peut bouger.  
Ex : Le bâillement est un signe = indice de fatigue. Le même signe peut selon le contexte devenir un indice.

\* Tous les signaux sont des indices mais à l'inverse tous les indices ne sont pas des signaux (il faut un contexte particulier).

- Il faut donc étudier le contexte pour étudier un signe.

**Signe**

- Définition : concept linguistique renvoyant à l'unité minimale significative (la plus petite unité qui a du sens) Quelque chose de perceptible qui renvoie à autre chose que lui même.

- les signes peuvent être naturels (indices) ou artificiels ( Icône, signal, symbole)

- l’indice est donc un mode du signe.

- Signe : absence de rapport analogique avec l'élément signifié ; on dit que le signe est caractérisé par la référence à un extérieur de lui-même, il renvoie à autre chose que lui.

- Le signe n'est pas forcément linguistique : drapeau rouge pour baignade interdite, croix verte des pharmacies. Il faut donc chercher ailleurs la spécificité du signe linguistique.

Signe linguistique : c'est un procès psychique qui unit un signifiant et un signifié, selon la dichotomie fondatrice de Saussure, qui a permis le développement de la linguistique au XXe siècle.

- Voir le texte de Saussure sur la nature du [signe linguistique](http://www.initerm.net/public/langues%20de%20sp%C3%A9cialit%C3%A9/terminologie/Le_signifiant_et_le_signifi_.pdf).

« Le signe linguistique unit non une chose et un nom mais un concept et une image acoustique. Cette dernière n'est pas le son matériel, chose purement physique, mas l'empreinte psychique de ce son, la représentation que nous en donne le témoignage de nos sens (...) »

Saussure, Cours de linguistique générale, p.98

**Signe Linguistique**

- Union d'un concept (le signifíé) et d'une image acoustique (le signifiant).



http://www.linguistes.com/langue/elephphon.gif, image mentale du son, représentation phonique associé à la matérialité sonore du mot, qui porte le concept, le contenu sémantique (le sens s’accroche aux mots, et d’abord aux sons)

- Le lien entre le signifiant et le signifié est arbitraire et nécessaire

« Nous appelons signe la combinaison du concept et de l'image acoustique : mais dans l'usage courant ce terme désigne généralement l'image acoustique seule, par exemple un mot (Arbor, etc.).

On oublie que si ARBOR est appelé signe, ce n'est qu'en tant qu'il porte le concept "arbre", de telle sorte que l'idée de la partie sensorielle implique celle du total. L'ambiguïté disparaîtrait si l'on désignait les trois notions ici en présence par des noms qui s'appellent les uns les autres tout en s'opposant. Nous proposons de conserver le mot signe pour désigner le total, et de remplacer concept et image acoustique respectivement par signifié et signifiant. (...)

Le lien unifiant le signifiant et le signifié est *arbitraire*, ou encore, puisque nous entendons par signe le total résultant de l'association d'un signifiant à un signifié, nous pouvons dire plus simplement : *le signe linguistique est arbitraire*. Ainsi l'idée de "sœur" n'est liée par aucun rapport intérieur avec la suite de sons s-ö-r qui lui sert de signifiant ; il pourrait être aussi bien représenté par n'importe quel autre : à preuve les différences entre les langues et l'existence même de langues différentes (...)

Le mot arbitraire appelle aussi une remarque. Il ne doit pas donner l'idée que le signifiant dépend du libre choix du sujet parlant (on verra plus bas qu'il n'est pas au pouvoir de l'individu de rien changer à un signe une fois établi dans un groupe linguistique) ; nous voulons dire qu'il est immotivé, c'est-à-dire arbitraire par rapport au signifié, avec lequel il n'a aucune attache naturelle dans la réalité. »

Ferdinand de Saussure *Eléments de linguistique générale*, Payot, 1975, pp98-101

- le signe renvoie à un référent, l’étant réel du monde qu’il exprime ; cet objet ou être dans le monde est à distinguer de son concept, tout comme un cheval concret se distingue de sa définition.

- Les signes ne se correspondent pas de manière univoque selon les langues. Il n'y a pas de correspondance terme à terme, d’équivalence point par point entre deux répertoires linguistiques ou vocabulaires

\* Différence signe, icone / pictogramme

- icônes et pictogrammes qui sont motivés, c'est-à-dire reliés empiriquement à ce à quoi ils renvoient. (rappel : immotivé, c'est-à-dire arbitraire par rapport au signifié, avec lequel il n'a aucune attache naturelle dans la réalité. »)

\* Les onomatopées sont des signes partiellement motivés.

- le lien entre le signifiant et le signifié est arbitraire et nécessaire, contrairement aux icônes et aux pictogrammes.

**Signifiant**

- phénomène sonore linéarisé dans le temps, alors que le signifié est un ensemble stable de caractéristiques.

- vraiment la matérialité perçue, les sons en tant qu’ils marquent l’esprit et imposent un sens, ce que cela fait d’entendre, tel ou tel mot, binarité de l’agréable et du désagréable, ce qui parle et ce qui ne parle pas comme phonèmes, la musique des mots.

\* il y a des sons que l’on aime, d’autres que l’on n’aime pas et fuit

\* en lien avec la pulsion orale et la voix parentale comme initiation au son, c'est-à-dire au sens, le mot est un son qui prend tel ou tel sens, en fonction de sa dimension de plaisir pour tel ou tel sujet.

**Signifié**

- Signifié : concept, contenu sémantique.

\* Remarques importantes sur la dichotomie saussurienne : Saussure n'a jamais dit que le signifié est le concept. Le référent peut n’être qu’un exemplaire des cas qui tombent sous le concept.

Ex : signe linguistique : bœuf / SA : image acoustique [bef] / Sé : image abstraite, traits de sens / Référent : il peut s'agir d'un bœuf précis

- Il se contente de dire que  ARBOR ***porte*** le concept arbre ; tel bœuf porte le concept de boeuf

- Contentons-nous pour l'instant de dire qu'il n'y a pas de relation directe entre le référent (le réel) et le signe.

- Le mot n'est évidemment pas la chose. Le processus de signification passe par le concept. Nous reviendrons ultérieurement sur ce point fondamental pour la terminologie.

Saussure propose une représentation binaire du signe linguistique, pour lui le signe linguistique est une entité psychique à deux faces.

Face A : le signifiant/SA (l'image concrète du signe qui relève de la perception qu'on a). Face matérielle du signe. Image acoustique

Face B : Le signifié/SE (l'image abstraite du signe qui correspond au concept). Face immatérielle du signe. Concept

Ex : signe linguistique : bœuf / SA : image acoustique [bef] / Sé : image abstraite, traits de sens / Référent : il peut s'agir d'un bœuf précis.

Le signifié : l'ensemble des définitions d'une chose qu'on trouve dans le dictionnaire. 

Le référent : histoire de contexte communicationnel.

Représentation binaire du signe : Sa + Sé

**Société**

- Association humaine caractérisée par une relation d’interdépendance entre ses membres. La société est une nécessité pour l’homme, qui ne peut satisfaire ses besoins que dans ce cadre.

- La société est pensée soit comme agrégat, soit comme totalité réelle, l’association.

- La société est essentiellement la sphère économique de la vie en commun, mais elle comprend aussi l’idée d’une vie ensemble, d’une communauté, par la référence à l’intérêt général.

**Société et Etat**

Le partage théorique entre société et État a été thématisé par Hegel, dans les *Principes de la philosophie du droit*. La société civile est une société économique, destinée à satisfaire les besoins des individus grâce au travail de tous.

Le problème de l’économique, c’est qu’il ne produit pas spontanément la justice, mais consacre et creuse au contraire les inégalités. Il faut donc un appareil juridique capable de réprimer les délits et de faire respecter les lois positives. C’est ce qu’on peut appeler une justice négative, car elle rétablit l’ordre et l’égalité là où ils manquent. Le problème dans le réseau d’interdépendance économique tient à ce que la satisfaction qui y est recherchée est précaire, surtout à cause de la dimension subjective du travail : on constate une inégalité de capacité productive entre les individus.

Or, comment corriger cette instabilité ? En faisant en sorte que les hommes renoncent à leur individualisme. Il s’agit d’unifier les différences, et ceci n’est possible que si les hommes passent de leur particularité (celle de l’intérêt égoïste) à l’universalité ( celle qui a lieu dans la réalisation de la communauté, qui dépasse les égoïsmes et les oppositions). Deux solutions sont envisagées par Hegel : un système de corporations et l’État. Seules ces deux institutions peuvent lier les hommes à une réalité universelle.

L’État est donc la réalité universelle à laquelle conduisent les nécessités de l’organisation économique. La communauté qui est en germe dans la société ne peut être réalisée que dans le cadre de l’État.

Pourquoi ? Parce que en rester au niveau de l’interdépendance qu’implique la société, c’est avoir non un citoyen libre et conscient de lui-même, mais un sujet qui risque de ne s’intéresser qu’à la réalisation de son égoïsme (cf. Marx).

Deuxièmement, le système d’interdépendance n’a de sens que pour ceux qui peuvent échanger ou qui possèdent déjà. Le réseau économique laisse donc hors de lui ceux qui ne peuvent pas profiter des échanges. Au final, les inégalités se creusent et l’harmonie sociale est compromise par la loi de l’économique.

Les libertés des plus démunis sont donc méprisées dans ces échanges, et ne sont que formelles. Tous ne profitent pas également de l’association. L’État est donc nécessaire pour corriger les inégalités nées de la société comme sphère économique et comme règne de la particularité. Il trouve son rôle dans la garantie de la paix, grâce au droit, pour défendre les libertés de chacun. Le politique redresse la courbure sociale inégalitaire

A ) l’État fait fond sur l’existence de la société : il n’y a pas d’État sans société, et la réalité sociale est première. L’État reprend donc les éléments de fait de la vie en commun : territoire, nation, réalité ethnique, etc…A quoi sert ainsi l’État ? A se donner un lieu qui rende visible le mouvement de la société et qui puisse le maîtriser.

B ) Mais c’est en même temps un ordre distinct de la société. C’est la sphère proprement politique de l’activité humaine. L’État comprend ainsi des éléments de droit qui sont irréductibles au social : le concept de souveraineté, l’existence d’une constitution, et le concept de droit qui émane de la souveraineté.

C ) si autonomie société / État, mépris des libertés individuelles par le marché. Si autonomie complète État / société, risque totalitarisme : par maîtrise de la sphère sociale, on ne peut entendre uniformisation et paralysie des forces sociales.

**Société sans Etat**

*Il existe des communautés politiques sans États : La Cité grecque n’est pas un État*

- On peut donner un premier sens, historique, à cette expression. Les communautés politiques comme La Cité antique ou la République romaine ne sont pas des États au sens moderne du terme (Constitution, appareil d’État, , chef d’État et gouvernement) : l’idée d’État n’est pas encore formulée historiquement.

- La cité grecque est une totalité vivante, où la Constitution n’est pas un *texte de droit écrit* mais est l’organisation concrète et vivante de la communauté politique. La réalité politique *se vit* plus qu’elle ne *se pense*.

*Les sociétés « primitives »* *sont politiquement structurées mais ne comprennent pas d’État*

- Il n’y a pas d’État dans ces sociétés dans le sens où il n’y a pas d’appareil d’État (police, tribunaux, armée, prison, etc…), où il n’y a pas de Constitution écrite et où il n’y a pas de chef de l’État et de gouvernement.

- Mais il y a toujours une forme de *coercition* liée à la tradition : il faut respecter les coutumes et les ancêtres, ciments de la communauté. Ainsi les sociétés amérindiennes ou esquimaux. Aucune contestation n’est possible.

- Dans ces sociétés, la communauté a un sens. Mais il n’y a pas d’unité politique ( = Un État, avec Un chef et un gouvernement, qui unit les différences intersubjectives sous une loi écrite qui est la même pour tous). De telles sociétés sont des ensembles clos, statiques, et très coercitifs.

**Souveraineté**

- nom d’un problème et d’une interrogation critique et ouverte, plus que description d’un concept simple de la philosophie politique ; la question est de savoir qui commande et oriente le pouvoir, qui ordonne, pourquoi, selon quelle légitimité et dans quelles limites ?

- organisation capitale du pouvoir politique, source de l’action politique et de son sens, cad de sa direction et de son contenu, qui fonde et définit le sens donné à la liberté, produit une logique particulière de droits et de devoirs et engage un modèle de société et un type de rapports, vertical ou horizontal entre ses différents membres

- la souveraineté renvoie concrètement au type d’organisation et d’agent du pouvoir que l’on trouve au sommet d’une nation ; elle signifie de manière moderne le type d’état qu’une nation se donne, et qui l’on trouve à la tête de cet état comme auteur et agent essentiel du politique ; mais attention, toute nation n’a pas, de tout éternité, eu un Etat, ce n’est là qu’une forme moderne habituelle, mais qui est historiquement contigente

- La souveraineté est ainsi définie par plusieurs modes possibles :

\* concentration du pouvoir aux mains d’un seul, centralisation absolue, de type monarchique, puis, dans son sillon, quoique sur un mode dégradé qui ne garde que l’idée d’un souverain unique numériquement, de la tyrannie, de l’ensemble des despotismes que l’on appelle de manière contemporaine des totalitarismes.

\* exercice partagé du pouvoir, par tous en droit, par un en théorie, le président, par exemple, dans un système de démocratie indirecte, représentative.

**Stade du miroir**

\* dans l’épreuve qu’est le stade du miroir, l’enfant n’est pas seul ; c’est un dispositif qui comprend deux sujets, en plus du recours à la médiation du miroir.

\* l’enfant attrape son image dans le miroir et s’identifie à cette image, il se saisit pour la première fois comme unité, et il se saisit comme corps, image d’un corps plus justement. Cette identification a un effet, la jubilation, joie intense de se découvrir comme soi, uni, et de faire une boucle sur soi. C’est bien une expérience subjective, que lui seul peut mener, et qui arrive, ou qui n’arrive pas, qui se réalise avec succès ou qui échoue et rate, mais cela reste un processus de prise de conscience de soi que seul l’individu peut effectuer. Personne ne peut se réaliser à sa place, ni éprouver réellement cette unité dans la jubilation à sa place.

\* mais reste que la condition de réussite de cette épreuve tient dans la présence de l’autre, présence indispensable qui constitue l’adossement ou le sol qui soutient l’expérience subjective de l’enfant. L’adulte qui est à ses côtés l’accompagne tout au long de son épreuve, d’abord en le soutenant de son regard, puis en attestant et en confirmant le fait qu’il est effectivement son image dans le miroir, que c’est bien de lui dont il s’agit, dans cette image reflétée de son corps. Ce deuxième moment est capital car il soutient l’expérience visuelle de l’image par celle du regard. Le parent nomme l’enfant, et lui attribue des sobriquets qui sont articulés à cette expérience de l’image de son propre corps ; l’enfant reçoit ainsi l’expérience originaire de son unité, en tant qu’il sait qu’il est ou s’identifie à cette image de corps, elle-même structurée par le langage de l’autre.

\* un enfant non soutenu, non regardé et non encadré par un langage qui le dit, qui le décrit et qui baptise sa naissance subjective est un enfant qui peut manifester une organisation prépsychotique, dysharmonique, voire autiste. On ne peut d’abord prendre conscience de soi, ici de l’unité de son être et de l’identification à son corps, soit les moments les plus importants, que grâce et par la présence des autres.

**Stoïcisme**

- école de pensée de la Grèce antique qui cultive l’humilité humaine face à l’ordre du monde et de ses événements : l’homme ne peut pas trouver de liberté autre que dans l’acceptation de ce qui est, à partir du moment où ce qui est ne relève pas de son pouvoir.

- C’est une école de rationalisation et de maîtrise des désirs qui prend acte du conflit humain irréductible entre les désirs du sujet et l’ordre objectif du monde : il ne sert à rien de vouloir changer l’ordre du monde, il suffit de réformer ses désirs.

- La maxime stoïcienne par excellence exige du sujet qu’il *s’abstienne* – de mal désirer ou de trop désirer - et qu’il *supporte* – l’existence du mal et de la maladie, qu’il ne peut nier, mais qui est nécessaire et qu’il doit donc accepter sans se diminuer.

- C’est une morale très exigeante qui implique d’abord la souffrance première du sujet : il vit spontanément les besoins et les désirs de son corps, cherche à les réaliser et souffre de l’impossibilité de le faire. Il essaie alors de changer le monde pour le rendre conforme à ses désirs mais pèche alors par démesure. Il peut alors progressivement et douloureusement se libérer de la dépendance à ses désirs pour les rationaliser et comprendre qu’il faut accepter l’ordre du monde.

- Reconnaître et accepter la nécessité, voilà la définition de la liberté. seulement il faut que cette nécessité soit authentique : si le sujet est malheureux non pas parce qu’il est opprimé dans son ordre social ou parce qu’il tombe malade relativement à son corps, si en d’autres termes il est responsable de son malheur et qu’il lui appartient de modifier les raisons de son état, alors il est juste qu’il soit malheureux et qu’il souffre.

- Le stoïcisme est un mouvement complexe traditionnellement distingué en trois moments, et c’est une école philosophique qui s’est exportée à Rome dès son origine. Ce n’est pas, contrairement à ce qu’on en dit bien souvent, un masochisme.

- Il ne s’agit pas de se faire mal pour se faire mal. il s’agit de passer par une souffrance première nécessaire qui consiste en une compréhension de la place de l’homme dans le monde et de la démesure liée au désir. ce n’est pas comme on le dit bien souvent une philosophie abstraite qui prône un détachement du monde : c’est une pratique concrète composée d’exercices quotidiens, qui vise à prendre sa place dans le monde une fois qu’on a compris les structures et la nécessité de ses événements.

**Suffrage Universel**

- Le corps électoral est constitué par tous les citoyens qui ont la capacité électorale, par opposition au suffrage censitaire dans lequel ne votent que les contribuables payant un montant minimal d’impôts.

**Suffrage direct**

- Le corps électoral vote lui-même pour le candidat à élire (par exemple le Président de la République en France, depuis 1962, est élu au suffrage universel direct, de même que les députés).

**Suffrage indirect**

- Le corps électoral désigne un collège restreint de personnes élues (appelées en général les grands électeurs), qui élisent à leur tour le ou les représentants (par exemple les sénateurs en France ou le Président de la République aux Etats-Unis).

**Symbole**

- Symbole : signal qui marque un rapport analogique, constant dans une culture donnée, avec l'élément qu'il signifie.

- Signal qui, de par sa forme ou sa nature évoque spontanément dans une culture donnée quelque chose d'abstrait ou d'absent.

- représentation fondée sur une convention qu'il faut connaître pour la comprendre

\* Différence entre le symbole et le signe :

- l’absence de rapport interne entre le signe et ce à quoi il renvoie

- Symbole : signal qui marque un rapport analogique, constant dans une culture donnée, avec l'élément qu'il signifie.

- Signe : absence de rapport analogique avec l'élément signifié ; on dit que le signe est caractérisé par la référence à un extérieur de lui-même, il renvoie à autre chose que lui.

**Synchronie**

- Idée d’analyse linguistique introduite par Ferdinand de Saussure

- il s'agit de l'observation d'un état de langue considéré dans son fonctionnement interne à un moment donné.

- ex : Les expressions *craindre* et *avoir peur* coexistent en français standard.

**Technique**

\* étymologie, *teknè*, grec, le savoir-faire.

\* la technique renvoie à l’ensemble des moyens qui permettent de travailler et de transformer la nature extérieure ; sa finalité est de servir l’homme.

- La technique est un moyen artificiel permettant la réalisation d’une fin, c’est une invention culturelle qui sert toujours à quelque chose d’autre qu’elle-même, dont la finalité est extérieure à cette technique.

- C’est soit

\* un savoir-faire, une compétence incarnée, un pouvoir qui *dépend de mon corps* et reste lié à lui, soit une capacité physique *subjective* donnant à mon corps une possibilité d’agir particulière – cad qui passe par le corps, qui concentre et exprime un savoir, une habitude qui renvoie à un pouvoir, qui permet d’agir en donnant aux pouvoir su corps une compétence spéciale supplémentaire -…

\*…soit la création d’un outil qui existe *objectivement* et *indépendamment à l’extérieur de moi,* et qui me permet soit de travailler la nature, soit de créer d’autres outils, pour transformer la nature

\* la technique est *essentielle*: elle permet de transformer la nature dans le sens des besoins humains, pour la rendre vivable et habitable, et pour en exploiter les ressources.

\* la technique est *anthropogène*, cad qu’elle permet l’émergence de l’homme comme homme, au-delà de la simple espèce biologique. Le travail qu’elle permet installe l’homme en face de la Nature et la fait exister pour lui sur le mode de *l’objet*; sans la technique ; l’homme serait une espèce naturelle au milieu d’une nature qui le dépasse et le menace. Avec la technique, l’homme est non plus *assujetti* à la nature mais *sujet,* qui peut se servir de la nature, l’exploiter à son avantage, plus seulement pour survivre mais pour vivre, et vivre bien.

\* la danger, on le comprend, est de *mésuser* du pouvoir que donne la technique ; l’homme, passant d’un rapport *d’infériorité* à un rapport de *frontalité*, ne doit pas passer à une relation de *supériorité*.

- le pb est *ontologique*: l’homme croit avoir un être différent de celui de la nature et oublie qu’il est avant tout une espèce naturelle.

- le pb est *moral*: il y a une immoralité à se servir de la nature comme d’un objet à notre disposition, car elle est notre origine, notre milieu ou environnement et notre futur. Nous avons une dette morale vis à vis de la nature, Hans Jonas.

- le pb est *écologique*: nous dépensons des ressources qui ne sont pas à nous, mais encore que nous n’avons pas !

de trop exploiter les ressources naturelles, de considérer la nature comme une propriété humaine

\* le danger, concrètement, réside aussi dans le fait que la technique peut devenir sa propre fin ; alors qu’elle sert à l’origine à servir l’homme, pour sortir de la survie et pouvoir exister, pour transformer la nature en monde, elle peut finalement devenir à elle-même sa propre fin. On développe la technique non pour un besoin particulier préexistant, mais pour le compte de la technique elle-même, pour savoir jusqu’où elle va, et ce que l’on peut faire. C’est la technique pour la technique, où elle est à elle-même sa propre fin ; on parle *d’autotélicité* de la technique.

\* La technique n’est cependant pas *immorale*, elle est *amorale*: en soi, elle n’est qu’un moyen, incapable d’une fin. Seul l’usage de la technique peut la rendre immorale ; mais cela reste une *intention humaine immorale* se servant d’un moyen qui en lui-même ne relève pas de la morale.

**Téléonomie**

- activité orientée de toutes les structures biologiques. Le vivant accumule de l’information et de l’ordre grâce à un mécanisme téléolonomique qui a pour instrument privilégié le hasard (le désordre).

**Téléologie**

- *telos* : le but, la fin, mais aussi le terme

- processus d’articulation progressif d’une idée, de plus en plus déterminée au cours du temps et dans le réel ; logique de réalisation qui vise l’accomplissement de l’idée dans le réel, depuis la reprise ou dépassement d’un phénomène dans un autre, au sein d’une série de phénomènes qui voit à son terme l’idéal d’une détermination complète de l’idée

- la téléologie implique une série de phénomènes divers relativement à une même idée, chacun s’inscrivant dans la continuité du précédent, le confirmant, ou au contraire l’infirmant, c'est à dire le corrigeant

- la téléologie est une structure de relations internes ; les phénomènes sont réellement articulés les uns aux autres, ils passent les uns dans les autres, comme s’ils étaient articulés de l’intérieur ; justement, ils sont articulés, c'est à dire liés réellement, et non juxtaposés. Leur lien consiste dans leur appartenance ou participation à la même essence. Quand des choses sont juxtaposées, elles sont seulement placées les unes à côtés des autres, sans autre lien, fortuit, que cette contigüité spatiale.

- la téléologie est visée idéale de la fin, non sa réalisation effective ; la téléologie ne se réalise, c'est à dire ne se termine, jamais. Qu’il s’agisse de la perception ou du langage,, on n’en finit jamais de percevoir ou de parler, on ne trouve jamais de terme, de phénomène qui suffise et exprime sans reste ce qu’i y avait à exprimer.

**Temps**:

- dimension de l’existence humaine, différent d’une autre grande dimension, l’espace

- l’espace et el temps créent les conditions de tout référentiel humain possible, ce sont les conditions a priori de la sensibilité, càd les condition de possibilité de toute expérience possible. Càd? Percevoir pour l’humain signifie saisir un phénomène selon l’espace et selon le temps; percevoir qlq chose implique tjrs une situations spatio-temporelle, c’est la règle de la perception. -> KANT, Critique de la raison pure, « esthétique transcendantale ».

- le temps est avec l’espace le cadre constant de tout apparaitre, de notre expérience et même de l’imagination, c’est la cadre général de l’existence, le moyen et le milieu de son déploiement.

- Reste que à la différence de l’espace, le temps n’est pas matériel ou matérialisable, mais surtout n’est pas réversible.

- le temps se caractérise alors comme une flèche unilatérale qui comprend mouvement et changement, qui a la puissance de faire disparaitre ou d’altérer ce qui est sans retour possible à l’état antérieur.

- le temps est comme cadre de toute expérience, une forme d’évidence dans notre existence, en même temps qu’il est un concept difficile à définir -> ST.AUGUSTIN, Les confessions, Livre XI, chapitre XIV et XX.

- Se pose la question de ce qu’est ou de ce que serait le temps en soi, objectivement, mais subjectivement, nous distinguons respectivement, spontanément et légitimement trois stances du temps.

- ce découpage en trois moments est déjà une abstraction, ou une construction humaine, projetée plus que prélevée sur notre expérience concrète d’un temps uni et continu, mais c’est une représentation pratique, commode.

- Le temps n’est pas réellement constitué de trois stances distinctes, qui sont un produit de l’analyse du temps et de son interprétation, non une donnée de son expérience concrète.

- Quelle est l’expérience originaire que l’on fait du temps ? En amont de la distinction artificielle et abstraite des trois stances, quelle expérience concrète, subjective, faisons nous du temps ? On ne sait toujours pas ce que serait objectivement le temps.

- On peut penser que le temps est une suite d’instants, qui se chassent les uns les autres au passé, dans un jeu mécanique de poussée où le présent fait passer l’ancien présent au passé. -> Cf. glossaire : instant -> L’instant n’est qu’une manière de parler, l’homme est incapable de vivre dans l’instant, atome de temps abstrait qui marque une discontinuité et une divisibilité projetée sur le temps réel qui n’est pas une description mais une interprétation fausse de ce qu’est le temps.

- Contre cette fausse représentation, il faut rétablir l’expérience concrète du temps, celle d’une continuité et d’une indivisibilité qu’on appelle la durée

-> BERGSON, La pensée et le mouvant, « la perception du changement », page 167, 168.

- Une fois reconnue, la consistance de la durée comme description et compréhension la plus pertinente du temps, il faut distinguer plusieurs modes du temps humain (cf. gloss).

**Temps naturel**

-on trouve dans la nature des récurrences et des cycles, organisés selon la binarité jour/nuit et  les 4 saisons, mais aussi la révolution de la terre sur elle-même, etc.

- on trouve dans la nature un système de différences qui n’a rien à voir avec ce qu’on appelle le temps au sens commun, c’est à dire un temps essentiellement artificiel 🡪 on ne trouve pas naturellement le temps mesuré, quantifié qui est le temps objectif de la science .

- seul le changement et le retour des cycles définissent ce qu’on peut appeler un temps naturel ; tout le reste est l’invention de l’homme. La nature ne vit pas au rythme du temps humain, et de ses unités de mesure ; elle s’y prête ( on peut en effet décomposer une journée en 24h ) mais en elle-même la nature n’est pas structurée par un temps objectif quantifié

- l’évolution elle-même est un processus naturel temporel très long que l’on peut a posteriori quantifier mais qui en lui-même n’a rien à voir avec le temps humain quantitatif

- Preuve manifeste de l’inexistence d’un temps naturel quantifié, la relativité des fuseaux horaires qui montrent que le temps est fixé de manière conventionnel.

**Temps objectif**

- Comment passe t-on de l’expérience naturelle du changement à la mesure, c’est à dire au temps humain

1. il existe des cycles naturels, récurrents qui montrent un changement, l’opposition du même et de l’autre et le retour du même, dans une logique cohérente et constante
2. Sur cette base, l’homme reprend ces structures et ces cycles en se Les appropriant selon l’esprit scientifique, c’est à dire avec ordre et mesure 🡪 exemple l’idée de jour et de nuit en soi naturelle ( lever/ coucher du soleil ) est restructuré dans le sens d’unités de mesure complètement artificielles ( heure minutes secondes ...) tout en respectant le partage binaire naturel ( ex : partage anglo-saxon 12/12 AM / PM )

Une fois inventé le temps objectif et scientifique institué l’homme le projette partout et fini par oublier son caractère artificiel.

Cela devient apparemment, mais a tort, « naturel » pour l’homme, mais ce n’est là qu’une manière de parler où les guillemets sont significatifs de l’inadéquation ou inapproproiation du terme 1) de penser le temps dans des termes humains et de toujours vouloir le mesurer 2) de croire que le temps existe objectivement alors que c’est une invention et illusion de l’homme alors que c’est une création mais aussi une forme d’illusion.

**Temps scientifique**

- Manière artificielle, objectivante et quantitative d’appréhender le temps

- le fond sensible ou matière fondamentale du temps scientifique, c’est le changement, mode du mouvement.

- La matière du temps scientifique, c’est le temps naturel, sa forme, artificielle et positivement produite par la science, c’est la mesure.

- Le temps scientifique se fonde en effet déjà sur une forme naturelle du temps, des patterns objectifs liés d’une part à la binarité jour/nuit, d’autre part au cycle des saisons.

- cependant, ces patterns ne sont que des formes naturelles globales liées à notre perception – qui constitue en réalité, sans les créer, les patterns, concept et manière de penser artificielle, culturelle, humaine - et elles ne sont pas données, il faut les identifier et les repérer dans le système global de l’expérience. Force est de reconnaître qu’elles *n’existent* qu’à partir du moment où elles sont récupérées et structurées par la quantité scientifique.

- Le temps naturel est donc naturellement en en lui-même structuré, et le temps scientifique ne fait que reprendre cette structure réelle et sa forme, en lui imposant une forme convergente, dans une fondation circulaire où l’ultérieur fonde l’antérieur.

- Concrètement, le temps scientifique ordonne, structure et quantifie ou mesure le temps naturel ; on invente ainsi d’abord des distinctions générales, globales et grossières, dont les concepts structurent le langage et la pensée. On pense ainsi des binarités (jour / nuit, mouvement / repos), des cycles ( les saisons, mais aussi les mouvements des corps célestes) et des moments ou parties ( le matin, le midi, le soir, la nuit) et on structure le réel en moments distincts, en inventant des délimitations pour faire exister des ordres différents. On nie d’abord les subtilités et transitions en créant ce qui n’existe pas dans le réel, des différences abstraites, et c’est là que s’arrête la reprise d’une forme naturelle et où s’affirme l’ordre comme institution artificielle, culturelle, crée.

- le temps scientifique distingue, série et articule des différences et se donne une représentation d’abord grossière par sa généralité, la cadran solaire.

- le temps scientifique procède ainsi à une spatialisation du temps, du cadran à la montre en passant par l’horloge. Le temps s’apprivoise en changeant de medium et en s’incarnant spatialement ; Or, normalement temps et espace sont deux ordres hétérogènes. Le temps est donc déformé par cette spatialisation, malgré sa commodité pratique. Signe d’une difficulté à appréhender le temps, et encore le temps pour lui-même, en soi.

- le temps scientifique se caractérise alors par la quantification ; cette quantification est aussi à entendre dans le sens d’une difficulté à comprendre le sens ou la qualité du temps. On croit maitriser le temps en le faisant exister scientifiquement, spatialement et quantitativement ; or, que le temps s’y prête ne signifie pas qu’il soit en soi, dans son essence ou dans son être, de l’ordre de la quantité et de l’espace.

**Temps social**

- Temps qui hérite de la structuration scientifique du temps, soit la construction d’un temps quantifié, divisé en unités temporelles artificielles et conventionnelles.

- renvoie concrètement au temps du travail, soit à la position d’un rythme socio- économique.

- temps qui exige du sujet un investissement et une participation, fondés sur une contrainte sociale et politique : chacun doit travailler pour la communauté, qui le soutient possiblement et positivement en retour et qui peut ainsi l’aider financièrement, dans les sociétés justes.

- temps qui prend l’essentiel de son temps au sujet ; le temps social structure le quotidien et rythme l’existence dont il est le moteur principal. Cela ne signifie pas qu’il soit la raison de l’existence et qu’il soit la motivation principale de l’individu, mais il est nécessairement important, et essentiel à l’institution d’un homme conforme à sn concept, la condition humaine étant définie par le travail.

- le temps social comprend une deuxième contrainte : l’inscription dans le groupe et le rapport aux autres. On exige de l’individu qu’il participe au social, s’investisse dans le groupe, joue le jeu de la communauté, ait rapport aux autres.On critique et on juge le sujet qui reste à l’écart ou qui cultive le privé au détriment du public. Existe ainsi une obligation sociale, où le sujet se doit de s’engager dans l’association, répondre par sa présence aux sollicitations du groupe, tisser des liens sociaux, être et exister parmi les autres et avec eux.

- or, le sujet, espèce sociale, est ponctuellement et nécessairement non social, voire asocial, ou au moins en distance d’avec le social et tout autre, soit dans le conflit avec l’autre, soit dans l’ambivalence avec l’autre, mais toujours au moins dans une forme de congé pris d’avec l’autre. Le temps social est alors redouté, fui, non désiré, refusé, etc. C’est une attitude normale qui constitue tout sujet, et non un travers qui ne définirait qu’un type de sujet. C’est ce que Kant thématise comme « insociable sociabilité », dans L’idée d’une histoire universelle du point de vue cosmopolitique, proposition 4.

- on n’échappe pas au temps social, d’une part parce que le travail est une contrainte nécessaire mais aussi le moteur de la liberté et de la morale, d’autre part parce qu’on a besoin des autres pour survivre, pour avoir conscience de soi, pour se connaître et pour se réaliser comme humain libre et bon, mais aussi heureux.

- mais cela ne signifie pas qu’il faille consacrer ou sacrifier son temps au temps social avec les autres. L’obligation sociale n’est pas une contrainte nécessaire ou vitale, elle est, comme toute obligation bien comprise, à la discrétion, cad à la liberté du sujet.

- mais, deuxièmement, le temps social peut être exigeant et totalitaire ; le travail exigé peut prendre l’essentiel du temps du sujet, ne lui laissant que le temps de la fatigue et la nécessité du repos, cad un temps qui ne peut pas être individuellement et librement investi, puisque c’est seulement un temps nécessaire au corps et à l’équilibre psychique.

- c’est pourquoi il faut limiter le temps social et le temps du travail ; le premier parce qu’on ne peut être soi-même que parmi les autres, mais aussi en éprouvant la sage et bonne solitude, sans se dissoudre dans le groupe le deuxième, parce que le sujet ne peut pas sacrifier son existence au travail et a le devoir moral de cultiver sa liberté. Le travail peut être une objectivation et une exploitation de l’individu, réduit à un moyen, une force de travail et nié dans sa dimension de sujet libre ; il peut être un outil idéologique d’abrutissement du sujet. Nietzsche, Le Gai savoir.

**Temps individuel**

- En un sens le temps qui reste une fois prélevée la part du temps social. - paradoxalement aussi un temps qu’il faut prendre, sans quoi il n’est jamais réellement donné, et sans quoi il n’est que la contrepartie du temps social, dont la signification est la reconstitution de la force de travail. Attention au temps individuel, ou présenté comme tel, qui n’est qu’un ruse du temps social qui continue.

- le temps individuel est en effet une idée moderne liée au développement du capitalisme et à celui du droit du travail ; les congés payés en France sont objectivement du temps libre, mais sont socialement et économiquement le contrepoint ou le négatif du travail, cad sa contrepartie ; ce n’est pas un temps autre que celui du travail, contre le travail et sans lui ; c’est le temps qui est tout contre le travail, articulé à lui et dépendant de lui ; on ne bénéficie en effet des congés payés que si l’on travaille, et ce temps de vacances ne signifie pas absence de lien au travail, au contraire : les vacances sont en relation interne au temps du travail, qu’elles rendent possible grâce au repos et la reconstitution des forces.

- attention donc à la fausse idée du temps libre, qui n’est qu’une concession du monde du travail.

- le temps individuel ne pourra pas se prendre cependant en dehors d’un temps du travail, mais il ne peut se réduire au temps objectivement dégagé dans la fin de semaine ou les vacances.

- il doit être positivement investi par le sujet, qui doit prendre du temps pour lui, pour ses passions, et non seulement pour des hobbies, manière de tuer le temps plus que de le vivre.

- il est nécessaire au bien-être moral et à la réalisation existentielle. Pas de sujet libre sans temps libre, à la liberté du sujet.

- Le temps individuel est l’espace nécessaire à la réflexion, à la pleine conscience de soi, à la relative connaissance de soi, à la réalisation morale, etc. la santé morale d’un homme se mesure à sa capacité à être seul et à profiter de ce temps seul. Cela ne signifie pas qu’il soit nécessairement investi seul, ou au titre du seul sujet ; on peut décider librement de passer ce temps avec les autres, des autres choisis.

**Temps intime**

- temps à ne pas confondre avec le temps individuel

- temps de la vie psychique, en tant qu’elle est essentiellement inconsciente.

- temps qui n’est pas conscient pour son propre sujet, qui se contente d’abord de le subir.

- temps qui échappe donc à son propre sujet, essentiel de son rapport au temps, pourtant subi, étranger à lui et méconnu de lui.

- les traumatismes inconscients ont des effets temporels, où le sujet ne peut pas investir son propre présent, le passé, non passé, faisant l’actualité du sujet, alors que c’est paradoxalement inactuel, objectivement passé, mais subjectivement surprésent, au point de confisquer le présent.

- c’est exactement ce que décrit Freud, pour qui l’hystérique souffre de réminiscences, cad souffre d’un passé non passé qui fait son présent. Cf. Freud, Cinq leçons sur la psychanalyse, première leçon, §5.

- un des grands enjeux de l’existence consiste à identifier et à comprendre le sens de ce temps, et les raisons pour lesquelles il s’est ainsi noué en interdisant tout présent. Dans le cadre de la cure, le sujet peut ainsi, laborieusement et douloureusement, dénouer ce temps et reprendre un cours temporel plus actuel.

- travail sur le temps qui se fait dans le temps artificiel de de la cure.

**Théorie**

- Élaboration rationnelle (produit de l’esprit) qui vise à expliquer l’expérience. La théorie est un ensemble de connaissances formant un système sur un objet donné. La théorie procède (vient de) d’une mise à distance de l’expérience qui permet la réflexion et la mise en œuvre du jugement.

- En cela, la théorie relève d’une *abstraction* : c’est un produit de la raison, non une donnée *concrète* de l’expérience.

- Ceci renvoie par ailleurs à l’étymologie du terme : theoria, c’est l’action de voir propre à l’esprit, une contemplation. La théorie, parce qu’elle s’éloigne du réel pour l’expliquer, court toujours le risque d’une *mauvaise abstraction*, celle qui perd le réel de vue. Il y a abstraction dans la mesure où, dans un système hypothético-déductif par exemple, la raison invente des hypothèses et en déduit des conséquences. Mais

1 ) le *détour* par la théorie ne signifie pas que l’on s’installe dans l'abstraction : on ne quitte l’expérience que pour y revenir et pour l’expliquer. Il y a une circularité entre expérience et raison. La théorie ne peut jamais être une pure abstraction.

2 ) L’abstraction à l’œuvre dans l’invention des hypothèses et dans la déduction des conséquences ne se fait pas *ex nihilo*, elle ne vient pas du pur esprit du chercheur qui trouverait dans son entendement les principes *a priori* qui expliquent la nature et ses phénomènes. C’est une activité rationnelle qui est influencée par l’expérience et qui trouve à sa source l’observation. Les hypothèses viennent à l’esprit du chercheur à la suite d’observations.

Récapitulatif :

* il n’y a de théorie qu’à partir du moment où on quitte le sol de l’expérience pour tenter de l’expliquer
* La théorie – invention d’hypothèses et déduction des conséquences de cette hypothèse – vise à retourner au réel pour l’expliquer. Les lois et principes sont des médiations scientifiques – essentiellement des rapports mathématiquement exprimables – qui ont pour sens de nous reconduire à l’immédiat avec cependant un regard éclairé et avec une idée de ce que nous voulons trouver dans l’expérience.

**Théorie de la relativité**

1 ) Pas Einstein, mais Galilée

2 ) Pas une mais des théories de la relativité.

3 ) Distinguer les principes de relativité ( principes de relativité restreinte & principes de relativité générale) et les théories de la relativité (théorie galiléo-newtonienne, théorie relativité restreinte Einstein, théorie relativité générale d’Einstein).

*Le principe de relativité restreinte*

Galilée, début XVII. C'est-à-dire ? 🡪les lois de la nature sont les mêmes dans un référentiel et dans un autre en mouvement de translation uniforme par rapport au premier 🡪 des référentiels en translation uniforme l’un par rapport à l’autre sont équivalents. Il y a relativité entre les deux référentiels parce qu’il sont en *mouvement* de translation uniforme.

*Le principe de relativité étendu ; Einstein*

Idée : il n’y a aucune raison pour limiter équivalence des référentiels à ceux qui sont en relativité restreinte – translation uniforme l’un par rapport à l’autre –

🡪 Einstein énonce principe de d’équivalence *locale* de tous les référentiels 🡪*principe* de relativité générale. Sue ce principe, Einstein a fondé *théorie* relativité générale.

🡪 théorie de la relativité générale = généralisation de la *théorie einsteinienne de la relativité restreinte*, elle-même généralisation de le *théorie de la relativité restreinte galiléo-newtonienne.*

*Qu’est théorie relativité restreinte ?*

🡪 c’est la mécanique, car a rapport au mouvement des corps. Son noyau = loi du mouvement de Newton.

Accélération *a* du mouvement d’une masse *m* sous l’effet d’une force appliquée *f* est liée à *f* et à m par la relation *f* = *ma.* La loi de Newton a la même forme dans deux référentiels en translation uniforme l’un par rapport à l’autre.

*Les généralisation d’Einstein, 1905🡪1916.*

- Etendre principe de relativité restreinte aux phénomènes lumineux. Einstien énonce que les phénomènes lumineux sont soumis aux mêmes ppes de base que la mouvement des corps.

🡪 la lumière se comporte dans son mouvement – qui n’en est pas vraiment un parce que la lumière n’a pas de masse ) d’une façon singulière : lors de changement de référentiel à un autre en relation de translation uniforme avec lui, vitesse *C* de la lumière ne change pas, reste *C.* Cette circonstance = résultat obligé de théorie de la lumière de Maxwell, milieu XIX. Soit abandonner ppe de relativité restreinte, soit abandonner Maxwell.

🡪 Einstein dit non. Il suffit juste de changer nos notions de l’espace et du temps.

🡪 de même, avec toujours souci de *généralisation,* veut résoudre un pb non expliqué par Newton : la masse gravitationnelle d’un corps – qui intervient dans l’énoncé de la loi de gravitation universelle ) et la masse inertielle du même corps – qui intervient dans *f = ma* – sont identiques. Pour Einstein, révolutionnaire, *gravité et inertie sont deux aspects d’un même phénomène*. S’appuie sur ppe de relativité généralisé.

🡪 finalement, espace pas réceptacle inerte, mais est modifié par objets qui s’y trouvent placée. Un corps pesant creuse une dépression dans la « toile de l’espace » 🡪 c’est la *courbure de l’espace-temps*.

🡪 au terme des généralisations successives, espace n’existe que pour autant qu’il contient de la matière. Retirer de l’espace toute matière = pas un *espace vide* mais *rien.*

**Traitement**

- héritage des esclaves impériaux qui perdure dans l’actuelle fonction publique.

- abandon voire sacrifice de la liberté de l’agir et du choix professionnel au profit d’un dévouement à vie à la fonction politique, puis à la fonction publique.

- pas de logique quantitative, puisque salaire doit prendre en compte le travail, sa difficulté, son sacrifice – dévotion à vie et privation de liberté – mais n’est pas un équivalent strict d’un temps de travail.

- ce qui compte est la qualité engagée, la fonction assurée, l’instruction, nécessaire aux institutions de la république

- c’est ce qui explique aussi entres autres le faible temps de travail des professeurs.

- ce qui compte, c’est le traitement, littéralement être bien traité.

- trait caractéristique : revendication de la dignité de la personne, du type de fonction assurée.

**Transhumanisme**

- Mouvement scientifique et philosophique qui se fonde sur les avancées de l’intelligence artificielle et de la biologie pour essayer de penser une nouvelle humanité ; la démarche est spéculative et heuristique, mais aussi, c’est le problème, dogmatique et antiscientifique.

\* promettre l’abolition de la vieillesse, des maladies, notamment des maladies graves comme Alzheimer ou Parkinson, fin du handicap et surtout non pas décalage mais bien suppression de la mort et l’apparition d'une nouvelle humanité.

- ce faisant, on rêve cette humanité, en usant d’une imagination qui n’est ni rationnellement fondée ni raisonnable. Décision ou décret ; il faut sauver l’homme de la nature, position contre-nature radicale.

- Rêve d’une humanité finalement désincarnée qui refuse les limites générales du corps individuel et de la limitation dans le temps de l’organisme et pour qui la question d’un corps propre n’a plus de sens ; le corps devient une extériorité par rapport à son propre sujet, artificiel en partie ou en totalité.

- Illusion mais aussi esprit absolument antiscientifique, comble du positivisme scientiste naïf. Fantasme d’une science toute puissante, d’un homme qui soit l’égal de Dieu.

- Position infantile ou adolescente qui nie la mort, la limite, la castration et qui cède au fantasme d’immortalité.

- le transhumanisme va dans le sens de la démesure, nie toute forme de limite liée au bon sens, nie les évidences de la biologie.

- Enfin, position irrationnelle et déraisonnable qui ne comprend pas qu’à un niveau biologique la vie a besoin de la mort pour se perpétuer. D’une part l’évolution au sens darwinien du terme n’est plus possible et on a affaire en réalité non pas un progrès mais à une stagnation de l’humanité, à une forme de stase sans évolution biologique. D’autre part , le transhumanisme nie une évidence fondamentale présente dans chaque cellule, la mort de l’individu est nécessaire à la pérennité de l’espèce. La mort est inscrite dans notre programme génétique c’est un élément de notre ADN et un paramètre constitutif de notre condition.

- critique contemporaine : chercheurs Danièle Tritsch Jean Mariani *Ça va pas la tête !*

emain, il verra dans le noir et il entendra les ultrasons. Il courra plus vite, ne connaîtra plus la fatigue et ne se cassera pas le col du fémur en glissant sur l’herbe mouillée. Ses capacités intellectuelles auront décuplé, sa mémoire sera prodigieuse, il se souviendra de tout, même à 100 ans ! Car les signes de vieillesse auront disparu et les maladies graves du cerveau, telles que la maladie d’Alzheimer, auront été éradiquées. Après-demain, son cerveau sera transféré dans une machine et son esprit sera quelque part dans les nuages, débarrassé de ce corps vieillissant. Le handicap, la maladie, la vieillesse et la mort auront disparu. Il sera immortel !

Qui « il » ? L’Homme, bien sûr. En tout cas, l’Homme tel que l’imagine le mouvement transhumaniste. Surfant sur deux mythes qui ont toujours fasciné l’être humain, l’immortalité et la fontaine de Jouvence, ce courant d’idées a pris, depuis quelques années, un essor considérable dans le monde au point qu’il est qualifié de Révolution, la Révolution transhumaniste. Si la première occurrence du terme transhumaniste émerge après la Seconde Guerre mondiale sous la plume de Julian Huxley (père de l’eugénisme et frère de Aldous, auteur du *Meilleur des mondes*), ce mouvement est apparu, dans sa conception contemporaine, en Californie (États-Unis) au sein des courants libertaires et libertariens des années 1960‑1970. Il a ensuite été relayé dans les années 1980 par des futurologues américains avant d’arriver jusqu’à nous. Ses apôtres recherchent une amélioration illimitée des facultés physiques et mentales de l’être humain par tous moyens possibles : chimiques, génétiques, mécaniques ou numériques, notamment grâce à « l’intelligence artificielle ». Le développement important des technologies NBIC (Nanotechnologies, Biotechnologies, sciences de l’Information et sciences Cognitives) est apparu aux transhumanistes comme une opportunité historiquement unique de mettre en œuvre leurs idées. Ils ont été encouragés dans cette tendance par la célèbre loi de Gabor qui indique que tout ce qui peut être fait, tôt ou tard la science le réalise (on peut rêver d’aller sur Mars… on ira un jour !)

**L’avènement de l’Homme Dieu ?**

Le transhumanisme est donc un mouvement qui défend l’idée de transformer/dépasser l’Homme pour créer un post-humain, ou un trans-humain, aux capacités supérieures à celles des êtres humains actuels. Cette transformation peut s’envisager au niveau individuel, mais aussi au niveau collectif, conduisant alors à une humanité nouvelle. Différentes facultés de l’être humain seraient concernées : physiques ou mentales et cognitives. Et elle prolongerait la durée de la vie, en parfaite santé bien sûr ! Le but ? Fusionner l’Homme et l’ordinateur, devenu alors tout-puissant après l’avoir soustrait au vieillissement et à la mort. Un projet de dépassement des finitudes humaines. Un « Homo Deus » tel que l’anticipe l’historien Yuval Noah Harari dans son livre éponyme. Ambition ou illusion et fantasme ? Pendant que certains (comme nous à présent) s’appesantissent sur cette question, les humains continuent à mourir. C’est pourquoi des transhumanistes chevronnés proposent soit de les congeler pour attendre un monde meilleur, soit même de ressusciter les morts !

Parmi les transhumanistes actuels, l’un des plus célèbres est très certainement Ray Kurzweil, sorte de « gourou » de ce courant d’idées, ingénieur en chef de Google, théoricien du transhumanisme et cofondateur de la *Singularity University*dans la Silicon Valley (Californie, États-Unis). Kurzweil prédit le moment du dépassement inéluctable de l’intelligence humaine par celle de la machine, moment qu’il nomme « singularité » par analogie avec la singularité en mathématiques qui correspond à un point où un objet mathématique ne peut plus être défini. Cette évolution technologique hypothétique, où le possible qui s’ouvre est vertigineux et imprédictible, Kurzweil la place d’une façon arbitraire en 2045. Pour Stephen Hawking, astrophysicien renommé pour ses études sur les trous noirs, « *les humains limités par leur lente évolution biologique ne pourront rivaliser face à la machine*». En d’autres termes : la fin de l’espèce humaine est proche. Aux États-Unis, de nombreuses sociétés transhumanistes se développent, comme l’*Extropy Institute*fondé par Max More, également président de la société *Alcor Life*qui ambitionne de cryogéniser, c’est-à-dire de congeler des humains en attendant des jours meilleurs. Sa compagne Natasha Vita-More dirige une association internationale de promotion du transhumanisme (initialement *World Transhumanist Association*maintenant appelée *Humanity+*). Zoltan Istvan, quant à lui, ancien journaliste du *National Geographic,*vise l’immortalité, ni plus ni moins ! En attendant, il a fondé le « Parti transhumaniste » et a été candidat à l’élection présidentielle américaine de 2016, mais n’a pu empêcher l’élection de Donald Trump. Un autre nom qui compte dans le mouvement transhumaniste est celui de Aubrey de Grey, ancien informaticien, qui, grâce à la fondation SENS *(Strategies for Engineered Negligible Senescence),*s’intéresse surtout aux recherches sur le vieillissement. En France, le mouvement transhumaniste est beaucoup plus modeste. Après quelques essais dans les années 2000, il s’est structuré sous le nom de l’Association française transhumaniste-Technoprog, qui est assez active et en croissance, avec une centaine de membres et un petit millier de sympathisants. Ses positions sont « modérées » (tout est relatif !). Elle ne soutient pas l’idée de l’immortalité ou de la cryogénie et considère le risque d’une humanité à plusieurs vitesses, entre les simples humains et les post-humains. En revanche, elle défend l’hypothèse que, grâce aux progrès rapides des neurosciences, nous pourrions intervenir de manière à moduler finement nos propres comportements, avec néanmoins pour limite (et ce n’est pas complètement faux !) la tendance de l’humain à l’agressivité, la dominance, le besoin de possession et ses faibles propensions à l’empathie.

**Une pompe à fric**

Aux moqueurs qui considèrent que l’on a à faire à des hurluberlus, les transhumanistes les plus engagés répondent que seul le dépassement des limites biologiques et physiologiques de l’humain permettra de satisfaire l’exigence absolue de liberté et de responsabilité individuelle. En ce sens, pour certains, ce mouvement s’inscrirait donc dans une continuation de la tradition humaniste ! Au-delà de ces prises de positions théoriques, les idées développées par les transhumanistes ne sont pas seulement des fantasmes plus ou moins délirants d’un certain nombre de techno-prophètes. Nées de la convergence des technologies NBIC, les promesses transhumanistes mobilisent des financements privés considérables en particulier de ceux qu’on nomme les GAFA (Google, Apple, Facebook et Amazon). Les cofondateurs de Google, Larry Page et Sergey Brin, investissent massivement (des centaines de millions de dollars, autant sinon plus que le *Human Brain Project*financé par la communauté européenne en 2013 !) dans la recherche dans les domaines NBIC. Google a créé *Google Xlab*et recruté Ray Kurzweil comme directeur de l’ingénierie, c’est-à-dire à un niveau élevé dans l’entreprise. Une autre filiale, *Calico*, fondée en 2013 et dédiée aux biotechnologies, est dirigée par Arthur Levinson, le président du Conseil d’administration d’Apple et ancien de la biotech *Genentech*. Enfin le PDG de Facebook, Mark Zuckerberg, a annoncé en 2017, lors de la conférence annuelle des développeurs de Facebook, des projets de recherche à long terme visant la communication directe entre le cerveau et l’ordinateur, et éventuellement la communication entre cerveaux. Une forme de télépathie en quelque sorte ! Les espoirs issus des technosciences NBIC conjuguent donc de manière délibérée le contrôle toujours plus poussé de la nature par la science et la promesse de toujours plus de profits pour les grandes entreprises. L’alliance de ce désir de puissance prométhéenne et du pouvoir financier séduit des politiques et de richissimes patrons car il leur ressemble : notre pauvre corps vivant mais mortel est le symbole de notre finitude. Or l’idée d’échapper à leur volonté de toute-puissance mégalomaniaque est pour eux inadmissible. La cerise sur le gâteau, c’est l’adhésion d’intellectuels et de simples citoyens aux valeurs pseudo-humanistes de ces mouvements. Il ne reste qu’à transformer en certitudes des hypothèses pourtant non démontrées par la science, comme nous le verrons tout au long de ce livre, et le tour de bonneteau est joué !

**Une intelligence « post-humaine » ?**

Autre cerise sur le gâteau et coïncidence heureuse : un ordinateur a réussi à battre les meilleurs joueurs d’échecs et ceux de go ; il n’en faut pas plus pour affirmer qu’une intelligence « post-humaine » est à portée de main. Il est certain que l’intelligence artificielle a fait ces dernières années des progrès fulgurants grâce à l’apparition de nouvelles méthodes d’apprentissage automatique encore appelé apprentissage profond (le *deep learning*des Anglo-saxons), fondées sur des algorithmes informatiques sophistiqués. À force de gaver la machine avec des données, comme des images, celle-ci devient capable d’apprendre toute seule, reconnaître l’image d’un chat par exemple. Ce sont ces avancées qui sont, en partie, à l’origine des délires transhumanistes.

Est-ce que, pour autant, notre conscience, nos pensées pourront être mises dans une puce ? Dès que l’on s’intéresse au cerveau, les questions posées sont particulièrement complexes. Clairement, le cerveau n’est pas une puce. Il possède une structure qui est à la fois précise et extraordinairement compliquée, ainsi que des propriétés et des fonctions éminemment dynamiques qui le rendent modifiable en permanence. De plus, l’activité cérébrale est très dépendante de ses liens avec les organes des sens (vision, audition…) et les organes de l’action (le mouvement en étant l’exemple le plus simple). Le cerveau a certes une activité autonome, mais s’il n’était pas nourri en permanence par ces interactions avec l’environnement il serait en quelque sorte « orphelin ».



Danièle Tritsch et Jean Mariani, [*Ça va pas la tête !*Cerveau, immortalité et intelligence artificielle, l’imposture du transhumanisme](http://www.belin-editeur.com/ca-va-pas-la-tete)*,* *Belin*, 2018.

En outre, la comparaison des cerveaux de différents individus soulève un paradoxe : il existe un plan d’organisation précis des structures cérébrales de sorte que, au sein d’une espèce donnée, les cerveaux de tous les êtres se ressemblent beaucoup et semblent même identiques. Ceci suggère que la formation de cette structure obéit à un programme d’expression précis de gènes au cours du développement de l’embryon, pendant la grossesse et les premières années de la vie du bébé. Ce déterminisme génétique est en quelque sorte le prix à payer pour qu’une structure aussi complexe soit transmise de générations en générations avec un minimum d’erreur. Bref, le cerveau ne se construit ni ne fonctionne comme un ordinateur.

Si l’on était capable de les décrire à un niveau d’organisation beaucoup plus fin (microscopique), ces mêmes cerveaux apparaîtraient au contraire tous différents car les connections précises entre les neurones varient considérablement d’un individu à l’autre et se modifient constamment. C’est la fameuse « plasticité cérébrale ». À ce niveau de complexité, chaque cerveau est unique et ceci nous rend tous singuliers.

Identifier les bases biologiques de cette singularité cérébrale (bien différente de la singularité de Kurzweil !) est un tour de force dont les neuroscientifiques sont incapables et ce pour très longtemps encore.

La reproduction *in silico*du cerveau de l’Homme se heurte donc à des difficultés considérables qui sont de nature intrinsèquement biologique, au-delà des difficultés toutes aussi réelles de développer l’intelligence artificielle au niveau nécessaire.

Si l’on veut fabriquer une machine à l’image de l’être humain, il ne suffit pas de prendre en compte les différences interindividuelles de l’anatomie fine des connexions cérébrales ; il faut aussi considérer les différences fonctionnelles essentielles qui en résultent telles que la mémoire, les émotions, la conscience, l’empathie. Et c’est là que réside la plus grande difficulté. « *On ne sait pas ce que c’est que la conscience, on n’en connaît pas les fondements. On n’est donc pas capable de créer une machine consciente*», tranche Jean-Gabriel Ganascia, professeur à l’université Pierre-et-Marie-Curie (Paris VI) et chercheur en intelligence artificielle. N’est-ce qu’une question de calendrier ? Non, certainement pas. Jean-Gabriel Ganascia précise : « *Pour cela, il faudrait que la machine perçoive comme nous : la douleur, le plaisir… Et quand bien même, elle ne les percevra pas de la même manière que nous… cette croyance est un pur fantasme. »*

**L’Homme « augmenté » ?**

Les transhumanistes nous proposent beaucoup d’autres projets qui, à première vue, semblent un peu plus modestes que la dématérialisation totale du cerveau. Ils nous promettent un humain à la fois bionique (imitation des performances d’autres espèces animales) et/ou cyborg (acquisition des propriétés des robots). Autrement dit, un Homme « augmenté ». Ray Kurzweil, encore lui, revendique de développer des post-humains porteurs de cerveaux hybrides augmentés et connectés : « *D’ici 20 ans, nous aurons des nanorobots, ils entreront dans notre cerveau à travers nos vaisseaux capillaires et connecteront simplement notre néocortex à un néocortex synthétique dans le cloud, nous en fournissant ainsi une extension. Nous disposerons d’un système de pensée hybride fonctionnant sur des composants biologiques et non biologiques.*» Pour les prophètes du transhumanisme, l’Homme augmenté aurait ainsi la maîtrise de ses capacités cognitives et physiques.

À terme, une nouvelle espèce hybride en sortirait, promise même à l’immortalité. C’est là encore du pur fantasme ! Les apprentis sorciers du transhumanisme non seulement font preuve d’une profonde méconnaissance du fonctionnement du cerveau, mais n’imaginent pas que manipuler cet organe, ou plus spécifiquement certains réseaux de neurones, puisse entraîner des dysfonctionnements inattendus susceptibles de créer de nouvelles pathologies. La notion d’Homme augmenté pose également un certain nombre de problèmes éthiques et sociétaux.

**Vivre mille ans ?**

Les prophètes du transhumanisme appuient aussi leurs idées sur les avancées de la recherche en biologie, en particulier dans le domaine du vieillissement. Demain, on vivra 200 ou 300 ans, plus même, et après-demain nous serons immortels. Laurent Alexandre, chirurgien urologue et auteur prolifique de livres exploitant le filon transhumaniste, qui a notamment écrit *La Mort de la mort*, aime les phrases chocs, surtout quand elles ne s’appuient sur rien. « *L’homme qui vivra 1 000 ans* *est déjà né*» (et bien sûr en parfaite santé) ! Les 1 000 ans succèdent aux 300 ans qu’il annonçait il y a peu. Le but avoué des fondateurs de Calico, filiale de Google, n’est-il pas de se concentrer sur le défi de la lutte contre le vieillissement et les maladies associées, avec pour projet de « *tuer la mort »*?

Beaucoup n’y croient pas mais ne peuvent s’empêcher de succomber au rêve transhumaniste au lieu de le critiquer : Luc Ferry, philosophe et auteur de *La révolution transhumaniste*, déclare : « *Le transhumanisme est un fantasme même si l’on peut espérer vivre 200 ou 300 ans.*» Quant au cinéaste Woody Allen, il serait prêt à se laisser séduire mais il lâche cet aphorisme merveilleux : « *L’éternité c’est long… surtout vers la fin*» ! Certes, l’espérance de vie de notre espèce a considérablement augmenté grâce à la diminution de la mortalité infantile, à l’amélioration des conditions d’hygiène depuis le début du XXe siècle, et au recul plus récent de la morbidité chez la personne âgée. Mais la vie résulte d’un équilibre délicat entre des effets protecteurs et délétères de nombreux facteurs, et avec le temps les effets délétères gagnent du terrain. Pour l’instant le vieillissement, même en bonne santé, est inéluctable. Nul ne connaît le lieu et surtout l’heure où le paradis éternel sera à notre portée, ou s’il le sera, et ceci même avec le concours de Google.

**Un cerveau réparé et guéri ?**

Une difficulté supplémentaire constitue un autre verrou pour le trans/posthumanisme : notre cerveau, ce joyau, est fragile et affecté non seulement par le temps qui passe, mais bien plus encore par des maladies spécifiques et souvent terribles. Pour les transhumanistes, ce n’est pas un problème car non seulement le cerveau sera augmenté, mais il sera aussi réparé et guéri des nombreuses maladies qui l’attendent au tournant, surtout quand l’âge avance. En effet, la technomédecine, comme l’annonce Laurent Alexandre, va bouleverser l’humanité. « *La médecine ne soignera plus, mais transformera nos capacités biologiques, physiques, intellectuelles grâce notamment à des puces implantées dans le cerveau, des implants miniaturisés, des connexions personne-machine. »*Il existe pourtant une contradiction criante entre la jeunesse éternelle promise par cette « utopie technologique » et la réalité actuelle qui reste terrifiante. Si les causes et origines de quelques maladies neurologiques sont connues, aucun traitement curatif vraiment nouveau n’existe pour les maladies neurodégénératives comme la maladie d’Alzheimer. Des progrès réels concernant la connaissance du fonctionnement du cerveau ont été réalisés depuis une trentaine d’années, mais sans doute moins spectaculaires et moins médiatiques que ceux menés récemment par l’intelligence artificielle. Les avancées de la médecine dite régénérative (thérapie génique, cellules souches, greffes, interface cerveau-machine, etc.) apportent des solutions ou suscitent des espoirs pour réparer le cerveau. Mais pour l’instant, les retombées thérapeutiques sont minimes.

**Place à l’intelligence humaine**

Faut-il désespérer pour autant ? Certainement pas. Face à ces prophètes, dont certains se disent philosophes et d’autres prétendent à un vernis de science, il est temps que l’intelligence humaine (et non artificielle) et la raison reprennent le dessus, en confrontant le rêve qui sommeille en chacun d’entre nous avec la réalité souvent beaucoup plus dure ou décevante. C’est le but de ce livre qui insiste en particulier sur le défi que représentent la connaissance et la compréhension du fonctionnement du cerveau. Il montre que les obstacles aux espoirs transhumanistes ne résident pas tellement dans les progrès nécessaires de l’intelligence artificielle, mais surtout dans les progrès considérables à accomplir pour décrypter le cerveau, qui reste par bien des aspects une « boîte noire » pour les scientifiques.

Les efforts lents et soutenus de la recherche sont la seule voie pour y parvenir, mais aussi maintenir cet organe noble en bonne santé (cerveau préservé), voire le doter de capacités nouvelles (cerveau augmenté). De grands programmes ont été lancés aux États-Unis comme la *National Nanotechnology Initiative*(NNI) par le président de l’époque Bill Clinton, en 2000, ou plus récemment, en 2013, la *Brain Initiative*(*Brain Research through Advancing Innovative Neurotechnologies*), par un autre président, Barack Obama. La même année, l’Union européenne finançait pour dix années, le *Human Brain Project*. De plus la science, la vraie, n’évolue pas que de façon lente et continue. Des révolutions, que certains préfèrent appeler maintenant des « progrès disruptifs », peuvent se produire à tout moment, de même que de simples accélérations qui pourraient conduire à de nouveaux traitements. Elles arrivent même parfois par hasard, à partir d’observations faites dans d’autres domaines scientifiques. Nul ne sait à l’avance d’où viennent les avancées décisives.

Comprendre le fonctionnement du cerveau, pour le préserver, augmenter ses performances, le réparer et le guérir constitue un projet enthousiasmant pour les générations à venir, même si personne ne peut affirmer que nous atteindrons un jour une connaissance totale de cet organe qui fonde chacun d’entre nous comme un individu singulier et unique. Ce projet prendra beaucoup plus de temps que ne le pense le citoyen abreuvé de pseudo-révolutions successives en neurosciences, et trompé par les transhumanistes. *« Ceux qui savent ne parlent pas, ceux qui parlent ne savent pas ; le sage enseigne par ses actes, non par ses paroles »*a dit le philosophe chinois Lao Tseu.

**Travail**

Action spécifique qui vise à modifier et le sujet et la nature (chose) en vue d'un projet, lié originairement à la survie, la satisfaction des besoins, puis ultérieurement à des aspirations structurellement supérieures et de plus en plus spirituelles.

Le travail se définit comme la modification de la nature, dans le sens et à l’avantage des besoins humains. C’est un travail nécessaire, tant la nature ne se prête pas à priori à la survie humaine. Elle est en effet hostile, source de dangers, tout autant qu’elle est capricieuse et avare avec l’homme, dans les attributs qu’il a en tant qu’espèce, mais aussi dans ses productions spontanées, marquée par l’aléatoire et les aléas climatiques et géographiques : on ne trouve pas facilement et régulièrement de quoi survivre, et il faut alors *changer ce qui est*. On parle avec Hegel de *négation* du donné naturel, de l’immédiateté. L’homme ne prend jamais la nature comme elle se présente, il a besoin de la rendre, d’abord, habitable, puis vivable.

Reste que le travail est avant tout une *contrainte* ; chaque sujet sait s’en plaindre, comme un fardeau qui pèse sur *l’existence* et la *liberté*. Le travail apparaît en effet comme une *entrave*, mais une entrave malheureusement nécessaire : c’est d’abord une *nécessité* liée à la survie ; il faut pouvoir gagner sa vie, et d’abord assurer sa survie, avant l’institution d’une vie, et d’une vie bonne.

Plus originairement, le travail est présenté comme une *malédiction*, et c’est d’abord dans le cadre de la religion qu’il apparait comme une contrainte. Dans la tradition chrétienne, la vie dans le jardin d’Eden est une vie sans travail, où la Nature pourvoie spontanément aux besoins d’Adam et Eve, avant même qu’ils ne sentent le poids et la douleur du besoin. Ils sont immédiatement satisfaits par la providence naturelle. Le péché originel, lié à la faute morale, chasse Adam et Eve du jardin d’Eden ; c’est la fin de l’Age d’Or. Homme et femme sont envoyés sur terre où ils sont, c’est leur punition fondamentale, *condamnés au travail* :

« Il dit à la femme: J'augmenterai la souffrance de tes grossesses, tu enfanteras avec douleur, et tes désirs se porteront vers ton mari, mais il dominera sur toi.  Il dit à l'homme : Puisque tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé de l'arbre au sujet duquel je t'avais donné cet ordre: Tu n'en mangeras point! Le sol sera maudit à cause de toi. C'est à force de peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie… » *Genèse, 3 : 16, 3 :17*

Mais malgré cette origine religieuse qui donne au travail une *dimension négative*, qui en fait une pure contrainte, on est obligé de reconnaitre une positivité au travail : il est lié à une rétribution, et exprime un avantage *économique* ; il donne une place et une fonction dans l’association humaine, et prend par là une valeur *sociale*. Il a enfin une valeur *morale*, le travail donnant au sujet humain sa dignité : priver quelqu’un de la possibilité et du droit au travail, c’est lui ôter sa *dignité*, sa *dimension morale* de personne, entière et intègre, et considérer ce sujet comme un sous-homme, un moindre homme, soit un homme à qui manque une propriété essentielle.

On arrive à l’idée paradoxale que le travail, en soi toujours contrainte, et par là entrave à la liberté du sujet, et ponction sur son temps et ses forces individuelles, implique aussi une forme de réalisation de soi, de libération vis-à-vis de la nature, de devenir meilleur et de progrès moral. Il y a paradoxe puisque le travail incarne simultanément l’entrave et la contrainte, et leur contraire, un moteur de l’existence et la liberté.

Dès lors, en quoi est-il non seulement nécessaire, mais encore heureux de travailler, le travail apparaissant, malgré son ambivalence, comme le moyen et le moteur authentiques de la libération et de la liberté humaines ?

**Universel**

« L'universel, ce qui s'applique à tous les cas, est impossible à percevoir, car ce n'est ni une chose déterminée, ni un moment déterminé, sinon ce ne serait pas un universel, puisque nous appelons universel ce qui est toujours et partout. Donc, puisque les démonstrations sont universelles, et que les notions universelles ne peuvent être perçues, il est clair qu'il n'y a pas de science par la sensation. Mais il est évident encore que, même s'il était possible de percevoir que le triangle a ses angles égaux à deux droits, nous en chercherions encore une démonstration, et que nous n'en aurions pas une connaissance scientifique : car la sensation porte nécessairement sur l'individuel, tandis que la science consiste dans la connaissance universelle. Aussi, si nous étions sur la Lune, et que nous voyions la Terre s'interposer sur le trajet de la lumière solaire, nous ne saurions pas la cause de l'éclipse : nous percevrions qu'en ce moment il y a éclipse mais nullement le pourquoi, puisque la sensation ne porte pas sur l'universel . Ce qui ne veut pas dire que par l'observation répétée de cet événement, nous ne puissions, en poursuivant l'universel, arriver à une démonstration, car c'est d'une pluralité de cas particuliers que se dégage l'universel »

**Aristote**,*Organon - Seconds Analytiques*, I, 31, tr. fr. Tricot, Vrin.

**Vérité**

\* /!\ Vérité n’est pas réalité, confusion classique ; la table se situe bien réellement dans l’espace de la salle mais il n’y a aucun sens à dire qu’elle est vraie, elle est.

La vérité n’est pas donnée dans la perception, elle se construit dans le langage. Vérité = propriété du jugement. Sans langage, aucune vérité/fausseté possible.

\* de la même manière, la vérité est opposable :

**Au mensonge**, qui consiste à dire ce qui n’est pas tout en sachant ce qui est. Mentir c’est en effet fausser volontairement ce qu’on sait être vrai de manière à induire autrui en erreur.

**A l’erreur,** qui consiste à affirmer ce qui n’est pas par ignorance de ce qui est. L’erreur est toujours involontaire ; c’est faute de connaitre le vrai que ce que j’affirme est erroné, et dès que je le saurai je corrigerai mon erreur.

**A l’illusion** qui consiste à croire ce qui n’est pas par incapacité à percevoir la différence entre ce qui est et ce qui n’est pas. L’illusion est d’abord une perception erronée ou déformée, sur la base de laquelle on affirme ce qui n’est pas, ou ce qui est autrement qu’il n’est (voyez l’exemple de la chambre d’âme, qui fait paraître les objets plus grands ou plus petits qu’ils ne sont en réalité).

\* Vérité = adéquation entre le jugement produit par l’esprit sur les choses et les choses telles qu’elles sont effectivement. « Adequatio rei et intellectus », Saint Thomas d’Aquin, Somme théologique, I, 16 🡪 vrai = simplement dire les choses telles qu’elles sont.

\* Dès lors, première forme de vérité = la description c’est-à-dire un jugement (dire quelque chose de quelque chose)

\* Deuxième forme de vérité, la vérité scientifique, cependant ici vérité n’est pas le produit d’une description. C’est le résultat d’un processus complexe.

/!\ Il faut distinguer science formelle (logique, maths) et sciences naturelles. Dans les premières, on a davantage une validité (logique) ou une vérité formelle (maths). Dans les secondes, on a une vérité matérielle mais ce ne sont pas des sciences exactes.

* Dans les secondes :

1. Observation
2. Hypothèse
3. Démonstration
4. Expérimentation
5. Vérification
6. Falsifiabilité

Dans les sciences naturelles, on ne se contente pas de prouver la théorie dans une seule expérimentation 🡪 communauté scientifique qui répète x100, x1000…

Toute théorie dans les sciences naturelles doit être prouvée pour être dite vraie mais elle doit aussi depuis Popper établir sa falsifiabilité : non pas être une théorie inauthentique ou frauduleuse mais indiquer les paramètres et contextes où elle devient soit inopérante, soit fausse 🡪 exigence moderne pour parler de scientificité et de vérité d’une théorie.

 /!\ Amalgame entre connaissance et vérité : il y a des connaissances fausses : exemple du phlogistique.

\* Dernière forme de vérité = la vérité révélée.

**a.** Vérité religieuse, trois grands monothéismes, parole de Dieu révélée dans les textes sacrés

**b.** Impossibilité de confronter le récit à la réalité. Impossibilité de la conception de la vérité – adéquation (la vérité simple produite dans la description). Ce qui est raconté n’est pas une description de la réalité, c’est une fabula 🡪 personne ne peut avérer de la vérité de ce récit 🡪 c’est un objet de croyance, non un récit qu’on pourrait comparer à une réalité donnée.  
**c.** La vérité révélée ne peut pas être démontrée : toute vérité scientifique est fondée sur l’observable (Historicité lointaine et perdue) soit elle n’est pas observable (les miracles).

**d.** Mieux, la vérité révélée ne doit pas chercher à se démontrer et ne doit pas l’être : la démonstration, comme la logique de la preuve matérielle appartiennent à la science, or la religion n’a pas les moyens de la science (elle n’est pas dans le domaine de l’observable mais au contraire de l’inobservable). Religion = objet de croyance et non de science, on croit parce qu’on croit, et non parce qu’on voit 🡪 pour croire, on n’a pas besoin soit de voir soit de preuve.

Chercher à démontrer la vérité révélée, c’est l’affaiblir, la fragiliser. Voltaire, Dictionnaire philosophique : chercher à expliquer le miracle ou démontrer la croyance = se tromper d’ordre, ne pas comprendre l’hétérogénéité entre croire et savoir, entre certitude et vérité. Exemple : la ridicule explication de la structure de l’Arche de Noé.

**e.** Croire = tenir pour vrai, c’est-à-dire position subjective qui pose ou décrète, sans pouvoir et sans devoir prouver ou démontrer.

* Croire = domaine de la certitude subjective, et non vérité objective ( Wittgenstein, *De la certitude,* Toute certitude est subjective)
* Croyance relève du sentiment et de l’affect, c’est une logique du cœur. Dimension irréductible de la croyance, phénomène humain universel et structurel : tout sujet a des croyances, en a eu et en aura toujours, contradiction logique de tout prétendu nihilisme : il est impossible de ne croire en rien puisqu’on croit au moins au fait de ne croire en rien.
* Ordre de la croyance est différent de l’ordre de la vérité démontrée ou démontrable, c’est seulement une vérité révélée.
* Il y a bien vérité parce qu’il y a un ensemble de jugements, parce qu’on est dans l’ordre du langage et que la vérité est toujours une propriété du langage mais il n’y a pas de réalité qui permette d’attester de cette vérité, on peut seulement croire, non voir.

**Vrai / vérité**

- Distinction qui vient des Stoïciens, *très utile à connaître*  : si le *vrai*, simple caractère de phrases vraies, est accessible à tous même au fou qui peut dire le vrai ; la *vérité* ou « science de toutes les choses vraies », n’est accessible qu’au sage : elle est la quête du philosophe.

**Vérité conformité**

*Caractères*

1.    Met en relation deux éléments ou pôles *hétérogènes* : la pensée (idées, propositions, théories) et la réalité (objet, référent, ordre naturel).

2.    Suppose une identité, *ressemblance*, communauté entre les deux.

3.    *Réaliste* et *substantielle*  : elle affirme la possibilité de connaître l’être des choses tel qu’il est en lui-même., la pensée saisirait la substance du réel.

*Mérite*  - Est inséparable de toute idée de vérité : une proposition est vraie lorsqu’elle dit ce qui est tel qu’il est ; une chose est vraie quand elle telle qu’elle est censée être.

*Limite -* Il est impossible de définir cette ressemblance. C’est une pétition de principe.

**Vérité cohérence**

*Caractères*

1. Met en relation *la pensée avec elle-même* et permet un contrôle interne.

2. Repose sur la loi fondamentale de *non-contradiction* : elle vaut autant pour la morale : accord entre les paroles et les actes, les principes et les décisions que dans la connaissance : cohérence des concepts, des jugements et des raisonnements, des prédictions et de l’observation.

3. *Intellectualiste* et *formelle* : elle ne concerne que la forme de la pensée.

*- Mérite*- Rigueur : elle ne suppose que la *bonne application des critères et des règles*, une fois qu’ils sont fixés.

*- Limite -* Seulement négative : elle est un « canon » [norme] non un « organon » [instrument].

**Vérité révélée / loi révélée**

1. Le propos de ce discours est de rechercher (…) si l'étude de la philosophie et des sciences (…) est permise par la Loi révélée, ou bien condamnée par elle, ou bien encore prescrite, soit en tant que recommandation, soit en tant qu'obligation. Nous disons donc :

2. Si l'acte de philosopher ne consiste en rien d'autre que dans l'examen rationnel des choses, et dans le fait de réfléchir sur eux en tant qu'ils constituent la preuve de l'existence de l'Artisan (…); et si la Révélation recommande bien aux hommes de réfléchir sur les choses et les y encourage, alors il est évident que l'activité désignée sous ce nom [de philosophie] est, en vertu de la Loi révélée, soit obligatoire, soit recommandée.

3. Que la Révélation nous appelle à réfléchir sur les choses en faisant usage de la raison, et exige de nous que nous les connaissions par ce moyen, voilà qui appert à l'évidence de maints versets du Livre de Dieu - béni et exalté soit-Il. En témoigne, par exemple, l'énoncé divin : «Réfléchissez donc, ô vous qui êtes doués de clairvoyance» (…); ou par exemple l’énoncé divin : «que n’examinent-ils le royaume des cieux et de la terre» (…).

18. Puisque donc cette révélation est la vérité, et qu’elle appelle à pratiquer l’examen rationnel qui assure la connaissance de la vérité, alors nous, musulmans, savons de science certaine que l’examen [des choses] par la démonstration n’entraînera nulle contradiction avec les enseignements apportés par le Texte révélé : car la vérité ne peut être contraire à la vérité, mais s’accorde avec elle et témoigne en sa faveur.

19. S’il en est ainsi, et que l’examen aboutit à une connaissance quelconque à propos d’un étant quel qu’il soit, alors de deux choses l’une : soit sur cet étant le Texte révélé se tait, soit il énonce une connaissance à son sujet. Dans le premier cas, il n’y a même pas lieu à contradiction (…). Dans le second, de deux choses l’une : soit le sens manifeste de l’énoncé est en accord avec le résultat de la démonstration, soit il le contredit. S’il y a accord, il n’y a rien à en dire; s’il y a contradiction, alors il faut interpréter le sens obvie.

Averroès, *Discours décisif*

**Vérité vérification**

*Caractères*

1. Met en relation la *pensée* théorique avec l’*objet* de l’expérience ; la *conception* et ses *effets*.

2. Exploratoire : *elle est ouverte sur l’inconnu* : elle pose une *tension* entre le possible, *l’hypothèse* ou la théorie, et le réel*, l’expérience* ; ce qui est à explorer et à observer.

3. *Pragmatiste* et *instrumentale* : elle met au point des tests, des méthodes, des contrôles qui sont autant de « questions posées à la nature » et à la théorie.

*Mérite -* Ouverte et réformable ; capable de se critiquer et de se contrôler. « L’opinion prédestinée à réunir finalement tous les chercheurs est ce que nous appelons le vrai, et l’objet de cette opinion est le réel »

*Limite -* Tend à privilégier ce qui réussit et à négliger le travail théorique.

**Volonté générale**

- concept moderne de la philosophie politique, qui l’oppose à la volonté individuelle, particulière mais aussi, par principe, nécessairement égoïste.

- elle se comprend d’abord comme la volonté qu’il faut *aussi* envisager, après la sienne propre et particulière.

- dès lors, soit le rapport est conflictuel, l’égoïsme se confirme et la volonté reste individuelle, en refusant la volonté générale qui amènerait le sujet à renoncer à ses intérêts, ce qui lui paraît comme une injuste privation de sa puissance d’agir. Mais alors la vie en commun est compromise, et risque au mieux de n’être qu’une juxtaposition agrégative, une cohabitation, dont on aurait alors du mal à comprendre les raisons en dehors de la nécessité vitale, et la pérennité puisque cette seule raison ne permet pas de vivre, et encore moins de bien vivre, puisqu’elle ne rend compté que du survivre. Une telle société ne tient pas.

- Soit la volonté générale s’articule à la volonté individuelle, mais alors c’est que cette dernière a su dépasser son égoïsme originaire et spontané, pour réfléchir à ce qui est peut être juste et bon pour tous. Le sujet, dans un égoïsme éclairé, a compris l’intérêt supérieur qu’il peut avoir à la volonté générale, dans la défense de ses propres intérêts en général, même si certains en particulier ne sont plus réalisables. On ne peut en revanche envisager un sujet qui se plie à la volonté générale en n’ayant aucun intérêt particulier de réalisé dans cette volonté générale. Il la voudrait en effet contre son désir, ce qui n’arrive pas.